LA RUE

REVUE CULTURELLE ET LITTÉRAIRE
D'EXPRESSION ANARCHISTE

N° 6 **Prix : 6 F**

4e trimestre 1969

Edité par le groupe libertaire Louise-Michel

sommaire

REVUE TRIMESTRIELLE CULTURELLE ET LITTERAIRE
D'EXPRESSION ANARCHISTE
EDITEE PAR LE GROUPE LIBERTAIRE LOUISE-MICHEL
Rédaction - Administration - Abonnements :
24, rue Paul-Albert — Paris-18e — Tél. 076-57-89

Comité de rédaction et d'administration
Pierre BOISSEL - Catherine BOISSERIE - Michel BONIN - Roland BOSDEVEIX
Paul CHAUVET - Louis CHAVANCE - Suzy CHEVET - Jacques CUGINI
François GARCIA - Maurice JOYEUX - Arthur MIRA-MILOS
Jean-Loup PUGET - Jean ROLLIN

Le numéro .... **6 F**
Abonnement de quatre numéros .... **22 F**
Abonnement de soutien .... **30 F**

ATTENTION !
Réglez les abonnements et les réabonnements, ou toute somme affectée à « LA RUE ».
1°) **par compte-chèque postal** (le plus pratique)
Michel BONIN : C.C.P. 31 276 42 LA SOURCE
2°) **par chèque bancaire, mandats ordinaires, espèces, etc...**
Michel BONIN - 24, rue Paul Albert, PARIS-18e

Toute correspondance concernant la rédaction, l'administration, etc. l'adresser à **Maurice JOYEUX,** 24, rue Paul-Albert, Paris-18e — Tél. 076-57-89

Directeur-Gérant : S. JOYEUX. Dépôt légal : «La Rue» - 4e trimestre 1969 - n°32015

Photo de H. GROOTECLAES

A nos lecteurs

En créant « La Rue », nous avons voulu faire une revue qui serait un instrument de recherche théorique, économique, esthétique et d'élaboration d'une pensée et d'une action libertaires. Nous avions alors bien compris qu'il ne servirait à rien de proclamer notre refus de tout dogmatisme si nous nous contentions de répéter mot pour mot ce que nous avaient enseigné les « grands ancêtres ».

Dans un monde en perpétuel mouvement dans tous les domaines qui relèvent du lien communautaire, l'anarchie constitue un ensemble d'idées et de principes que des hommes ont défendu au fil des époques. Mais il est bien évident que tous les travaux qui ont pour but de les inscrire dans la réalité concrète nécessitent des analyses débouchant sur des prises de positions qui relèvent d'une situation donnée.

Pour que nos idées et nos principes ne restent pas des abstractions vides de sens, nous devons parallèlement à l'action de tous les jours faire un effort de reconstruction permanente de la pensée libertaire sous peine de n'être plus qu'une survivance curieuse de siècles révolus.

Nous essayons donc, avec nos moyens limités, de faire face aux problèmes qui se posent à l'humanité dans ce monde contemporain, de rassembler des éléments d'information, de déterminer une opinion et de proposer des solutions conformes avec notre idéal. C'est ainsi que depuis un an et demi, nous avons remis en cause un certain nombre de certitudes basées sur des analyses autérieures, lesquelles, à notre avis, ne correspondaient plus aux réalités modernes et qui risquaient de devenir des dogmes.

Mais nous avons également conscience que ce travail indispensable doit être fait en prenant de multiples précautions afin d'échapper aux modes qui se nourrissent « d'à peu près », afin d'échapper également à ce travers qui consiste à échanger un cheval borgne pour un cheval aveugle, à coudre un manteau d'arlequin avec toutes les vieilles pièces du répertoire plus usées les unes que les autres.

Et enfin de compte, nous pensons que nos lecteurs pourraient en nous donnant leur avis sur telle ou telle analyse, telle ou telle prise de position, éveiller notre attention sur certains des aspects des problèmes qui auraient pu nous échapper ou auxquels nous n'aurions pas suffisamment apporter de réflexions. De toute façon, nous en prendrons conaissance avec intérêt et nous nous efforcerons de tenir compte des réflexions de nos lecteurs et amis. Nous verserons ces avis, ces réflexions, afin qu'ils soient discutés au comité de rédaction de LA RUE.

Ces problèmes sont vitaux pour l'avenir de la vie communautaire en société. Entre un socialisme césarien qui remet en cause les libertés essentielles de l'homme et un capitalisme qui aliène l'homme à son économie de classe, il nous faut définir de nouveaux rapports entre les êtres qui laissent en place l'essentiel de la personnalité.

Travail difficile qui nécessite un effort de réflexion de tous les hommes de bonne volonté.

Bombe à Milan !

par Maurice JOYEUX

Jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle, les bacheliers n'ont jamais été plus de quelques milliers. A eux seuls pourtant, face à l'absolutisme le plus compact du temps, ils ont prétendu libérer et, provisoirement, ont contribué en effet à libérer quarante millions de moujiks. La presque totalité d'entre eux ont payé cette liberté par le suicide, l'exécution, le bagne ou la folie. L'histoire entière du terrorisme russe peut se résumer à la lutte d'une poignée d'intellectuels contre la tyrannie en présence d'un peuple silencieux.

Albert CAMUS
L'Homme révolté (Le terrorisme individuel)

A la suite d'une série d'attentats, qui n'eurent qu'une incidence minime sur le développement des événements politiques du pays, la rédaction de « La Rue » avait été amenée à donner son opinion dans un éditorial de notre revue. La bombe de Milan et les répercussions profondes qu'elle aura sur les foules nous oblige aujourd'hui à traiter sur le fond le problème du terrorisme et des terroristes et de leurs rapports avec l'anarchie.

Quatorze morts, une centaine de blessés ! Bilan lourd qui ne manquera pas de soulever une émotion considérable parmi les populations qu'on aurait pu croire blasées par les millions d'êtres exterminés au cours de ce siècle qui restera celui du gigantisme en tout genre y compris celui d'assassiner les hommes. Emotion qu'amplifieront la justice et la presse en désignant comme coupable de l'acte terroriste, l'anarchie. Ce qui constituera l'association de l'acte avec le sujet le plus susceptible de soulever la réprobation universelle et de faire oublier ce qui auparavant divisait les hommes. Fusion de deux termes qui dans l'histoire ont le privilège d'unir toutes les classes de la société contre ce qui fut considéré au même titre que la peste.

Le terrorisme naît avec la société. Aussi loin qu'elles remontent, on trouve dans l'histoire ou dans la légende le terrorisme. Lorsque pour se justifier l'homme invente des dieux, le terrorisme sera leur apanage.

Le terrorisme tue indifféremment les hommes mais c'est dans le régicide qu'il prend son plus haut sommet. Car en tuant l'homme, il ne veut pas simplement tuer l'idée mais également l'avilir et c'est justement lorsqu'il enserre d'artifices légaux la tête d'un roi qui roule dans le panier qu'il atteint son plus haut sommet. Cependant, dit Albert Camus dans « l'Homme révolté » et je cite de mémoire, « Le terrorisme échoue en ce sens que l'idée demeure et que tuer des hommes oblige à tuer toujours sans aucun espoir d'atteindre l'idée ».

Jusqu'au milieu du siècle dernier ce fut la loi divine ou humaine, qui servit de justification au terroriste. Le terrorisme restait alors à l'intérieur du cercle magique qui tenait la société dans ses rêts. On tuait un roi ou on tuait un prêtre non pas parce qu'on ne voulait plus de roi ou de prêtre, mais parce

que ceux-ci avilissaient la majesté que la société leur conférait. Et le terrorisme se drapait dans un bon droit dans lequel le spectateur reconnaissait quelques-unes de ces valeurs spirituelles qui fortifiaient sa démarche. On tuait un mauvais prêtre pour le remplacer par un bon et ce n'était pas le prêtre qui était mis en question mais la figure qu'il donnait au public de son ministère, on tuait le tyran pour que l'autorité soit exercée de manière différente. Le pari du terroriste était un pari entre le bien et le mal, tels qu'ils étaient définis dans la société et une fraction de cette société se reconnaissait dans le meurtre. Le terrorisme ne remettait pas en cause des principes mais les hommes qui à son goût les appliquaient mal ou ne les appliquaient pas. Ravaillac ou Felton rejoignaient la cohorte des parricides, des régicides, des déicides qui arrachent leur masque aux mauvais dieux, mais qui, en fin de compte, œuvrent pour un dieu à leur image. Le terrorisme n'est pas alors négation, mais justification d'un ordre, affirmation de la détérioration d'un principe qu'il s'agissait de sauvegarder même dans le sang.

Puis le nihilisme vint, bouleversant profondément les lois fondamentales qui inscrivaient le terrorisme à l'intérieur du cercle. Le nihilisme nie tout. Proudhon va décréter que Dieu est le mal, faisant écho à Bielinsky qui proclame « La négation est mon Dieu comme la réalité naguère » et Bakounine ajoute « La passion de la destruction est une passion créatrice ». Cette fois-ci c'est l'anarchie et avec l'anarchie tout allait changer. Les anarchistes niaient le bien et le mal, qui dans le cadre de la société n'étaient rien d'autre qu'une convention destinée à assurer sa pérennité. L'homme était le produit de cette société et à travers l'homme à abattre ce n'était plus une méthode, un système d'organisation des classes et de leurs rapports dans une société donnée qui étaient visés mais la société elle-même L'adversaire n'était plus seulement le roi ou le prêtre, même si on abattait d'abord le roi ou le prêtre, mais tout ce qui à l'intérieur de la société prenait le roi ou le prêtre comme symbole. L'adversaire était tous ceux qui jouissaient des privilèges de toutes sortes, sous quelque forme que ce soit et ceux qui se faisaient les valets de cette société, quelles que soient leurs conditions économiques ou morales d'existence.

L'anarchie fit peur ! L'anarchie fait encore peur ! Peur inexplicable, indiscernable, déraisonnable ! Peur à l'état pur qui n'existe que par elle-même et qui ne sollicite ni explication ni justification.

La bombe d'Hiroshima a fait cent quarante mille morts, là-bas, au loin, dans des conditions définies par la règle du jeu qui pousse périodiquement l'humanité vers ce ballet macabre que sont les guerres ! La bombe de l'anarchiste s'inscrit dans un contexte différent. Entre la victime et le coupable un lien charnel s'établit. Dans les vingt premières pages de « la Condition humaine » André Malraux nous a bien décrit cette espèce de complicité qui les unit. Entre eux tout intermédiaire est banni et l'un et l'autre le savent ! Et c'est justement de cette certitude de leur contact intime, sans aucun intermédiaire de caractère idéologique ou politique, de cette absence de coussin social destiné à amortir le heurt, qu'est née cette peur panique d'une société qui a mauvaise conscience, peur panique que le meurtre classique, traditionnel, dans les règles édictées par les « civilisations » (sic) n'atteindra jamais. Et la victime comme le coupable le savent.

Contrairement à ce que certains croient, l'attentat anarchiste ne désagrégera pas la société, mais au contraire l'unira contre un danger qui concerne toutes ses fractions disparates et opposées de son corps. Le terrorisme est donc un acte gratuit lorsqu'il se réclame de l'anarchie. Il peut être la satisfaction d'un sentiment intime de justice ou acte utilitaire et trouver ainsi une justification de caractère individuel. Il n'est en aucun cas un moyen collectif de pression. C'est tout naturellement lorsque le terrorisme déferle à l'intérieur et contre

le cercle de famille que ceux auxquels on a conféré ou qui se sont arrogé le droit de veiller sur elle refont l'unité indispensable de la société en choisissant le coupable à l'extérieur car c'est seulement s'il lui est extérieur qu'il peut ressouder la majorité de cette société avec son opposition intérieure. Et c'est ce qui explique le réflexe profond de cette société d'associer étroitement et spontanément le terrorisme et l'anarchie.

Ce n'est pas toujours possible, ce n'est pas toujours facile et en fin de compte cela dépend de la forme que prend le terrorisme.

Il existe plusieurs formes de terrorisme, qui situent à la fois celui qui jette la bombe et ceux qui en sont les victimes.

Le terrorisme le plus simple, le plus logique, celui qui va de soi pour peu que la conjoncture s'y prête, c'est le terrorisme utilitaire. Pour lui les beaux mouvements d'âmes ne sont pas de saison. Il est essentiellement un moyen d'une organisation solidement structurée aux buts précis, à la conscience sereine. Le bon droit n'est plus alors un problème de conscience, avec ce que cela suppose de torture intellectuelle. Le but a été défini par la doctrine. Ce but il faut l'atteindre car il est la raison et la justification de l'organisation. Un homme sur l'échiquier politique gêne ! Il faut l'abattre, on l'abattra. Le moyen comme l'éclat que revêtira ce travail d'ouvrier consciencieux est sans importance. L'homme n'est rien d'autre qu'un pion et il faut libérer la case. La plupart du temps l'organisation ne revendiquera pas le meurtre, voire le désavouera. Il ne s'agit pas ici de spectacle mais de faire avancer les choses. Ce terrorisme n'exige aucun sacrifice de la part de ceux qui s'y livrent. Et dans « la Condition humaine » Vologuine reprochera violemment à Tchen le plaisir qu'il prend à l'acte terroriste.

Le terrorisme d'organisation n'a rien de romanesque et c'est la société qui se sent touchée dans ses œuvres vives qui fera le spectacle, désignera souvent sans preuves les coupables pour des raisons que j'ai expliquées et qui tendent plus à faire son unité qu'à les atteindre. La « Volonté du Peuple «, la section terroriste du Parti socialiste révolutionnnaire russe, des groupes anarchistes espagnols, tous sous l'influence plus ou moins directe de Bakounine, mais également des organisations d'extrême droite et tout dernièrement, en France, des organisations terroristes de jeunes officiers pendant la guerre d'Algérie ont été le type, avec des nuances bien sûr, des organisations terroristes utilitaires. On abat un chef de police qui gêne, on fait disparaître un témoin, on pille une banque. Parfois l'action dépasse le but et son éclat involontaire peut lui donner une autre dimension, mais alors l'organisation la niera ou fera en sorte de la ramener à ses proportions véritables ; de toute façon ce terrorisme-là nécessite la clandestinité. C'est le terrorisme de l'ombre qui, en dehors des motivations bien sûr, n'est pas sans similitude avec un autre terrorisme, le terrorisme d'Etat employé à travers les réseaux multiples d'espionnage qui quadrillent le monde et qui jouissent aujourd'hui d'une vogue malsaine auprès des lecteurs de romans feuilletons.

Le terrorisme utilitaire peut prendre un autre aspect. Sa démarche, bien qu'il soit également terrorisme d'organisation, est bien différente. Il ne s'agit plus là de tuer un homme mais de tuer un principe que cet homme représente avec plus d'intensité. Là, la victime par elle-même ne compte pas, le meurtre est sans importance. Le but c'est l'éclat, le spectacle, la preuve. Le roi est le représentant de Dieu sur la terre, dit Saint-Just. On atteindra Dieu en coupant la tête au roi ! Il s'agit souvent d'un terrorisme de famille qui reflète des luttes d'une société qui n'est pas niée en elle-même, mais dans ses formes. On assiste alors souvent à ce spectacle d'une organisation fractionnelle de cette société qui revendique le crime alors que la société contre toute évidence persiste à le mettre au compte de l'anarchie. Il est vrai que les anarchistes

ont souvent touché à la tête des rois ou des tyrans. Mais alors ils ont revendiqué l'acte. La victime est assimilée à l'état de fait. C'est tout le principe de l'inviolabilité du symbole qui est remis en cause. Lorsque l'anarchie ne revendique pas le régicide ou le déicide, l'accusation est suspecte et sa persistance est le symbole de la tension des luttes de clans à l'intérieur de la société de classes, luttes qui n'ont pas pour but la suppression de cette société, en un mot la révolution sociale, mais les avantages que cette société procure à ses classes dirigeantes.

Mais en dehors et à côté il existe une autre sorte de terrorisme, c'est le terrorisme passionnel. Il est le jaillissement suprême de la révolte à l'état pur et il est anéantissement de l'être qui nie la totalité à commencer par lui-même. Souvent on arrête ce terroriste sans qu'il songe à s'enfuir, à se défendre, car la bombe n'est qu'une partie de l'acte dont la suite consiste à se justifier devant la société réunie pour l'entendre et le condamner. A ce point-là l'affaire est complexe. Entre ces deux périodes du paroxysme, la bombe et sa justification, il existe un point mort, un vide que connaissent bien tous ceux que la lutte révolutionnaire a poussés au paroxysme et dont la « Confession » de Bakounine est l'illustration la plus probante. La clameur de la foule excitée par la peur perce la muraille et vient toucher la conscience. C'est le dialogue des « Justes » de Camus. Pour ce terrorisme-là la foule est coupable car elle accepte et en acceptant elle justifie le meurtre quelle que soit sa dimension. Ecoutons Emile Henry qui fut l'expression la plus intransigeante du terrorisme passionnel. « Nous devons nous attaquer non seulement aux bourgeois... mais encore à tous ceux qui sont satisfaits de l'ordre actuel, qui applaudissent aux actes du gouvernement et se font ses complices, ces employés à trois cents ou à cinq cent francs par mois, qui haïssent le peuple plus encore que les gros bourgeois, cette masse bête et prétentieuse qui se range toujours du côté du plus fort, clientèle ordinaire du Terminus et autres grands cafés ».

Ce terrorisme est une affaire personnelle. Il rejette l'organisation. L'homme qui a lancé la bombe ne veut répondre de l'acte que devant sa conscience et il dénie à quiconque le droit de le juger car la bombe met en cause tout ce qui n'est pas son appréciation personnelle sur l'événement. Il s'agit, dit Kotliarevski, de « renoncer complètement au passé et forger un autre type de personnalité humaine » ou, avec Stirner, de rejeter l'histoire et de forger un type humain nouveau.

Alors que le terrorisme d'organisation est une tâche qui nécessite un travail artisanal, le terrorisme passionnel est un geste à la dimension infinie. Le premier est en général l'œuvre d'un ouvrier ou d'un homme de mentalité ouvrière, le second d'un intellectuel, tout au moins d'esprit sinon de fait, Emile Henry jette la bombe dans la foule, Durutti attaque le Crédit Lyonnais. Dans le premier cas la foule est visée, dans le second elle est la victime dérisoire d'une affaire qui ne la concerne pas, même si contrairement à son intérêt bien compris elle avance sur le devant de la scène pour protéger le pouvoir.

Devant ce terrorisme, la position de l'organisation révolutionnaire qui, cependant, pratique le terrorisme utilitaire est ambiguë, car elle a le sentiment profond que par ricochet le terrorisme passionnel la vise et parfois l'atteint. Elle ne le revendiquera pas même si elle prend sa défense. En tout cas elle marquera une distance entre elle et lui car le geste peut revêtir une protestation contre un monde à supprimer mais également contre la faiblesse de ceux qui s'arrogent le droit de mener à bien cette tâche. Au dernier stade de cette ambiguïté il y a le silence et l'organisation se taira. De toute façon l'acte sera jugé d'après son caractère utilitaire sans tenir compte des motivations sensorielles. A moins bien sûr que ce terrorisme lui paraisse vicié à sa base et entaché de provocation. Mais alors ce n'est plus l'acte terroriste

qui est dénoncé mais ceux qui, flics ou adversaires politiques, sont supposés employer ces méthodes par provocation pour détruire l'organisation. Et nous arrivons ainsi au dernier aspect du terrorisme, la provocation.

La provocation dans l'histoire fut d'abord un acte de gouvernement. Jeter une bombe pouvait servir de révélateur permettant de situer l'adversaire. En réalité l'histoire est riche en actes désignés par les uns ou par les autres comme des actes de provocation. Mas il faut examiner chaque cas avec précaution, car dénoncer un acte comme provocateur peut justement aller dans le sens de celui qui le commit ou fit commettre. A la fin du siècle dernier et au début de ce siècle où les luttes de tendances entre les hommes qui prétendaient libérer l'humanité étaient vives et prirent plus d'une fois un tour sanglant, il n'est pas rare de voir à tout propos et hors de propos des actions dénoncées sans grand fondement comme venant d'éléments provocateurs.

La provocation terroriste est difficile à déceler car elle est souvent de seconde main, c'est-à-dire que l'homme qui accomplit l'acte, jette la bombe, peut-être de bonne foi, mais manipulé par des forces impures. On a là l'association contre nature d'un acte terroriste utilitaire voulu par le gouvernement en faveur d'une politique de répression et accompli par un terroriste passionnel.

La réserve de l'organisation révolutionnaire envers le terrorisme passionnel s'explique justement par une peur panique de la provocation, qu'on ne peut éliminer que par un contrôle sévère de l'organisation terroriste et justement le caractère même du terrorisme passionnel rend impossible un contrôle sérieux de ceux qui s'y livrent et qui d'ailleurs se refuseraient à un tel contrôle et qui sont intimement persuadés que leur geste ne regarde en rien l'organisation qui, cependant, subira souvent les répercussions de l'acte.

A Milan après l'attentat si l'affaire reste obscure le comportement du gouvernement et de son chef de police est clair et s'inscrit dans la plus pure des traditions de la société devant le terrorisme. Une bombe a éclaté, quinze morts, cent blessés ! Une seule conclusion s'impose : ce sont les anarchistes. De l'extrême droite à l'extrême gauche la société respire. La situation économique du pays est alarmante, le déséquilibre entre le Nord industriel et le Sud agricole porte en lui deux menaces, le communisme ou le fascisme, et tous les deux s'ils ne mettent pas en cause le système basé sur les classes, les hiérarchies économiques ou sociales, mettent en cause leurs bénéficiaires et ces luttes intestines risquent de remettre en question ce qu'on nomme le « miracle » italien.

Guida, un flic dans le vent va mettre le paquet. Son « intuition » le guide. Il le clame ! On arrête immédiatement un anarchiste Giuseppe Pinelli. On le boucle, on l'interroge. Vous voyez d'ici ce que ça peut donner ! Il y a beaucoup de fumée dans la pièce, plus que de preuves car à cet instant même interrogés par Europe n° 1 les habitants du village de l'inculpé confirment son alibi. Je disais que dans la pièce il y a beaucoup de fumée, on ouvre la fenêtre par humanité peut-être, Pinelli s'approche, on le pousse ! Pardon je me trompe Pinelli se jette par la fenêtre. Guida déclare « L'alibi de Pinelli allait s'effondrer, il a avoué en se suicidant ». Guida est un salaud, le sort de Mussolini l'attend. Mais ce porc n'a pas pu combiner son crime tout seul. Il fallait un anarchiste, il se trouve que celui-ci a un alibi solide. C'est une erreur. Qui a décidé de supprimer l'erreur ? Qui a décidé de choisir un autre anarchiste ? plus en rapport avec le rôle qu'on veut lui faire jouer ? Quelle que soit la réponse à cette question l'attitude du gouvernement est traditionnelle. Personne, bien entendu, ne croit au suicide, personne ne croit à la culpabilité de Pinelli. Mais toute la société, même lorsqu'elle émettra un doute poli, pousse un soupir de soulagement, le coupable ne peut-être qu'en dehors du cercle de

la sainte famille. Et Guida, cette fripouille à « double menton, trogne de bon vivant », déclare « maintenant que les coupables sont arrêtés l'enquête sera longue ». Le tour est joué, les anarchistes en prison, le temps accomplira son œuvre. Les mois passeront avant que dans un sens ou dans un autre un verdict soit rendu dans l'indifférence générale des foules et de leurs dirigeants repris par leurs jeux politiques passionnants. Oui, le comportement des représentants de la société est clair, traditionnel. Celui de la Fédération anarchiste italienne aussi.

On peut discuter du communiqué de la Fédération anarchiste italienne, on peut penser que des termes plus heureux auraient pu être trouvés. Mais sur le fond la Fédération a raison. Elle n'est pour rien dans cette affaire, elle refuse de l'assumer. Là, elle est dans la voie traditionnelle à toute organisation anarchiste révolutionnaire qui est consciente de ses responsabilités. D'ailleurs personne ne songe à accuser la Fédération anarchiste. On parle de groupuscule en liaison avec les groupes gauchistes. Justement on n'entend pas répéter l'erreur Pinelli et on peut croire que la « joviale » bourrique de Guida n'a pas dû avoir que des compliments pour son choix d'une victime exemplaire.

Mais si la Fédération ne peut pas revendiquer le crime, ce que personne ne lui demande, elle peut exercer la règle du silence. J'ai expliqué plus haut que c'est lorsqu'à tort ou à raison l'organisation décèle dans l'acte terroriste la provocation qui n'est pas seulement une provocation policière, qu'elle rompt le silence et accuse.

Reprenons le problème à partir de la provocation élément d'efficacité policière. L'organisation anarchiste quelle que soit son importance est un milieu fermé, solitaire, solide, composé de militants qui se connaissent bien et en rapport depuis de longues années avec les milieux ouvriers, syndicaux, politiques du pays. Elle est difficilement attaquable autre part que sur sa frange. La police le sait bien. Et c'est sur cette frange qu'elle cherche et qu'elle trouve les secrets de polichinelle qui composent le dossier d'un militant à la préfecture de police. Discussions de bistrot, discussions après réunion publique, confidence plus ou moins vraie de personnages de troisième zone qui se veulent informés, voilà par recoupement la source générale d'informations qui atteignent rarement sinon jamais l'essentiel, et qui prennent en général leur source en dehors de l'organisation. Cependant les événements de ces dernières années ont modifié le problème et entre l'organisation anarchiste et les autres organisations socialistes révolutionnaires des groupes imprécis naviguent. Et c'est là qu'à Milan après l'erreur Pinelli cette putain de Guida est allée chercher ses coupables.

On sait, et nous en avons parlé dans notre revue, quels furent les problèmes que souleva dans l'organisation l'éruption en 1968. Les retombées des émeutent et des grèves ont créé en Italie comme en France un certain nombre de groupes nés des circonstances, parfois simplement à l'écart, le plus souvent en opposition ouverte avec l'organisation anarchiste. Leur composition est hétéroclite. Ce n'est pas un reproche, c'est une constatation. Eléments venus de tous les horizons politiques, éternels errants entre les divers groupes gauchistes, incapables de se fixer de façon doctrinale, ils n'ont souvent rien d'autre de commun que la revendication anarchiste. En réalité, et certains l'on dit, ce qu'ils proposent c'est le spectacle, et l'anarchie « à leur manière » justifie tout et ne propose rien de précis. Ils sont une flamme destinée à se consummer rapidement car, comme les sujets de croisement contre nature, ils ne reproduiront pas. Ils ne dureront qu'une saison qui sera une saison de fête ou le paroxysme sera roi. Quelle que soit d'ailleurs l'opinion qu'on ait de ces groupes, il est certain que le passé différent de leurs membres comme leurs contradictions en font des « coupables » riches en possibilités de tout ordre. Cette charogne de Guida ne s'y est pas trompée et c'est dans un de ces

groupes italiens qui porte le nom de « groupe du 22 mars » qu'il est allé chercher le successeur du militant assassiné.

La presse a beaucoup parlé de ce groupe, des hommes qui le composent, de leurs origines disparates. Mais la presse, y compris la presse de gauche, est suspecte comme sont suspects les témoignages qu'on relève contre Pietro Valpedra. Car enfin ou Valpedra est coupable et veut nier l'attentat, alors sa démarche est proprement ahurissante car il fait tout pour attirer l'attention sur lui. Ou il est coupable et il veut attirer l'attention sur son acte par des démarches inconsidérées afin, comme les terroristes passionnels, de jouer le deuxième acte du drame devant la cour d'assises, mais alors on ne s'explique pas pourquoi il nie. En réalité le second choix du cuistre Guida semble aussi peu probant que le premier. Il sent l'improvisation. Grâce à la « haute technique » de l'information dont je parlais plus haut, la police a dans ses cartons quelques adresses dont à tout hasard elle compte se servir. Il est probable que Pietro Valpedra fut de ceux-là.

Je ne connais aucun des membres du « 22 mars » de Rome, mais je sais, parce qu'on me l'a affirmé, que Valpedra n'est pas le type du terroriste passionnel et tous ceux qui l'ont connu pensent de même. Tout est suspect dans cette affaire surtout lorsqu'on sait que d'autres bombes qui furent déposées le même jour en différents endroits firent peu de dégâts. Il semble difficile de voir dans le groupe du 22 mars de Rome, ce « centre » terroriste dont la presse nous a parlé.

Le caractère simultané du dépôt des bombes dépasse la capacité des petits groupes bavards et exaltés dont je parlais plus haut et dont le caractère le plus évident est justement l'impossibilité de se mettre d'accord sur une action autre que ces «manifs» où chacun défile en braillant ce qui lui plaît. D'autre part, on ne voit guère l'intérêt d'une provocation fasciste. Le fascisme en Italie ne semble pas avoir réuni les éléments qui permettraient une nouvelle marche sur Rome. Mais par contre on voit très bien l'intérêt d'une provocation policière dont « l'efficacité » de la bombe de Milan serait une première erreur, que la seconde erreur qui fut l'assassinat de Pinelli aggravera et dont la troisième en la personne de Valpedra pourrait valoir quelques ennuis supplémentaires au flic véreux Guida.

Car seule la police a les moyens d'agencer un « complot » qui pour paraître crédible doit avoir recours à plusieurs actes terroristes simultanés afin de justifier la présence d'un centre coordonnateur à Rome. Seuls les flics peuvent posséder un matériel susceptible d'être réglé de façon à limiter son effet. Et seule cette espèce de suffisance de toutes les polices du monde peut conduire à une erreur de « dosage » aussi tragique.

Et il semble bien que la bombe de Milan et les autres furent une provocation policière et que l'efficacité tragique de l'une d'elles fut une erreur des provocateurs de la police. Les anarchistes avaient été désignés pour endosser l'affaire. Guida « la joviale crapule », par sa précipitation à trouver des coupables successifs, a signé le crime. Guida de toute façon est un imbécile car si en 1934 le crime imputé à Van der Luppe et commis par les nazis a pu réussir, c'est grâce à un contexte international qui n'existe plus aujourd'hui.

Le problème de Guida, c'est justement le problème de la quinzième victime de cette provocation policière. Pinelli, l'homme assassiné, aujourd'hui accuse ! Mais ne nous leurrons pas. Le meurtre de Pinelli a engagé le gouvernement italien dans la voie de la répression anti-anarchiste. Pinelli reconnu officiellement innocent c'est l'aveu de la culpabilité de Guida et de ses acolytes. Alors on fera tout pour que Pinelli et les anarchistes soient coupables.

Mais si le terrorisme revêt quelques aspects que l'affaire de Milan souligne, un autre aspect doit retenir notre attention. Il ne s'agit pas des répercussions que le terrorisme peut avoir auprès des foules prêtes à se laisser embarquer dans n'importe quel guet-apens sentimental, mais auprès d'une jeunesse exaltée par la pensée révolutionnaire, qui vit un rêve de caractère noble qui très rarement se concrétise dans des solutions réalistes.

Une partie de la jeunesse des écoles pendant un temps relativement court vit de façon intense les péripéties révolutionnaires qui se déroulent à l'échelle internationale. Elle s'identifie avec les héros légendaires, Machin, Truc, Chouette, réputés là-bas, au loin, d'accomplir des miracles qui rendent ridicules les « pauvres cloches » qui, dans ce pays, avec leurs journaux minables, leurs réunions étriquées, leurs tracts à la hauteur de leurs médiocres moyens financiers, prétendent les égaler. Pour ces jeunes la pureté et l'efficacité révolutionnaires sont toujours autre part, où ils ne sont pas loin, surtout des tâches quotidiennes qu'exige la révolution ici comme là-bas d'ailleurs. Mais là-bas la distance enrobe de poésie bon marché, genre images d'Epinal mises au goût du jour dans les bandes dessinées de l'imaginaire, même l'arrachage révolutionnaire de la canne à sucre.

Ceux-là, sans se poser de questions superflues, vont être les clients passionnés de l'acte terroriste. En eux-mêmes grâce à l'imagination, ils reconstruiront l'acte comme sa justification jusqu'à atteindre dans son intensité l'émotion qui l'accompagne lorsque réellement il s'accomplit. Mais le jeu est faussé. Ils ne connaîtront jamais ce temps moyen entre les deux paroxysmes qui vide l'homme en danger de toutes substances. Ils seront ceux qui feront payer à l'organisation anarchiste, sérieuse, patiente, réaliste et en fin de compte efficiente, cette désacralisation du geste révolutionnaire qui rejette le romantisme comme le spectacle, et qui cherche à travers une accumulation d'efforts, qui en eux-mêmes ne passeront pas à la postérité, des réalisations concrètes qui seules peuvent remettre en question le rapport des forces faussées au départ.

Mais si la bombe est spectacle, le spectacle permet à l'acteur bon ou mauvais de se manifester en public. Celui-ci ne manquera pas de se pousser sur le devant de la scène pour approuver et condamner, avec cette certitude naïve que son nom ajouté à d'autres qualifieront l'acte pour l'éternité. Et sur le plateau vous retrouverez tous ceux qui sont passés dans l'organisation, qui en bien ou en mal se sont fait une réputation aussi mince soit-elle et qui à chacune des occasions majeures essayent d'un coup de reins de refaire surface. Vous y trouverez également les autres qui viennent d'autre part où la place qu'on leur faisait ne leur paraissait pas à la hauteur des mérites qu'ils s'attribuaient. Les uns et les autres seront accueillis par la presse à sensation, car ils sont rassurants en ce sens que par un côté ou par un autre ils restent à l'intérieur du cercle et que le confusionnisme qui leur tient lieu de doctrine fait espérer qu'à un moment ou à un autre ils seront récupérables.

L'organisation anarchiste quels que soient ses défauts, qu'elle se reconnaisse dans l'acte ou qu'elle le nie, est la seule alternative que la bombe exige lorsqu'elle éclate.

Les premiers comme les seconds se ressemblent par plus d'un côté ! Disons que les seconds émergent des premiers, petite monnaie de Ravachol de facultés qui remplace la bombe par le mot énorme qui provoque. Ils représentent si l'on en croit la presse à sensation de « goche » la « jeune anarchie » en face de « l'anarchie de papa ». En réalité l'équivoque de leur position permet à la presse « de goche », en justifiant « leur réalisme », de couvrir ses propres compromissions avec le pouvoir.

Ecoutons la presse de « goche » se manifester à propos de la bombe de Milan, non pas sur la bombe mais sur l'organisation anarchiste :«ces n'anards de la vieille école avec leurs mots d'ordre d'avant le fascisme, l'aspect société secrète de leurs organisations, enfin et surtout leur âge, sont des personnages de folklore ». Qui dit ça ? Le Nouvel Observateur, journal de « goche » sans lecteurs, plusieurs fois au bord de la faillite, qui est le refuge de tous les résidus des grands partis, notables usés du socialisme qui se répandent dans les mini-partis dit de gauche et sont prêts à lâcher ce qui leur reste de vernis socialiste pour une quelconque combine électorale et qui, à côté d'un Daniel ou d'un Martinez, vont chercher l'inspiration du côté du « sauteur » du Luxembourg, le sieur Mitterrand. On croit rêver devant tant d'impudence. Cependant ils sont logiques avec eux-mêmes et ils emploient le langage susceptible de rassurer la société et de rallier autour d'eux tous les renégats venus de l'extrême gauche révolutionnaire.

La grande presse, elle aussi, essaie d'exploiter l'attentat pour déconsidérer l'anarchie. Elle le fait suivant d'autres critères qui donnent la limite de sa bonne foi. « C'est la fin de l'anarchie en Italie... ce bateleur qu'est Pietro Valpedra, il a été danseur, beatnik... C'est un individu marginal, un raté, etc... Pour l'imbécile qui écrit de telles conneries dans « L'Express » le fait d'avoir été un danseur moyen qui ne deviendra pas un premier sujet est la preuve que Valpedra est un raté. De quoi enchanter les jeunes danseurs de l'Opéra qui par centaines se contenteront de faire une carrière moyenne pour gagner leur croûte. Il est vrai qu'à ce compte ils feront encore figure de génies auprès du sieur Kahn de « L'Express » qui nous apprend que la plupart des membres du 22 Mars sont d'anciens fascistes. C'est une conversion différente de celle des anciens rédacteurs de l'Express qui eux sont sortis du « socialisme » pour devenir des nouveaux fascistes. Que ces abrutis de « l'Express » se soient ralliés « à la pureté » à « la virginité » bien connues du parti radical qui de tout temps a servi de refuge aux politiciens véreux, aux escrocs et aux renégats de tous horizons, est un symbole.

Mais l'attentat à la bombe pose le problème du terrorisme dans les temps présents et en fin de compte c'est à cette question qu'il faut répondre. Dans l'éditorial de « La Rue » que je citais au début de cet essai, nous disions « Nous ne sommes ni pour ni contre le terrorisme, nous le constatons et nous constatons qu'il est le fruit d'une situation et que ce sont en fin de compte ceux qui portent la responsabilité de cette situation qui portent en même temps la vraie responsabilité de la bombe » et nous ajoutions « les anarchistes ont eu parfois recours au terrorisme et peut-être y auront-ils encore recours non pas parce que le terrorisme est l'arme de l'anarchie mais parce que dans une conjoncture donnée le terrorisme apparaît, et pas seulement aux anarchistes mais à toutes les idéologies quelles qu'elles soient, comme la solution suprême ». Et répondre à la question sur le terrorisme, c'est justement le faire en rapport avec la conjoncture ce qui naturellement est toujours discutable car sur la conjoncture les jugements peuvent varier. Je voudrais cependant tirer quelques réflexions personnelles des événements de Milan.

Le terrorisme passionnel est toujours regrettable. Souvent aveugle, ses inconvénients semblent plus importants que ses avantages. De toute façon son caractère imprévisible empêche une organisation anarchiste sérieuse de le revendiquer. Son caractère exemplaire ne joue qu'avec le temps et la bombe de Ravachol qui exalte de nos jours une certaine jeunesse vida à son époque le mouvement anarchiste de toute substance et celui-ci ne dut sa survie qu'au refuge syndicaliste révolutionnaire.

C'est d'ailleurs différent lorsqu'il s'agit d'un terrorisme passionnel à l'intérieur du cercle de famille de la société car alors une partie importante de cette

société met tout en œuvre pour justifier ce terrorisme qui n'est pas de classe mais de clan et ces moyens sont sans aucune comparaison avec ceux que possèdent les anarchistes. Le terrorisme arabe par exemple qui reçoit la bénédiction des bons bourgeois et ne met pas en cause les hiérarchies de classes est un exemple de ce que j'avance.

Le terrorisme utilitaire est en général, mais pas toujours, œuvre d'organisation. Les limites entre ce terrorisme et la guerre révolutionnaire, l'action des maquis urbains, ou des maquis dans la nature sont très lâches. Il s'agit d'une méthode de combat pratiquée par toutes les organisations, révolutionnaires ou réactionnaires en présence. On peut bien qualifier de telles actions de terroristes, de rapines, de reprise individuelle, d'assassinats, d'acte de justice et j'en passe, on le fait non pas selon la nature de l'acte mais selon le camp auquel appartient celui qui en rend compte. C'est pure hypocrisie de qualifier la suppression d'un chef de police : Guida par exemple, d'attentat terroriste et la mort d'un militant révolutionnaire Pinelli par exemple, de mesure d'ordre. Ici également les actes ne sont plus qualifiés avec pureté à travers l'événement, mais après examen des motifs qui les ont provoqués, et dans ce domaine l'imagination de l'homme est féconde. Et tel acte supposé terroriste peut, au cours de l'histoire et suivant les opinions de celui qui l'écrit, changer plusieurs fois de qualificatif. Blanqui reste l'exemple auquel celui de Staline ne le cède en rien.

Même si cela peut paraître regrettable les anarchistes pas plus que les autres idéologies révolutionnaires ou réactionnaires ne peuvent y renoncer. Et les concessions verbales que les uns ou les autres feront à l'opinion sensibilisée pour un instant, ne changeront en rien le fond du problème.

Le terrorisme utilitaire est une arme parmi d'autres dans la stratégie révolutionnaire. Ses répercussions émotionnelles sont plus grandes que tous les autres crimes qu'engendrent les guerres. Il est vrai qu'en compensation ses victimes sont moins nombreuses et choisies avec plus de discernement. Bien sûr le meutre, disait Camus, engendre le meurtre. Il n'existe pas de meurtrier innnocent. Et justement le socialisme veut mettre fin au meurtre en supprimant le motif.

Le terrorisme, pas plus qu'une foule d'autres problèmes, ne peut relever d'un règlement particulier. Engendré par les inégalités de toutes sortes qui oppriment les êtres assujettis à une société de classes, seule la suppression des classes mettra un terme au terrorisme et à ses pudiques bâtards les bois de justice et la guerre.

M. J.

De la liberté

Par Jean-Loup PUGET

Les hommes ne sont jamais bien morts que pour la liberté ; ils croyaient alors ne pas mourir tout à fait. (Albert Camus.)

Les anarchistes, messieurs, sont des citoyens qui, dans un siècle où l'on prêche la liberté des opinions, ont cru devoir de se recommander de la liberté illimitée.

(Déclaration des anarchistes accusés devant le tribunal correctionnel de Lyon le 19 janvier 1883.)

Encore une dissertation philosophique, diront certains. Eh bien oui, faudrait-il encore que tout le monde soit d'accord sur ce qu'est la philosophie ! Je ne conçois pas que l'on puisse être un homme digne de ce nom sans être un peu philosophe, c'est-à-dire sans prendre le temps de s'arrêter quelquefois et de réfléchir un peu sur le monde dans lequel on vit et sur ce qu'on y fait (et parfois aussi sur ce qu'on n'y fait pas). Cela me semble tout aussi indispensable que d'être aussi un peu poète ou de refuser de faire don de ses droits les plus élémentaires à l'Etat. Ce qui explique que je ne comprenne pas plus qu'il y ait des philosophes par profession que je n'admets l'existence d'individus ayant pour métier de gouverner. On ne peut pas plus laisser à d'autres le soin de penser, de parler ou de chanter pour soi, qu'on ne doit laisser les politiciens décider de ce que sera notre vie. La philosophie ne se conçoit que dans la vie, elle en fait partie. Elle ne saurait donc être constituée de grands textes abstraits écrits dans un jargon compréhensible seulement par quelques Sorbonnards qui en oublient de vivre, c'est-à-dire de travailler, de se promener, de s'amuser, d'aimer, de regarder...

La liberté, tout le monde en a une perception instinctive élémentaire ; je ne songe pas à la nier mais je m'en méfie comme je me méfie de notre perception instinctive de la matière ou de la lumière. Ainsi j'essaierais donc d'appliquer à cette question l'approche scientifique possible dans l'état de mes connaissances. Il est bien évident que, quittant le terrain sûr (enfin relativement sûr) des sciences physiques pour aborder des problèmes qui relèvent de l'analyse du comportement individuel, la psychologie et la sociologie, j'entre dans un terrain mouvant.

LA LIBERTE PROBLEME INDIVIDUEL ANALYSE PSYCHOLOGIQUE ELEMENTAIRE DE L'ACTE VOLONTAIRE

Précisons tout de suite que comme conséquence évidente de l'introduction précédente je laisse aux philosophes professionnels toutes les questions passionnantes du libre arbitre, de l'acte gratuit et de la liberté du sauvage tout seul dans son île.

Je distinguerais dans un acte humain (réfléchi et non un acte réflexe) trois niveaux. Tout d'abord celui de l'élaboration des attitudes possibles puis celui du choix, de la décision volontaire, enfin la réalisation. Quand nous sommes confrontés avec un problème, notre cerveau est capable de nous faire entrevoir un certain nombre de choix possibles. Il est bien clair que si une seule solution est envisagée, notre acte est voisin d'un acte réflexe qui est imposé par la situation sans intervention du cerveau « conscient ». On dégage donc une première question à étudier : le nombre des choix possibles. Devant ces diverses solutions nous devons choisir ; une question fort importante est alors de savoir quelle distinction il importe de faire entre les mobiles conscients et les mobiles inconscients. Troisième point : la réalisation ; il nous est tous arrivé de ne pouvoir mettre une décision à exécution à cause d'éléments extérieurs (c'est généralement ce qu'on considère comme l'obstacle à la liberté ; mais il y a aussi des obstacles que j'appellerais intérieurs, la timidité en est le meilleur exemple.

C'est donc l'étude de ces différentes questions qui nous permettra de nous faire une idée sur les caractères de l'acte libre et des conditions qui le permettent. **Le nombre des choix possibles ou « la densité des états finaux » (le nombre d'états que peut prendre un système physique donné).** La probabilité par unité de temps d'une réaction est proportionnelle à la densité des état finaux : deuxième règle d'or de Fermi (1).

D'où vient que devant un même problème deux individus enregistreront l'un deux solutions et l'autre dix ? Reportons-nous tout d'abord au cas de l'enfant. Celui-ci a une expérience fort réduite et il ne peut pratiquement pas puiser dans sa mémoire pour y trouver ce qu'il pourrait faire. Chez l'enfant, c'est l'imagination qui va jouer un rôle essentiel pour lui permettre, à partir d'une expérience limitée, d'envisager ce qu'il peut faire. Les adultes, au contraire, à qui l'imagination fait le plus souvent défaut, puiseront dans leur sacro-sainte expérience, ce qui les conduira souvent à vivre sans même en être conscient dix fois la même chose sous une forme à peine différente. Qu'on ne s'y trompe pas ; le fait de savoir envisager de multiples voies à chaque pas de la vie n'a rien à voir avec l'indécision, au contraire, il est alors beaucoup plus probable de trouver une solution satisfaisante (forme psychologique de la règle d'or de Fermi !).

On voit les deux sources d'un grand nombre de choix possibles : une expérience aussi vaste et variée que possible et une grande imagination. Faute de cette imagination on est conduit à vivre selon le schéma tout tracé de la morale établie du moment avec une illusion de liberté. (L'exemple des vieillards qui ne voient dans le monde qu'un éternel recommencement et qui ne veulent admettre de ce monde que ce qui entre exactement dans le cadre de leurs expériences passées est caractéristique.)

La liberté indissociable de la volonté : comment choisit-on ?

Devant diverses solutions pour choisir nous envisageons les conséquences d'un acte. Il y a bien des façons de le faire : on peut ne considérer que les plus immédiates, éviter plus ou moins consciemment de regarder dans certaines directions ou tout simplement manquer d'informations ou de clairvoyance. Prenons un exemple simple : un garçon reçoit le morceau de papier qui lui intime l'ordre de partir faire son service militaire. Son expérience ne lui sera pas d'un grand secours. Tout au plus disposera-t-il de celle des autres. Il se peut qu'il ne voit pas d'autre solution que d'y aller et son acte est alors plus proche des chiens de Pavlov qui bavalent à la sonnette que d'une preuve de liberté. Avec un peu

(1) Physicien ayant construit le premier la pile atomique.

d'imagination ou de culture (ce mot étant dans son sens le plus large de connaissances de tout ce qui concerne plus ou moins directement l'homme) il peut envisager de dire non. S'il envisage les conséquences de son acte il verra facilement les plus immédiates : les gendarmes, peut-être la fuite, ou le tribunal... Mais pour aller plus loin il lui faut connaître les lois sous le coup desquelles il va tomber, ce qu'il risque, etc. De l'idée de déserter à la connaissance et l'étude rationnelle de tous ces éléments, il y a le chemin d'un coup de tête à un acte libre. Et puis, s'il veut considérer l'autre solution, il pourra penser caserne, adjudant borné... mais il pourra aussi mesurer qu'en devenant soldat il apporte un peu sa caution à une institution qui n'existe qu'en vue de la guerre ; s'il est assez bien informé il pourra songer à tous les mensonges que les militaristes de tous temps ont utilisés pour envoyer les autres sur les champs de bataille pour le plus grand profit de quelques-uns (l'histoire du rôle joué par le trust européen De Wandel pendant la guerre de 1914 est à cet égard fort instructif). Tous ceux de ces éléments qu'il possède vont intervenir quand il va peser le pour et le contre. Mais il se peut aussi qu'inconsciemment il refuse d'envisager tel ou tel aspect de la question. Il me semble que tout complexe, toute maladie psychologique est contraire à l'acte libre puisque c'est un élément que la personnalité consciente refuse (refoulement) qui finalement pèse très lourd sur la décision. On sait que la thérapeutique consiste justement à rendre cet élément conscient pour faire disparaître le déséquilibre. Mais que telle partie de la cluture d'un individu, tel sentiment le pousse plus que les autres, il n'y a rien qui me semble contraire à la liberté puisque c'est ce qui forme la personnalité, l'individualité qui pèse sur la décision en fonction des prévisions sur les conséquences de notre acte que nous sommes capables de faire ; cela montre que nos décisions ne sont pas entièrement déterminées par nos actes passés et la situation où nous nous trouvons, puisque la décision est conséquence d'une somme d'éléments donnés soit par l'extérieur, soit par notre passé et d'éléments qui s'élaborent au moment de la décision (prévision). (Des expériences faites sur des mammifères prouvent que pour la plupart d'entre eux le fait d'enlever la partie du cerveau correspondant à des actes non réflexes ne change à peu près rien à leur comportement, il n'en est pas de même pour les mamifères les plus intelligents et en particulier pour l'homme.)

« Aimer ce que jamais on ne verra deux fois. »

Cette part libre du comportement de l'homme est justement à mon avis la seule base philosophique de l'humanisme. Il y a un respect pour l'homme **quel qu'il soit** lié à ce qui est la beauté de chaque individu et qui a pour source le caractère **unique** de l'individu. Si vous prenez un animal d'intelligence fort réduite et que vous le placez dans certaines conditions, son comportement sera déterminé. Ces animaux sont, en quelque sorte, « indiscernables ». Il n'en est pas de même pour l'homme. L'uniformisation des individus recherchée par tous les totalitarismes, dans l'armée en particulier, est justement le moyen de faire disparaître ce respect pour l'être humain en en faisant un élément indiscernable des autres. On retrouve d'ailleurs une raison analogue au fait que nous sentons pour la vie de certains animaux un respect de même nature. Il est bien certain que ce caractère unique existe à un degré moindre chez les animaux les plus intelligents possédant une mémoire. (On se rappellera Saint-Exupéry dans le dialogue entre le Petit Prince et le Renard.)

Nous vivons dans un monde dont le devenir n'est pas déterminé de façon mécaniste mais qui obéit néanmoins à des lois qui pour la plupart sont statistiques ou probabilistes. Cela est particulièrement vrai pour la sociologie. Je laisserais aussi aux philosophes par profession le soin de disserter pour savoir si la loi de la gravitation est un obstacle à ma liberté (elle m'empêche de voleter d'arbre

en arbre). C'est une question qui ne m'a jamais préoccupée ayant toujours cherché à tenir compte de celles de ces lois que je connaissais avant de prendre une décision plutôt qu'après. Il s'agit aussi bien des lois physiques que de celles établies par les sciences humaines ; le fait de savoir qu'être issu d'un milieu bourgeois vous donne beaucoup plus de chance d'aller à l'université que si vous êtes fils de paysans n'enlève rien à votre liberté, au contraire, il l'augmente en vous donnant des éléments de jugement supplémentaires. (On reviendra sur cette question.)

Je ne développerai pas longuement la question des obstacles extérieurs à l'exécution de nos décisions. C'est la forme la plus banale et la moins discutable de répression de la liberté (lois, prisons, flics, raison du plus fort...), soit plus couramment et plus hypocritement parce qu'on vous retire les moyens matériels d'agir (salaires les plus bas possible, temps de loisir très court...). Les élections au suffrage universel de la démocratie bourgeoise considérées comme preuve de la liberté qui règne chez nous en est le meilleur exemple : sous prétexte qu'aucune contrainte physique n'existe au moment où celui qui vote glisse son bulletin dans l'enveloppe ! Les moyens de pression sont multiples et beaucoup plus discrets. La preuve de leur existence est que dans de nombreuses dictatures il y a cependant des votes au suffrage universel et même des référendums : Portugal, Espagne, Grèce, ainsi que dans les pays communistes totalitaires. Pourtant il est d'autres obstacles à l'exécution de nos décisions. Il s'agit encore des maladies psychologiques liées à des phénomènes inconscients (refoulement). La timidité en est le meilleur exemple. La cause est en général dans le milieu où l'on vit et qui ne permet pas un équilibre psychologique.

Voilà donc une analyse schématique de l'acte volontaire qui montre que ce qu'on appelle couramment la liberté dépend de nombreux facteurs. La question n'est pas de savoir si l'homme est libre ou non (philosophie abstraite par excellence et dont la réponse nécessite plutôt un acte de foi qu'une analyse scientifique) mais de savoir comment on peut le rendre plus libre. On peut dire à la limite que notre « liberté individuelle » est proportionnelle à la somme de nos connaissances, de leur variété et de notre imagination ; qu'elle ne peut vraiment exister que dans des conditions d'équilibre psychologique (absence de tout refoulement) mais aussi avec les connaissances et une intelligence capable d'envisager rationnellement et lucidement les conséquences de nos actes. Il faut bien sûr ajouter à cela un minimum d'obstacles matériels : ce dernier point, le plus évident, celui qu'on met en général en avant, n'est à mon avis qu'un élément parmi beaucoup d'autres.

Mais l'homme vit en société et on ne peut le considérer dans l'abstrait.

LA LIBERTE PROBLEME SOCIAL

Revenons à la question des lois sociologiques et pour cela reprenons l'exemple des lois statistiques qui régissent le recrutement scolaire. J'ai dit dans la première partie que la connaissance d'une telle loi accroît notre liberté ; cela est évident, car nous disposons d'un moyen de jugement important, par exemple pour le choix d'une plate-forme politique ou pour l'étude des moyens de démocratiser l'enseignement. Mais, pour le fils d'ouvrier agricole qui entre à l'école, cette loi montre que la porte de l'université lui est fermée par un tas d'obstacles. Il est alors moins libre que le fils de bourgeois qui, entrant à l'école primaire, a devant lui de nombreuses voies ouvertes. La loi sociologique n'y est pour rien. Elle n'est que l'expression abstraite de certains effets de notre organisation sociale. Si vous avez envie de voler comme un oiseau il ne faut pas faire un discours pour expliquer que les lois de la physique font que l'homme n'est pas libre ; il faut étudier ces lois et inventer l'avion ou la fusée. Il en est de même

des lois sociologiques. Notre comportement est pour une part libre et pour une autre déterminé par l'environnement, les préjugés, etc., et c'est ce dont les lois sociologiques rendent compte. Il faut donc étudier les causes et transformer l'ordre social pour augmenter la part libre de notre comportement. Les moyens d'augmenter la liberté individuelle se trouvent dans le milieu où vit l'individu et avec lequel il est en continuelle interaction.

La forme d'organisation sociale

Si on reprend le dernier facteur étudié dans la première partie — les obstacles extérieurs à la réalisation de ce que nous avons décidé — nous voyons que la plupart d'entre eux ont leur source dans l'organisation sociale. En fait, nul ne songe à nier, en tout cas pas les anarchistes, la nécessité de l'organisation sociale et cela justement en vue d'accroître les possibilités matérielles par l'économie et les possibilités d'enrichissement intellectuel par la vie communautaire et les échanges artistiques et culturels. L'homme peut ainsi être plus libre que s'il est seul à lutter pour survivre. Cette vie sociale n'est possible que si l'homme accepte de se plier à certaines règles ; là encore évidence. L'évidence s'arrête quand il faut déterminer quelles règles sont nécessaires pour permettre à la vie en société d'exister et de remplir son rôle de source d'une nouvelle liberté par rapport à l'homme isolé. Les colonels grecs vous diront que si eux ne décident pas seuls de ce qu'il faut faire, y compris contre la volonté du peuple (ils l'ont dit !), c'est la pagaille, plus rien n'est possible ; des « communistes » vous expliqueront que si on supprime la censure, la police politique et les formes dictatoriales en U.R.S.S., tout va s'effondrer et que c'est ainsi qu'on construit la liberté et l'égalité, c'est-à-dire le socialisme. Depuis fort longtemps les théoriciens anarchistes ont posé cette question de bon sens : quel est le type d'organisation le moins contraignante possible permettant l'existence de cette entité aussi bien économique que culturelle qu'est la société humaine. Ils ont apporté leur réponse qui constitue le communisme libertaire ; ils ont, par exemple, montré que l'égalité économique est indispensable si on ne veut pas que l'économie, source de libération, devienne une source d'exploitation et d'aliénation. Il est remarquable que la plupart de leurs détracteurs évitent en général de donner leur avis sur la question fondamentale : toutes les règles et formes autoritaires de notre société sont-elles indispensables à son existence ? Il est clair par exemple que toute censure, toute limitation du droit d'expression et d'information, si elle facilite le gouvernement (en évitant que les gens ne se posent des questions ou n'osent les exprimer), nécessite une bonne dose d'hypocrisie chez ceux qui prétendent ainsi défendre la liberté depuis l'extrême droite jusqu'à ce qu'il est convenu d'appeler l'extrême gauche.

Tout ce qu'on peut considérer comme des abus de la liberté sont en fait des conséquences des inégalités de moyens dont disposent les hommes, la presse en est un fort bon exemple.

La morale et les préjugés, sources de refoulement et de complexes

On l'a clairement montré : tout déséquilibre psychologique est contraire à l'acte volontaire libre. Or, la psychologie a montré depuis longtemps que leur source principale réside dans la morale et les préjugés. J'entends d'ici les bien-pensants : « Mais on ne peut pas vivre sans morale ! » Qu'en savez-vous ? Vous n'avez jamais essayé. Encore une fois, qu'on veuille bien discuter sur ce que je dis et non ce qu'on voudrait entendre. Loin de moi l'idée de nier la nécessité d'accepter certaines règles. Cette question a déjà été abordée. Ce que je veux

dénoncer ici est la prétendue existence du bien et du mal : valeurs immuables, intouchables, et qui s'appliquent au comportement individuel (ou d'un petit groupe), même quand celui-ci n'a aucune répercussion sociale, c'est-à-dire n'engage et ne regarde en aucune façon le reste de la collectivité. Alors là non ; c'est la limitation gratuite de la liberté individuelle ne pouvant s'appuyer que sur une vérité révélée sur des valeurs dépassant l'homme : dieu, l'histoire... Je respecte le droit de chacun de croire en quelque valeur transcendante, mais alors il abdique volontairement une partie de sa liberté, il n'a plus le choix du bien et du mal, Dieu a déjà choisi pour lui.

La conquête d'une plus grande liberté passe aussi par le refus de tous les préjugés, de tous les dogmes, de toutes les vérités révélées. Le comportement individuel est sans morale dès qu'il a rejeté tout cela. Il n'y a que des règles de vie sociale que l'on peut chaque jour discuter, modifier et qui dépendent donc de l'époque. « **Ma liberté finit où finit celle d'autrui** », proverbe à peine modifié. La source de l'individualisme bourgeois réside dans cette croyance naïve qu'on peut être libre en vivant au milieu d'hommes qui ne le sont pas. Cela est directement lié au fait que dans la conception bourgeoise les seules limitations de la liberté sont dans les obstacles matériels à l'exécution de nos désirs.

En fait, l'homme vivant en continuelle interaction avec ceux qui l'entourent et avec la société au sein de laquelle il vit ne saurait établir une séparation nette entre sa liberté et celle des autres. Reprenons l'exemple du service militaire, le choix de l'insoumission n'est difficile et n'est que fort rarement envisagé que parce que celle-ci est très rare et que les cas existants sont soigneusement camouflés. Toute limitation du droit d'expression ou du droit d'information qui touche la liberté des autres limite en même temps la vôtre en vous enlevant des éléments de jugement ou l'idée de sortir de la voie toute tracée.

Une plus grande liberté, c'est une plus grande culture, comme on l'a vu. Ici encore, tout le monde ne met pas la même chose ; la culture n'est pas, comme disait Edouard Herriot, ce qui reste quand on a tout oublié, ce n'est pas une somme de savoir livresque figé, c'est une somme d'échanges avec d'autres hommes dans tous les domaines ; tout ce qui les limite vous fait perdre quelque chose, qui que vous soyez.

La science, source de liberté

Les sciences établissent des lois qui nous permettent la prévision, c'est-à-dire l'élément essentiel permettant à nos actes de ne pas être déterminés par notre passé et la situation où nous nous trouvons. D'autre part, elle nous donne des théories qui sont des éléments de représentation de l'univers qui nous entoure (ou plutôt qui nous contient). En ce sens, la science est une création un peu analogue à l'art ; création d'une image du monde, véritable recréation de l'univers par le cerveau humain. Il y a là une source d'enrichissement intellectuel qui le serait encore plus si elle n'était monopolisée par un petit pourcentage de la population.

Les hommes ont d'abord revendiqué une liberté légale, politique. Mais ils se sont aperçus très vite que sans les moyens matériels de l'exercer, la liberté de la déclaration des droits de l'homme est un mot vide de sens, et cela a conduit aux revendications sociales de ce siècle ; ils commencent à se douter que sans les moyens intellectuels de l'exercer cette liberté sera encore bien incomplète ; il faudra aussi inventer la revendication du droit à la connaissance, à l'information, la révolte contre les scientifiques et les intellectuels si ceux-ci ne comprennent pas que leur savoir ne leur appartient pas et qu'il perd les neuf dixièmes de sa valeur s'ils ne passent pas la moitié de leur temps à divulguer et à expliquer ce qu'ils ont trouvé pendant l'autre moitié.

Nous sommes tous placés à chaque instant dans des situations dont nous ne sommes que très partiellement responsables, mais à chaque pas nous sommes entièrement responsables de nos choix. Pour celui qui s'est débarrassé de toute transcendance et qui ne croit en aucune valeur dépassant l'homme, il n'est qu'un moyen d'assumer pleinement cette responsabilité, c'est de chercher à accroître au maximum sa liberté et pour cela accroître aussi celle des autres. Rester libre ne saurait être le refus de choisir, le refus de s'engager ; c'est choisir chaque fois que cela est possible une voie qui ouvre plus de portes nouvelles qu'elle n'en ferme.

J.-L. P.

Le crépuscule des religions

par Maurice FAYOLLE

Voici un siècle, le grand visionnaire Frédéric Nietzsche annonçait la mort des dieux.

— Mais comment peut donc mourir ce qui n'a jamais existé ? En vérité, seuls s'évanouissent les fantômes dans les nuits délirantes des châteaux hantés.

Donc, les dieux **furent** morts — de toute éternité.

Mais leurs fantômes continuent de peupler les lieux enténébrés où les derniers fidèles, ces « hallucinés de l'arrière monde », s'en vont peupler le néant des jaillissantes fantaisies de leur imagination.

Devant un aéropage de robes noires, Galilée, à genoux, adjure son hérésie, mais murmure en se relevant : « Et pourtant, elle tourne ! » Elle tourne même si bien, notre petite boule terraquée, et file si vite que, depuis ce jour, l'Eglise s'essouffle à courir derrière un Progrès hérétique et sourd aux enseignements des Divines Révélations.

Hier, à l'heure où les savants docteurs de la Foi, leurs grandes oreilles pointées vers le Ciel à l'écoute du Message divin, affirmaient péremptoirement la platitude et l'immobilité de la Terre, dans les temples, les palais et les chaumières, sur la toile, le bois et la pierre, Dieu s'imageait sous une forme humaine baignant dans un halo de lumière céleste, cependant que se matérialisait un Diable qui frétillait de sa longue queue en enfournant les damnés dans le chaudron infernal.

Aujourd'hui, à l'heure où les hommes vont jouer avec les étoiles et se promener sur la Lune, les radars enregistrent à quelque huit ou dix milliards d'années-lumière l'écho des quasars — mais les Grandes Oreilles n'entendent plus la Voix Divine leur susurrer la Vraie Vérité Révélée.

Alors dans les hauts lieux où souflait jadis l'Esprit-Saint, les savants docteurs, désemparés par cet incompréhensible silence, après avoir arrondi la Terre, arrondissent les angles. En attendant de réhabiliter Galilée et Copernic, ils jugent plus prudent de dépouiller l'image divine de ses formes trop humaines et se débarrassent du Diable en le précipitant dans son chaudron.

Exit, Belzébuth, prince des Enfers, démon compromettant, terreur des enfants et des vieilles filles : dépouillé de ton horreur ricanante, tu n'es plus qu'un symbole.

Exit, Jéhovah, roi du Ciel, amant divin vers qui montaient en prières les émois des pucelles en mal d'amour : dépouillé de tes formes humaines, tu n'es plus qu'un pur esprit.

L'Histoire Sainte est désormais à lire entre les lignes.

Rien n'arrête le progrès.

Les clercs abandonnent avec une visible satisfaction l'encombrante soutane et les religieuses elles-mêmes se sont engagées résolument dans l'irréversible évolution du raccourcissement des jupes.

Les trois derniers papes illustrent d'une façon saisissante cette histoire d'une Eglise bousculée par l'Histoire.

Le sieur Pacelli, qui s'inscrivit douzième des Pie, fut le dernier monarque absolu d'une Eglise médiévale désespérément accrochée au Passé comme un mollusque soudé sur la roche. Dérisoire apologue de sa propre Infaillibilité et timide visionnaire, il fut le dernier défenseur d'une théologie primitive que ridiculisaient chaque jour nouveau les découvertes scientifiques. Contre un modernisme envahissant, il dressa l'inutile barrage de sa Sainte Obstination et imposa le silence à ceux-là mêmes qui, à l'intérieur de l'Eglise, avaient enfin compris que l'Histoire de la Création en six jours et de la treizième côte d'Adam étaient des contes à dormir debout pour enfants débiles.

Ce fut ainsi que Teilhard de Chardin, le plaisant alchimiste qui conciliait les inconciliables en mélangeant dans une savante synthèse le créationnisme et l'évolutionnisme, l'Homme de Dieu, qui descendait du Ciel, et le singe de Darwin, qui descendait de l'arbre, fut lui-même contraint au silence.

Pie XII fut le dernier apôtre de la Pureté, de la Tradition et de la Soumission aux Saintes Balivernes. Toute sa vie de pape, le saint homme la passa donc arc-bouté contre la porte sur laquelle frappait à coups redoublés la Science, cette damnée progressiste qui bousculait les pots de fleurs saintes et contre laquelle les hallebardes de la Garde Suisse s'avéraient aussi vaines que les excommunications papales et les mises à l'Index du Saint-Office.

Pénélope retissant sans cesse sa toile, Sisyphe remontant sans cesse son rocher ne durent pas être moins épuisés par l'interminable effort.

A peine le vénérable chevalier de l'ultime croisade trouva-t-il un instant de répit : ce fut pour décerner l'Ordre du Christ, au bienheureux, au fidèle, au valeureux libérateur des Terres d'Ibérie, le général Franco.

A peine trouva-t-il un instant de silence : ce fut pour ne pas vouer aux Enfers le démon dément qui, à l'ombre d'une autre croix et à travers toute l'Europe, pourchassait les Juifs, ces fils de la race maudite.

Bref : à ce labeur épuisant, le saint homme y perdit le souffle et la vie.

Alors, après une empoignade entre intégristes et progressistes, le sieur Roncalli fut propulsé sur le trône de Pierre, chaque clan estimant que le grand âge de ce vénérable inconnu en ferait un pape de court règne et de tout repos.

Hélas ! Trois fois hélas ! Quelque chose comme un malaise figea la sainte assemblée lorsque le nouvel élu déclara prendre pour pseudonyme Jean le Vingt Troisième, du nom d'un quidam que, cinq siècles plus tôt, les défenseurs de la Foi avaient viré du trône pontifical en le qualifiant d'anti-pape.

Crainte justifiée. Car, retors ou naïf, le premier geste de Jean XXIII fut d'ouvrir toute grande la fameuse porte que son prédécesseur avait passé sa vie à tenir close.

Quel courant d'air, messeigneurs ! Les saintes soutanes en voltigèrent à tous vents, les unes d'indignation, les autres de satisfaction, toutes de stupeur.

Alors, dans le grand et millénaire silence de l'Eglise, s'éleva un murmure. Un murmure qui, peu à peu, allait se transformer en rumeur et la rumeur en beuglement.

Le vent tournait. A la monarchie absolue chère à la douzième des Pie, Jean le Vingt-Troisième-bis prétendait rien de moins que d'y substituer une démocratie — en laquelle certains ensoutanés y virent avec horreur les prémices d'une Sacrée anarchie !

Rénovateur ou démolisseur ? Pour les uns, « l'humble » paysan parachuté sur le trône de Pierre était un saint. Pour les autres, la bonnasse figure dissimulait le visage ricanant du Démon.

Mais le pauvre s'épuisa encore plus vite à tenir ouverte une porte que son prédécesseur s'était épuisé à tenir close.

Alors, au paysan succéda un prince. Au Conservatisme obstiné de Pacelli et au Libéralisme naïf de Roncalli succéda l'Equivoque onctueuse du Montini.

Paul le Sixième s'empressa de repousser la porte que son devancier avait imprudemment ouverte, mais sans toutefois la refermer complètement. Entrouverte seulement pour laisser passer un léger courant d'air.

Sur la scène vaticane, la blanche soutane se mit à danser sur une valse apaisante : un pas en avant, un pas en arrière ; un sourire à droite, un sourire à gauche ; une bénédiction par ci, une bénédiction par là.

Les frères ennemis, prêts à en venir aux mains au sacré nom de Dieu, eurent droit à une égale distribution. Comme disait l'autre, en des temps où l'Eglise maniait la Croix à la manière d'un assommoir : « Dieu reconnaîtra les siens ! »

L'onctueux Paul VI n'avait en vérité qu'un seul désir : calmer la tempête, apaiser les vagues, replonger l'Eglise dans le linceul de silence où l'avaient momifié les siècles.

Mais il était déjà trop tard. Par la porte ouverte, la Contestation avait fait son entrée en force et les contestataires occupent désormais les lieux saints à la manière de vulgaires prolétaires occupant leurs usines.

Aux pieds de leur auguste patron, la corporation des curés dépose son cahier de revendications avec un respect qui se rétrécit chaque jour comme une peau de chagrin.

Plus de soutanes, de latin, de jeûne et de chasteté : le complet veston pour chacun, un langage compréhensible pour tout le monde, de la viande sur la table tous les vendredis et une femme dans le lit toutes les nuits !

On n'arrête pas le progrès !

Arc-bouté à son tour contre la satanée porte imprudemment ouverte et qu'il ne peut plus refermer, Paul le Sixième voit son infaillibilité contestée et son autorité bafouée.

Et voilà maintenant qu'il s'étouffe avec la Pilule !

Pauvre homme !

Septième pape de ce XXe siècle — qui ne compte encore que soixante-neuf années — combien de temps pourra-t-il encore résister ?

Ce qui est certain, c'est que la fameuse porte ne pourra pas demeurer entrouverte : ou elle se refermera hermétiquement ou elle s'ouvrira toute grande.

Close, elle replongera l'Eglise dans le lourd silence des veillées funèbres.

Ouverte, elle libérera une tempête qui balaiera la vénérable institution.

Dans un cas comme dans l'autre, ce sera le commencement de la fin.

Les Dieux sont bien morts.

Leurs fantômes hanteront peut-être longtemps encore l'esprit des humains.

Mais les religions, elles, sont entrées dans une irréversible agonie.

M. F.

Essai de définition d'une présence anarchiste adaptée à l'époque actuelle

Par Paul CHAUVET

Dans le dernier numéro de la revue, j'ai tenté d'analyser ce que pourrait être une organisation anarchiste dans le monde contemporain, et plutôt que présenter une forme d'organisation bien précise, je m'étais attaché à déterminer les principales lignes de forces qui la caractérisaient, c'est-à-dire un ensemble de structures à la fois souples, efficaces, et adaptables dans le monde moderne ; cette organisation du mouvement libertaire semble indispensable pour maintenir et faire progresser notre idée, et soutenir les efforts révolutionnaires afin d'atteindre la société libertaire. Cependant il ne suffisait pas de se pencher uniquement sur les formes possibles de l'organisation libertaire, il fallait encore définir un contenu idéologique de combat qui soit adapté à notre époque, et puisse permettre d'inclure l'anarchie de façon vivante dans l'esprit des luttes actuelles ; ce sera l'objet du présent article. Encore une fois, il ne sera pas question de découvrir des idées géniales émergées du néant, superbes et triomphantes, qui mettraient le vieux monde à bas en l'espace de l'instant de leur découverte, mais bien plus d'analyser, étudier, repenser sous un éclairage nouveau les valeurs universelles contenues dans la pensée anarchiste pour les actualiser et arriver ainsi à déterminer des formes nouvelles d'action.

Dans cette étude je vais donc m'attacher plus particulièrement à définir ce que deviennent les options principales de la pensée anarchiste à travers ses divers paradoxes face à la civilisation moderne. Je tenterai ensuite d'établir une conception dynamique et actuelle de la formation et de l'action militante qui en découle.

Dans un dernier paragraphe j'essaierai de définir un thème original de lutte qui, loin d'être un point final à l'analyse des possibilités, se veut une base de départ pour une étude fructueuse de l'action anarchiste.

Avant tout il faut reconnaître que la pensée libertaire semble à plus d'un titre paradoxale face au monde contemporain, mais ce sont ses paradoxes qui en font l'originalité, la nouveauté et la force.

Nous allons voir ce que sont ces principaux paradoxes afin de les mieux connaître et les mieux assumer.

I. - ASSUMER LES PARADOXES

a) L'individu et le monde moderne

L'individu, pierre angulaire de l'idée anarchiste, élément de base de la conception d'un monde libertaire, est aussi à notre époque le premier paradoxe auquel nous sommes confrontés. Dans notre société industrialisée à outrance,

mécanisée, organisée et planifiée jusque dans ses moindres détails, l'homme disparaît en tant qu'élément vivant, différent des autres, il devient un matricule, sécurité sociale, mutuelle, permis en tout genre, carte grise et carte d'identité, etc. L'homme est rangé dans les numéros de code de notre civilisation mathématique, il ne représente plus qu'un chiffre dans d'innombrables colonnes pour statisticiens en tout genre ; et pour ceux qui veulent d'abord prendre le pouvoir politique avant de changer la société, l'homme reste aussi un matricule, car conservant les cadres étatiques et centralisés ils devront conserver les aberrations du régime, et le militant des partis marxistes ou néo-marxistes ne peut pas prétendre à une situation meilleure que celle d'un chiffre privilégié dans une colonne particulière ; la société que veulent ces gens-là reste aussi anonyme que l'actuelle.

Les anarchistes soutiennent, eux, le paradoxe de l'individu, personnalité unique assumant toutes ses particularités, représentant non seulement un élément de la société, mais surtout un composant essentiel ; les anarchistes ne veulent pas d'un chiffre anonyme mais un homme qui soit connu et reconnu. Ce n'est pas là nier la complexité grandissante des temps modernes, mais ils pensent que la solution se trouve dans la simplification sacrilège de l'organisation autoritaire de l'Etat. Cette société libertaire sans contrôle, préservant l'identité humaine de chacun, réservant la plus large place à la responsabiité individuelle, représente la seule forme de survie possible du genre humain ; l'organisation de la société doit garder la taille de l'homme.

Après la révolution il ne saurait être question de remettre l'homme en carte, ce qui reviendrait à continuer l'étouffement de l'humanité sur elle-même, et la solution sera fédéraliste, un fédéralisme non pas figé mais évoluant suivant le progrès, ne portant jamais sur un grand nombre d'individus mais liant des communautés ethniques, industrielles, paysannes, artisanales, etc. dans lesquelles les hommes se reconnaîtront et s'épanouiront.

Pour celui qui veut défendre ces idées, il faut bien comprendre ce premier paradoxe de l'anarchie face au monde moderne ; il est recherché avant tout un monde à la taille de l'homme. Pour cela il faut garder constamment à la pensée cette notion d'individu face à la société et au système fédéraliste.

Il n'y a pas que le paradoxe de l'individu qui place notre mouvement dans une optique différente des autres idéologies politiques, mais aussi celui portant sur les notions d'évolutions et de révolutions, deux termes qui, à première vue, paraissent antinomiques mais à l'analyse s'avèrent complémentaires.

b) Evolution-Révolution

La notion de révolution est une des plus belles qu'ait inventée l'homme pour définir à la fois sa continuité et sa marche en avant, seul l'homme peut ainsi se remettre radicalement en question dans le fond comme dans la forme, et changer sa vie par la seule puissance de son raisonnement, et accessoirement des armes.

Le terme révolution est très galvaudé, pour un certain nombre de gens, révolutionnaires bornés ou conservateurs apeurés, il ne recouvre qu'une lutte armée stérile représentant pour les uns le grand défoulement et pour les autres le grand chambardement qui risque de déranger leurs habitudes.

Pour les anarchistes le mot possède un contenu plus riche d'espoir et de réalisation, et complète harmonieusement la notion d'évolution dont il se découvre l'élément essentiel. L'homme évolue de moins neuf mois jusqu'à sa mort, il mange, dort, vit comme il peut et tâche de réaliser tous ses désirs, tous ses besoins. Cet homme cherche la meilleure vie possible tout au long d'une existence qu'il veut assumer pleinement, entièrement selon ses goûts et ses intérêts, pour cela il lui faut se battre, défendre ses positions à la queue d'un spec-

tacle comme dans la lutte syndicale, ou plus simplement dans la recherche du conjoint souhaité. De ces difficultés surmontées, de ces désirs assouvis, il découle un certain bonheur, alors qu'une vie plate, sans complications, deviendrait vite intenable, et ressemblerait trop au vide pour ne pas angoisser l'homme.

Cet homme combat donc quotidiennement pour vivre mieux, son combat c'est l'évolution. Lorsque l'évolution est bloquée, c'est que l'intérêt a disparu, soit la lutte est terminée, il n'y a plus de cause à défendre, soit la lutte semble impossible car l'évolution ne porte pas en elle l'indication du chemin à suivre, alors il faut penser à la révolution et changer ce monde qui n'est plus adapté à la marche en avant de l'homme vers son autoréalisation. Seule la révolution permettra à l'homme d'entrevoir le nouveau chemin à parcourir, elle redonne ainsi un sens à sa vie. La révolution c'est la redistribution des cartes pour continuer un jeu bien plus passionnant que le précédent avec des règles entièrement nouvelles.

Il ne faut donc pas croire que la notion de révolution soit opposée automatiquement à celle d'évolution, elle en est au contraire le complément idéal, sans évolution il ne saurait y avoir de révolution puisque jamais la pensée ne pourrait atteindre le degré de compréhension demandé, et il ne saurait pas plus y avoir d'évolution sans révolution car la vie stagnerait pour disparaître comme le firent les grandes civilisations antiques. L'esprit de révolution est le gage de bonne santé de la pensée, il est indispensable de rester à la pointe du combat afin que demeure toujours une révolution à réaliser pour un monde bien meilleur à construire.

Cette notion d'évolution-révolution est un élément principal de la connaissance de l'idéal anarchiste et de son inscription dans le monde contemporain.

Ces notions, pour être bien comprises, s'inscrivent dans la structure d'une organisation anarchiste dont le paradoxe est de former non un véritable parti politique mais plus exactement un mouvement d'idées politiques.

c) Parti et mouvement

Dans notre monde moderne sclérosé par des siècles de civilisation chrétienne, façonné ensuite par le cartésianisme, le déterminisme, le positivisme et toutes ces équations bien ordonnées qui enserrent l'évolution des idées et les hommes dans un carcan raisonnable, le paradoxe le plus flagrant de l'anarchie semble se présenter pour l'intellectuel moyen dans la notion même de mouvement anarchiste par rapport aux partis politiques de toutes les obédiences, de l'extrême droite à l'extrême gauche.

Les anarchistes, eux, se situent ailleurs sur l'échiquier politique, ce dernier terme étant pris dans le sens le plus général de système idéologique cohérent et non d'organisation cherchant à prendre le pouvoir par l'intermédiaire de quelques chefs sûrs de leur grande valeur.

En fait le mouvement anarchiste est quand même un parti dans le sens où il possède une idéologie bien précisée, bien établie, et qui vise à un changement de forme d'organisation des hommes entre eux et pour cela préconise le passage par une période révolutionnaire rapide permettant de transformer les données sociales et économiques d'un pays ; mais ce parti anarchiste se veut aussi et surtout un mouvement dans le sens où il recouvre une totalité philosophique, morale, sociale, politique, et qu'il ne conçoit pas seulement son action dans le cadre politique mais aussi dans celui de la formation de l'individu vivant dans le monde moderne. Le mouvement libertaire est une école de l'homme différent, de l'homme construisant son individualité et sa pensée propre, et se déterminant un comportement personnel.

L'ambiguïté, le paradoxe se situe là, le mouvement libertaire porte en lui la double vocation de structure révolutionnaire et d'école réalisatrice de l'individu libre.

Un parti politique courant construit, lui, des militants aptes à diriger, commander et agir en fonction de la conjoncture politique dans le sens et la manière indiquée par une idéologie bien apprise, un parti politique dirige toujours ses forces, vers la prise du pouvoir politique par ses militants et pour cela construit un homme comme le désire l'idée.

Pour le mouvement anarchiste la pratique est très différente, il s'agit de donner d'abord au militant la possibilité de se construire une personnalité solide et libre, de se réaliser complètement, ce mouvement se veut d'abord un creuset d'hommes libres. Quand le militant a atteint la maturation de sa personne il sait que pour militer il est seul maître de son idée, de son analyse, de ses thèmes de propagande, tout le mouvement découle d'hommes conscients de leurs capacités et de la justice de leur cause plus que d'hommes bourrés de slogans mal digérés. Voilà la différence essentielle avec un parti politique courant.

Le paradoxe, parti ou mouvement, se résout dans le fait que l'anarchie se constitue à travers une structure à la fois souple et solide, permettant la réalisation de l'homme et capable de soutenir l'élan révolutionnaire d'une époque.

Nous venons de parcourir là quelques-uns des principaux paradoxes de l'idéal anarchiste, la liste n'est pas close et il reste toujours possible d'en trouver d'autres tant il est vrai que l'anarchie est une idéologie riche et complexe, fort différente de ce qui peut exister ailleurs.

Il convient maintenant de voir dans une autre partie ce qui concerne la formation et l'action possible du militant, ce dernier se révélant à la fois le penseur et l'acteur du mouvement, et garant du dynamisme de l'idée.

II. - DE LA FORMATION A L'ACTION

a) Réaliser l'homme et former le militant

L'homme, qu'il le veuille ou non, est conditionné par le monde dans lequel il baigne, chaque civilisation réalise un concept de personnalité de base dans lequel les individus d'une société particulière peuvent se retrouver en partie ou en totalité, la peinture ainsi acquise semble indélébile.

L'homme arrivant dans un groupe anarchiste porte donc en lui un certain nombre d'éléments qui le rendent conforme à un type particulier d'homme correspondant à la société dont il est issu, un des premiers actes d'influence du mouvement sur l'individu consistera à l'aider à se débarrasser de cet accoutrement.

Dans notre société particulière l'homme se singularise par une absence quasi totale de véritable esprit critique constructif. Notre civilisation se garde bien de faire éclore ce genre d'esprit et, de l'enfance à l'âge adulte, l'homme apprend à se référer constamment à un ordre bien établi, à une idée toute fabriquée et bien rodée par les siècles, il devra aimer papa, maman, être poli, respectueux, etc., suivre les conseils d'hommes considérés comme supérieurs : l'instituteur, le contremaître, le technicien, l'ingénieur, le philosophe ou le scientifique titré, etc.

De cette dépendance aux règles il découle un manque total d'esprit personnel et critique chez l'individu que l'on voit arriver dans le mouvement libertaire ; cet homme est presque toujours un révolté ne connaissant pas exactement le sens de sa révolte, mais qui la ressent assez brutalement pour entrer en contact avec le mouvement anarchiste. Dans un premier acte il conviendra de débarrasser le nouvel arrivant de tout ce fatras qui étouffe sa personnalité, ensuite il faudra l'amener à comprendre ce que représente l'esprit critique sans lequel l'homme ne peut jamais se réaliser pleinement. Et le premier effet de cet esprit critique jouera sur le contenu de l'idée anarchiste qu'il ne s'agit pas d'apprendre par

cœur à travers des textes, mais bien plus de comprendre et d'assimiler intelligemment. L'exemple le plus net du jeu de l'esprit critique apparaîtra au nouvel arrivant quand il aura l'occasion de participer à des discussions entre militants, les avis paraissent parfois discordants, c'est justement par l'effet d'un esprit critique aiguisé, mais il ne faut pas s'y tromper, cet esprit est constructif et même assure le dynamisme intrinsèque de l'idée.

C'est ainsi, en participant à la vie du groupe, que l'individu se forme et le militant s'affirme.

Le plus difficile, en fait, pour réussir sa formation de militant du mouvement libertaire, c'est de bien comprendre le fond de l'idéal anarchiste.

Cet idéal est complexe, il représente la pensée d'une civilisation totalement différente de celle dans laquelle nous vivons et qui nous conditionne, et le plus dur est bien de connaître tous les méandres du nouvel esprit que nous voulons réaliser, seule l'étude lucide et critique peut amener le militant à posséder son sujet, faute de quoi notre pensée lui paraîtrait incohérente ou utopique.

La formation morale et intellectuelle du militant ne se conçoit pas sans un apprentissage pratique, mais ce dernier se constituera parallèlement au premier à travers le contact et l'animation des militants confirmés.

Il faut cependant noter un point très important : l'idée anarchiste vit, se maintient et progresse grâce aux individualités qui l'animent, donc la formation des militants entraîne tout l'avenir de l'idée, il faut donc lui accorder toute la valeur nécessaire.

La formation n'est pas tout, il faut aussi déterminer son action.

b) **Préparer la révolution, c'est être présent**

Le militant n'est pas fait pour rester dans son groupe, sinon le groupe se contente de suppléer au café du coin, et le colloque à la belote, le résultat est alors stérile. Il faut assurer la présence anarchiste au maximum des possibilités de chacun.

Les anarchistes, pour avoir quelque influence, se doivent d'être présents et actifs partout où ils se trouvent, le thème principal de l'action anarchiste est de rester ouvert à la vie, à l'extérieur ; le militant se doit d'accepter toutes sortes de responsabilités, sociales, syndicales, culturelles, etc., tout en laissant connaître son appartenance idéologique.

Les anarchistes sont souvent, trop souvent, assimilés au désordre, à l'impuissance et au nihilisme, c'est dans l'action courante que nous pouvons administrer la preuve du contraire; il faut ,partout et toujours, savoir construire et réaliser avec efficacité. Cette collaboration avec le monde peut paraître antinomique à l'idée anarchiste de révolution, mais il faut se souvenir du paradoxe évolution-révolution qu'il convient d'assumer pleinement. Il est essentiel pour l'anarchie que ses militants soient présents partout en tant qu'individus, mais individus polilisés ; entendons-nous bien, il ne s'agit pas d'entrisme comme le propose certaine idéologie totalitaire de gauche, mais de présence effective et active et, tant que faire se peut, positive ; et corollairement à cela le militant doit toujours pouvoir justifier à lui-même ou aux critiques son action dans le moment donné et le cadre donné.

Le militant est responsable envers lui-même de son action et un des grands thèmes à remettre en vogue est bien celui de l'honneur, mais avant cela il nous faut analyser certaines actions négatives que certains considèrent trop comme seules possibles aux anarchistes.

c) **La tentation négative**

Vouloir changer le monde et prôner la révolution amènent à des positions et des actions allant souvent à l'encontre du projet initial ; il faut se méfier de la

position négative et du refus intégral qui, mal présentés, mal exploités, mal compris, entraînent le résultat inverse à celui recherché, faisant reculer d'autant le projet révolutionnaire.

Le thème principal de cette action est celui de la politique du pire, il s'agit de voir ici ce que peut comporter de dangereux une pareille solution.

Le monde est mauvais, la civilisation fonctionne mal, et pour faire sentir ces contradictions profondes, la politique du pire demande que l'on aggrave les hiatus du fonctionnement, que l'on grippe plus encore la machine, que l'on mette un peu de sucre dans le réservoir. Ainsi présenté, l'objet paraît tentant, cette forme d'action uniquement destructrice ne demande surtout pas d'imagination, et encore moins de courage puisqu'il s'agit de s'introduire partout où cela est possible dans les rouages de l'organisation existante sans se découvrir, et saboter le travail par trop de zèle pour déclarer ensuite qu'il faut changer une mécanique aussi défectueuse et la remplacer par une meilleure, la nôtre.

Utiliser cette façon d'agir, c'est d'abord considérer que l'adversaire est bête et incapable de réaliser que son monde bien hiérarchisé, ordonné, comporte des failles ; comme en fait les dirigeants sont lucides quand il s'agit de leurs privilèges, ils voient où se situe la défectuosité et tenteront tout pour y remédier dans le meilleur sens pour eux. Le premier effet de la politique du pire est donc de montrer les insuffisances et les faiblesses de la machine à ceux qui auront tout intérêt à la raccommoder pour qu'elle continue à fonctionner à leur profit.

Le résultat d'une pareille pratique est aussi mauvais pour le militant qui, enferré dans sa dénonciation, sa dénigration perpétuelle et systématique de toutes les réalisations, l'amènent à se présenter comme un Cassandre plus que comme un Prométhée ; l'homme de la rue n'apprécie pas les oiseaux de mauvais augure, toute proposition constructive présentée par ce militant paraîtra suspecte et dangereuse. Le militant perd ainsi toute audience profitable et en même temps il s'habitue à une forme de raisonnement négatif risquant d'engluer sa pensée, ce qui est nocif pour le dynamisme du mouvement.

L'autre forme d'action négative est le refus total de la civilisation, la négation absolue qui entraîne le militant à vivre en marge de la société, cette position est prônée par un certain nombre de puristes qui s'enferment entre eux dans un monde à part depuis lequel ils n'ont plus de contact et donc plus aucune influence, ils ressemblent alors aux moines qui prient au fond de leur couvent pour faire fuir le démon qui sévit sur terre, le résultat n'est pas brillant (les rues sont pleines de défroqués s'adonnant à la débauche).

La tentation nihiliste entre dans le jeu de la pratique négative par l'action terroriste, et Maurice Joyeux fait le point sur ce sujet dans ce même numéro de la revue.

En fait il fallait dénoncer ces pratiques qui n'apportent rien de constructif pour la réalisation de l'anarchie et sont même néfastes.

Il convient maintenant de tenter de déterminer dans quelle ligne d'action peut s'inscrire le mouvement libertaire pour réussir au maximum dans le monde contemporain.

III. - THEMES POSSIBLES DE PRESENCE

Soutenir les paradoxes et réhabiliter l'honneur

Nous venons de voir ce que sont les éléments fondamentaux et relationnels qui permettent de concevoir les formes possibles de présence anarchiste dans le monde, il faut maintenant tenter de définir un ou plusieurs thèmes de présence dans le monde actuel en fonction des structures spécifiques de notre civilisation, cette analyse exclu donc dès l'abord les pays aux conditions radicalement dif-

férentes des nôtres et pour lesquelles il conviendra de réserver une étude particulière bien spécialisée ; car l'action et la présence anarchistes reposent essentiellement sur des individus et des analyses individuelles de situations particulières à chaque région du monde, il est bien évident que les hommes des civilisations indiennes, africaines, européennes, etc. définiront des présences anarchistes adaptées aux conditions précises de leurs cultures propres, nous nous contenterons ici de penser au niveau de la civilisation européenne telle que nous la subissons actuellement.

Dans les paragraphes précédents nous avons découvert qu'une présence anarchiste active s'avérait indispensable dans le monde moderne et bien que partisans de la révolution nous nous inscrivons dans un contexte d'évolution. Cela veut dire que nous soutenons la lutte de l'homme pour son bien-être quotidien mais aussi nous affirmons que pour une vie définitivement meilleure la société doit changer radicalement sur les plans social, moral, économique, politique, et la seule manière de réussir une telle transformation passe par la révolution.

La révolution peut ne pas être un acte violent ; après tout si les grands possesseurs et gouvernants de ce monde en sentent le besoin ils peuvent se dessaisir de tous les biens pour réaliser ainsi une révolution pacifique, mais s'il est évident qu'une pareille proposition relève de la plus haute fantaisie, elle permet de faire comprendre que la révolution pourrait bien revêtir n'importe quelle forme étonnante, ce qui compte avant tout c'est le résultat, une civilisation libertaire.

Avant d'arriver à ce stade, il faut voir comment nous pouvons faire progresser l'idée anarchiste dans notre monde moderne.

Comme nous l'avons déjà vu, les anarchistes se doivent d'abord d'être présents au maximum dans la société actuelle. Il faut maintenant analyser les formes que pourrait prendre cette présence anarchiste.

Ce qui saute aux yeux dans l'analyse des jeux politiques de notre civilisation depuis un demi-siècle c'est bien la tromperie et le mensonge de tous les hommes qui se sont préoccupés du bonheur de leurs semblables à travers une idée politique définie, ce machiavélisme outrancier de la droite comme de la gauche a fini par amener un désintéressement, où plutôt un désenchantement total de la chose politique chez tous les individus normaux, l'homme n'aime pas être trompé, et surtout s'en rendre compte. Notre époque, profondément veule, réclame par opposition un grand sens de l'honneur de toute nouvelle forme politique présentée, il faudra donc concevoir toute action, toute analyse, toute présence comme un acte prouvant l'honnêteté profonde de nos idées. Le militant libertaire se doit avant tout d'être un homme d'honneur, c'est-à-dire tranchant nettement par sa franchise sur les propagandistes de tous les bords, et en cela se défier de la politique du pire qui le rangerait avec les autres.

De l'action individuelle découle l'action collective et toute action collective devra être avant tout honnête, c'est-à-dire qu'il faut se garder de tromper l'homme s'intéressant à nos idées, il faut avant tout être franc et savoir assumer nos paradoxes.

Lorsqu'il s'agit d'expliquer nos points de vue, il nous manque souvent un programme, pourtant il peut exister, il suffit de savoir exactement ce que nous voulons et nous avons notre programme, changement complet de forme de société dans tous les rapports entre les hommes, etc., et évidemment le passage révolutionnaire pour en arriver là.

L'inconvénient d'un pareil programme c'est qu'il n'est pas simple pour quelqu'un qui ne connaît pas nos idées fondamentales, et c'est là que réapparaît

l'intérêt d'une solide formation du militant qui doit pouvoir faire face aux contradictions apparentes de l'idée libertaire.

Vouloir une société juste nous amène donc à réhabiliter l'honneur dans la propagande et la lutte de tous les jours, car le militant représente pour le commun l'image de ce que sera la civilisation que nous préconisons, alors choquer c'est bien, mais expliquer intelligemment c'est beaucoup mieux, agir c'est bien, mais agir avec honneur et panache c'est bien plus profitable.

Les thèmes de propagande sont multiples, rien ne fonctionne très bien dans notre civilisation, même pas la police, la propagande peut donc se faire par la critique, mais il ne faut jamais oublier que l'esprit critique se doit d'être constructif. Il est bien évident que le centralisme étouffe la société, et s'il n'y est pas porté remède dans les années à venir, l'homme passera ses loisirs à remplir des formules administratives de demandes de formules administratives permettant de recevoir les formules de demandes de formules de ci ou de çà, la machine grippe d'elle-même sans qu'il soit besoin d'y pousser, mais il faut savoir comment l'on pourrait se passer de toutes ces contraintes pour un travail plus fructueux et intéressant.

Tout cela compose des éléments de propagande qu'il nous faut savoir utiliser, il est évident qu'indépendamment d'eux il faut savoir aussi se battre pour de grands thèmes, luttes contre les emprisonnements et les agissements policiers, les malversations de tout ordre, mais toujours en portant l'accent sur le manque total d'honnêteté des hommes ou des structures en cause, l'homme actuel ressent plus profondément l'injustice morale et sociale que l'injustice économique, cette dernière étant très atténuée dans notre monde moderne européen.

Donc, il faudra porter notre effort sur la défense de l'honneur et de la justice chez l'homme, ce sont là des grands thèmes globaux susceptibles de déterminer notre action dans le monde moderne.

Conclusion

J'ai tenté dans ce texte de poser les bases d'une présence anarchiste dans notre époque, cela au travers des options fondamentales de l'idéal anarchiste ; il est bien évident que le sujet reste très vaste et qu'il y aura beaucoup à dire dans d'autres études plus spécialisées que nous espérons entreprendre, mais je crois qu'il était nécessaire de faire le point sérieusement en actualisant la position des idées anarchistes face aux réalités du monde contemporain.

Ce texte ne représente donc que le début d'une analyse que nous voudrions fructueuse pour le mouvement libertaire.

P. C.

Seuls les chiens...

par Arthur MIRA-MILOS

« Il faut jeter au feu toutes les théories politiques, morales, et économiques, et se préparer à l'événement le plus étonnant, le plus fortuné qui puisse avoir lieu sur ce globe et dans tout les *globes, au passage subit du chaos social à l'harmonie universelle.*»

Charles FOURIER
(Introduction de 1808)

Un monde nous regarde, flambant neuf. Nous venons à peine de le découvrir, d'y jeter notre première averse, et déjà quelque chose ne chante plus comme avant. Ce monde était à notre image : vierge. C'était à nous de le violer, de lui donner enfin un visage viril, une force neuve, une preuve suffisante de son absolue nécessité. Nous ne savions de lui que ce qu'on voulait bien nous en dire, nous en montrer, on nous parlait de justice, de bonheur et d'amour, alors que partout s'éveillaient les bataillons névrosés du mensonge, de l'oppression et de la haine. Ce monde, nous avions la terrible chance de le découvrir rayonnant, lustré d'un étrange brillant dont nous allions sentir bien vite qu'il n'était que l'apparat, la mince couche qui cache la réalité chancelante et comprimée. Comprenez bien que cela n'a rien à voir ni avec la gauche ni avec la droite. C'est de tout autre chose qu'il s'agit, et quelque chose de plus grave, de plus inquiétant, et pour ceux qui croient à l'inévitable bouleversement, et pour ceux qui s'obstinent à refuser son évidente nécessité.

A PROPOS DE L'INSURRECTION DE MAI 1968 :

« *My friend, cut your own throat. Cut your own throat. Now ! Now !* ».

Robert LOWELL.

Tout cela était donné ainsi sous sa forme brute. Nous avions à comprendre cette chose pour nous nouvelle : la vie. Nous n'avions pas à nous inquiéter sur nos arrières, nos parents étaient passés par un chemin difficile et absurde, qui, parti de la guerre, les avait conduits à la possession d'un peu de bien-être, suffisamment en tout cas pour que nos problèmes se plaquent ailleurs. Ce transfert fut d'autant plus aisé que nous avions désormais à portée de notre main la scolastique, même bourgeoise, qui, autrefois réservée à une élite, se répandait soudain dans une classe de jeunes gens petits bourgeois issus directement des couches les moins favorisées. C'est-à-dire que, privés du lourd sacrifice de l'effort pour survivre, et du même coup, pour la première fois, étant aptes à saisir tout ce que le monde sécrète d'insanités métaphysiques, philosophiques et sociologiques, nous nous trouvions soudain dans une situation qui était fatalement inconnue de tous. En effet, la masse révolutionnaire était jusqu'ici attachée avec acharnement à des revendications de nécessité première . à savoir, le droit de man-

ger, de dormir, d'être malade, d'être rémunéré par l'Etat suivant le nombre d'enfants qui lui étaient fournis, et même, pour la catégorie de ceux qui, nous le savons, n'étaient que des contre-révolutionnaires illusionnistes, choisir les maîtres. D'autres révolutionnaires, formant l'infime minorité, étaient issus des classes bourgeoises, et restaient une poignée d'intellectuels souvent maladifs qui n'entendaient rien, ou très peu, au fait de la révolution, la véritable révolution, non pas celle qui change les maîtres blancs par des maîtres rouges ou des esclaves rouges contre des blancs, mais celle qui libère simplement de l'autorité, qui reste, en dernière analyse, le seul dogme qui trahit les élans individuels et collectifs menant à la liberté. Or, pour la première fois, nous avions à faire ici, à des jeunes gens « cultivés », c'est-à-dire, au sens de notre société, enseignés par les maîtres aux cheveux blancs et à voix chevrotante, et qui étaient descendus en masse dans la rue, pour crier leur volonté de vivre dans une société où l'on apprend à tuer très jeune, et réclamer le droit au bonheur, c'est-à-dire à la jouissance, au plaisr sexuel total, libéré des tabous instaurés par une église en mal de massacre, de domination, et sachant tirer profit de la crédulité populaire. Après tout ne serait-il pas plus juste de faire l'amour avec sa sœur ou avec une proche parente, puisque la nature, nous livrant cet être comme sœur ou comme parente, semble nous prédestiner à avoir des contacts plus suivis avec lui ?

Nous nous trouvions donc dans une situation totalement inconnue de nos pères et de nos aïeux : la jeune masse intellectuelle se révoltant en bloc contre, non pas un régime — naïfs sont ceux qui ont cru pouvoir renverser de Gaulle — non pas contre un système contrairement à ce qui est couramment admis, mais contre un monde tout entier. Voilà l'échec de MARX ! Ceux-là mêmes qui brandissaient le drapeau rouge ne savaient pas que, réclamant le droit au bonheur, ce n'était pas plus la société de MARX ou de LENINE, ou encore de TROTSKY qu'ils voulaient accoucher, mais la société libre, sans autorité et sans contraintes, celle-là que nous appelons anarchiste parce que l'étymologie ici parle d'elle-même. C'est d'une société sans nom que nous voulions, je veux dire d'une société sans système, sans formes contraignantes, et du passé de MARX aussi, les « marxistes » voulaient sans s'en rendre compte, faire table rase. C'est pourquoi il était vain, et il l'est encore, de vouloir rattacher l'insurrection révolutionnaire née du mois de Mai 68 à une quelconque idéologie, puisse-t-elle prendre l'image libertaire. Car la logique de l'idée est elle aussi une contrainte, et c'est contre cette logique qui enfante les dogmes que nous nous sommes levés. Il est désormais impossible de greffer un système quel qu'il soit sur le mouvement révolutionnaire ; seulement pouvons-nous l'appeler antiautoritaire, et anarchiste aussi, car l'anarchie n'est pas un dogme, ni même une idéologie, c'est un moyen d'agencement libre entre les individus et les groupes, et aussi, et surtout une synthèse qui naît d'une forme d'était d'esprit et des réalités de la vie quotidienne. Attacher la révolte débouchant, je le répète, sur des formes neuves, à un marxisme, un léninisme, un trotskisme quelconques, c'était l'étouffer en son sein, c'était couper en elle l'élan qui soudain se dégageait et qui débouchera sur un monde heureux.

Les surréalistes avaient raison de dire que le merveilleux est à portée de notre main, qu'il est là tapi en chaque chose et en chaque être. Ils avaient raison de prétendre que ce potentiel de merveilleux que nous portons n'est pas assimilable aux paradis artificiels, qu'il est la réalité pure et simple, vue par des yeux neufs : la surréalité. Les dadaïstes aussi avaient raison de vouloir tout violer, tout saccager, tout terroriser, de ce qui n'était pas merveilleux. Ils n'ont pas échoué. Ils ont simplement fini par se taire meurtris par l'autre réalité, celle des intrigues pour le vedettariat, mais ils sont là, encore, présents, prêts à resurgir au premier coup de sabot dans la gueule du vieux monde. Eux n'ont pas réussi à tout raser, à bouleverser radicalement nos valeurs ; mais nous devons saisir chaque fois notre chance, chaque fois tenter de tout recommencer

à zéro. Et si nous n'arrivons pas à le faire, d'autres viendront derrière nous qui seront victorieux. Car le flot de la Révolte est inépuisable.

FUIR ET COMBATTRE :

> « *Comment pourrait-il être fou de s'attacher à jouir toujours le plus possible du présent, qui seul est sûr, puisque la vie n'est que présent d'un bout à l'autre, et, comme tel, éphémère* ».
>
> *SCHOPENHAUER*
> (Ecrits posthumes).

Mais il ne s'agit pas seulement de nourrir nos illusions, de nous laisser berner à ce jeu ; car la société, qui tient à sa cohésion, elle, ne se lasse pas de nous faire miroiter que le possible peut surgir à tout instant au sein de la réalité. Ce possible est le rêve, pur, simple, démoniaque, et il sert nous-même à nous tromper. Car, qu'on ne se leurre pas, la société nous offre des échappatoires légaux, une possibilité de fuite dans le temps, ne serait-ce que parce qu'elle ne sait pas encore nous dominer complètement, qu'elle a un jeu à gagner, et que son terrain se perd, à la réflexion, pour élaborer les moyens de nous duper. Ces échappatoires, ils portent des noms de drogues : étrange, merveilleux, sublime de déraison. Un vieux monde s'est simplement, sinon écroulé, du moins fêlé. Nous avions donc une folie « à portée de la main », d'autant plus attirante qu'elle sifflait le vertige, qu'elle prenait le goût d'une femme, belle et exaltante, terrible de désirs. (Qui n'a jamais rêvé d'une femme le soir, une grande femme chaude et rousse qui vous caresse jusqu'au déchaînement total, à l'éclair gigantesque qui seul peut s'identifier au plaisir et à l'amour, qui n'a rêvé d'une telle femme n'est qu'un vulgaire cadavre que je méprise).

Nous avons pour nous la drogue, l'élément vital qui nous permettait, avec la musique, — lassés par tant de luttes vaines, obstinément butées au cloisonnement des êtres morts, et des survivants qui errent à travers le monde à la recherche d'une seconde disparition qui ne leur donnera pas même le goût de la vie —, de découvrir parfois un peu de ce paradis volé, et de gueuler à la face de la réalité que nous sommes des chiens, oui monsieur, des chiens qui n'attendent pour mordre, que les salles bouilles d'hommes respectables soient tournées vers un quelconque P.M.U., où une maîtresse qu'ils n'aimeront guère plus que leurs salopes de femmes. Quel homme qui ne connaît que le travail pourrait aimer ainsi ? Savoir tirer de cette vie, sans même ce goût âcre qui nous fait savourer les lèvres de femme, toute la sève qui s'y cache : et oui, le bonheur est en nous, ne sera que par nous, à la barbe du monde, à la barbe des hommes de bonne volonté, ces minables pompiers de la démocratie.

GUERRE A L'HUMANISME

> « *Haïr l'humanité vaut bien mourir pour elle !* ».
>
> *Raymond QUENEAU.*

Notre ennemi est l'humaniste, qui ne sait que nous décevoir de pleurnicheries et de lamentations. Le combat révolutionnaire n'est pas un jeu de nonnes et de carmélites : c'est un combat violent et sanglant, une immense provocation, un gigantesque défi à la puissance, une lutte acharnée contre le renoncement du socialisme humanitaire. A la fin, celui qui n'a plus la raison, a le fusil ; et malheur à celui qui est désarmé. Il n'y aura aucune pitié pour lui, et ce sera justice. Un monde égoïste nous apprend à haïr en combattant : nous combat-

trons et nous haïrons ce monde. Nous n'avons nullement l'intention de partager ce qu'il n'est pas possible de diviser : nous gardons nos malheurs et notre haine pour les faibles, car ceux-là sont les cautionneurs de la puissance des exploiteurs. Ceux qui ne disent rien, permettent au loup de gueuler, et nous, nous voulons gueuler plus fort que les loups. C'est pourquoi nous devons d'abord nous débarrasser de ceux qui se taisent, et ensuite nous déguiser en loups pour apprendre leurs cris. C'est-à-dire que nous ne devons jamais plaindre, mais toujours bannir, et briser en nous tout sentiment d'humanité contre ceux qui par le refus de jouer permettent qu'on puisse tricher au jeu de la vie.

Devant tant de contours, devant une telle nudité, nous crions au désespoir. Malheureux sont ceux qui n'attendent rien d'autre que la mort, lassés seulement par la vie. Glorieux sont les vivants qui crient « mort à la mort », et qui au prix du renoncement à tout avantage social, se précipitent sur le chemin occulte de la jouissance totale, et du bonheur. Ce bonheur, messieurs qui nous avez bâti un monde avec les ruines du ciel et de la guerre, qui nous avez forgé dans l'aimable odeur de vos cadavres et de vos bouleversements absurdes, ce bonheur passe par l'illégalité pure, par la provocation à outrance, par le repli sur soi pour mieux condenser notre force, notre Volonté de Puissance.

COMBATTRE LES IDEOLOGIES :

« *Gardons-nous de suivre la pensée d'un auteur... D'ailleurs qu'en sait-il de sa pensée ?* ».

Henri MICHAUX.

Pour cela, il nous faut combattre toutes les idéologies. L'idéologie est nécessairement un système mort, et la vie nous apprend à haïr le système. L'idéologie est la séquelle bâtarde de la théologie ; c'est Dieu fait vérité, Dieu forgeur de chaînes. Nous devons rejeter toute idée de société organisée quelle qu'elle soit, car jamais il ne pourra s'en trouver une qui satisfasse le bonheur de chacun à la fois. La société possède un principe : conserver sa cohésion contre les ennemis extérieurs. Aussi agglomère-t-elle les individus en sectes, en syndicats, en partis, en écoles ; elle fait que l'individu responsable non plus par lui et devant lui, mais par le groupe devant la société tout entière.

La révolte pure se passe dans la nuit de la solitude. Où que l'on soit, plus le nombre grandit, plus la force s'étale, plus elle perd en épaisseur et en puissance. L'idéologie forge les esprits à cette discipline de groupes, discipline qui est la naïveté consommée, discipline insupportable, non pour un idéologue, mais pour un homme qui sait que la vie pour se prendre, doit se sentir, se voler, s'arracher à l'ennui quotidien. Les idéologues sont de bons pères : les gens qui font profession de réfléchir ont coutume d'être de bons chiens de garde. Tous les vieux schémas des siècles passés sont morts, et avec eux les bâtisseurs de ferraille qui les ont élaborés. La vie n'est plus derrière. ni devant ; elle est là dans l'instant présent que l'on vit. Hors de l'instant il n'est rien de libre. Nos idéologues sont de fiers maçons : ils veulent édifier des bâtisses aux larges baies pour laisser pénétrer le soleil, mais ne construisent que de sales prisons aux murs sombres et aux relents nauséabonds : les fers rongent la chair; cette chair doit être conservée pure chez la femme, pour les caresses ; chez l'enfant, il faut garder cette fraîcheur qui ose gueuler à la face des hommes la provocation de l'innocence.

Rejetant toutes les idéologies comme étant le mur qui nous sépare de la vérité et du bonheur, nous affirmons que la vie n'a de sens que dans la beauté pure et simple, dans le verbe et la vision poétique, dans les longs déchirements chantés et criés qui font du damné la force vive où iront se perdre les vivisecteurs du plaisir. Le poète doit être celui qui jouit, et qui crie sa jouissance.

« La force de la poésie purifiera les hommes, tous les hommes. Toutes les tours d'ivoire seront démolies, toutes les paroles seront sacrées, et, ayant enfin bouleversé la réalité, l'homme n'aura plus qu'à fermer les yeux pour que s'ouvrent les portes du merveilleux ».

(P. ELUARD).

La révolution à venir sera cette révolution ou ne sera rien. La société nous apprend si bien à savoir et si peu à sentir, qu'aucun d'entre nous ne sait aimer ni adorer. Nous devons enfin et à jamais abattre les cloisons que nous ont édifiés les EUCLYDES et les DESCARTES, pour ne plus adorer (adorer jusqu'à la perte totale, jusqu'au suicide individuel, prélude de ce lent suicide collectif qui apparaît) que les yeux de femmes, et leur corps tout entier, baignant dans la moite chaleur du ventre, et aussi les nuages lents qui nous découvrent, nous, pauvres êtres mortels et destinés à ne jamais disparaître, le terrible battement des vagues sur le roc noir, et les beaux oiseaux qui voyagent loin, aussi loin qu'ils se perdent en liberté.

L'AMOUR-VIOLENCE :

« Tu te mets toute nue et tu attends debout dans l'herbe ; tu te penches pour donner à manger aux pigeons et le taureau grimpe sur la colline et te laboure de sa machine... cette machine qui est d'une longueur... terrible ! Seigneur ! mais c'est fou comme c'est bon de prendre la chose ainsi !... Le vert pâturage, si propre ! l'odeur de ce cuir chaud, et ce long truc lisse et doux qui va, vient... Seigneur ! faites qu'il me baise comme si j'étais une génisse. Seigneur ! ah... baiser, baiser, baiser !... »

Henry MILLER.

Un seul combat aujourd'hui est un combat de vivants : celui qui se fait aux cris de « droit à la vie », « droit à l'amour ». C'est ce combat, unique et démesuré, qui est le combat du devenir et de la claire réalité. Nous devons aimer autant que nous haïssons. Aimer l'amour autant que nous haïssons tout ce qui lui est contraire, tout ce que le monde a su forger, et forger simplement pour le malheur des hommes. Les hommes, nous nous en moquons. Ils sont collectivement détestables, autant que leur agglomérat qu'ils nomment société. Ils n'ont rien à dire car ils jouent le rôle des survivants, celui de l'éternelle collaboration avec ce qui est en place, et ils écrivent tous de beaux articles progressistes, et ils offrent tous à l'humanité souffrante leur pauvre cœur desséché pour se donner bonne conscience et mériter le ciel de la gloire : la promotion sociale, la bonne carrière... Ils ne savent rien du plaisir, ceux qui ne montrent que leur enveloppe et oublient leur chair sensible. Ils ont dans ce monde la place de choix réservée aux bonnes volontés, ils sont mis en cartes et respectés de tous comme des enfants bien nés et nourris au sein de l'ordre et de la morale. Mais ceux qui ont dit NON, et qui ont osé le gueuler pour que leur refus retentisse comme un long cri de déchirement et de vengeance, ceux-là sont déjà condamnés à errer de par cette terre, déracinés, proies fragiles pour les rapaces de la bonne conscience. Face à un monde qui sue la satisfaction, et qui aime à se traîner dans la boue fastueuse de l'abstinence, nous opposons l'amour, l'amour qui prend racine dans l'être intime, forgé dans la violente aspiration du sentiment et de la passion, et qui trouve sa complète réalisation, dans l'acte physique sensuelle : il faut que l'amour ne soit plus fait par besoin, mais par saveur, par amour, guidé par le désir sublime de dérèglement total des sens, avec nulle possibilité de retour sur la réalité chancelante, avec l'absolue volonté de rester accroché éternellement au monde surréaliste de la jouis-

sance. L'acte physique, soumis aux variantes des caresses et de la sucion, doit être pratiqué comme étant l'acte de la révolution quotidienne par excellence, face à un monde qui interdit tout déchaînement du bonheur. Aucun vice ne peut plus être considéré comme tabou, puisque un vice est par essence même agréable. Le bonheur est peut-être au bout du chemin interdit du vice !...

L'INEVITABLE :

> « *Théorie de mort, mais d'une mort hypocritement maquillée aux couleurs de la vie et dont on vante la sagesse, comme si un cadavre pouvait avoir quelque mérite à ne point gambader* ».
>
> *René CREVEL.*

Nous devons trouver ici bon nombre de domaines inexplorés. C'est ainsi. La nature nous moule à l'image qu'elle se fait d'elle-même, et nous serons appelés, dans les temps à venir, à montrer aux choses que nous ne sommes plus les hommes, maîtres de l'univers, mais que plutôt nous nous trouvons en marche vers le bouleversement universel de nos vies, l'anéantissement total, opéré à froid, la déshumanisation complète. Tous les hommes ne sont que des Hommes-Choses, des chairs brutes auxquelles il est arrivé un accident ; cet accident s'appelle l'ESPRIT. Nous avons cru pendant plusieurs milliers d'années à l'infaillibilité de notre existence. Notre savoir ne s'est jamais expliqué clairement. Nous sommes restés pris dans le monde entre les choses de l'expérience, et les choses inconnaissables, les **a priori,** de ce que d'aucuns appellent métaphysiques. Notre dilemme s'écartelait. Il apparut vite que le savoir total était pur gageure. Nous l'avons tant cherché, tant parcouru la vie, que nous avons enfin, trouvé la mort inexorable ; cette mort s'appelle parfois mort individuelle, mort collective, et elle portera demain le nom de destruction de l'espèce. A cette mort, nous sommes conduits à la fois par l'échec de notre connaissance de nous et par les progrès de nos connaissances des choses. La science va devenir maîtresse de nous, nous enfanter en êtres-nus. La connaissance n'a plus qu'une signification quotidienne : pour demain nous ne savons plus. Les rôles sont diffus, les écoles ont le jeu pervers de nous tromper sur notre savoir. Tout cela est inutile, désespéré, d'une tragique beauté. Ce sera le plus sublime poème que cette destruction de l'espèce, tous mêlés dans cette fin gigantesque par l'impitoyable victoire de la Mort et du Néant libérateur. C'est pourquoi les écoles n'ont plus qu'un usage individuel, elles n'ont de sens que par le bonheur qu'elles procurent à chacun, par la jouissance qui en naît, par la gratuité qui s'en dégage peu à peu pour nous plonger, venant des réflexions de chaque jour, dans le gouffre jamais exploré de l'inutilité libératrice.

OSER COMPRENDRE :

> « *Tu sais que la mouche est le monstre musical par excellence, parce que deux mouches ensemble chantent toujours à une seconde mineure d'intervalle. Il n'y a personne auprès de moi avec qui je sois à l'unisson où dont les discours accompagnent magnifiquement en tierce toutes les envolées du mien* ».
>
> *NIETZSCHE*
>
> (*Lettre à Erwin Rohde* - 27 *février* 1869)

Ces propos paraîtront incohérents à première vue. Qu'à cela ne tienne. Il faut les ruminer. En tirer la substance diffuse. L'humour y tient une place de choix, et ce n'est pas un hasard. L'humour est maîtresse de cette destruction, elle est tout ce qui peut et doit survivre après l'anéantissement complet, tout ce qui doit rester de la supercherie du savoir. Ces propos n'ont qu'une valeur

purement expérimentale, et qui sait, peut-être prophétique. Il faut rire de tout cela ; c'est un plat d'insolite, arrosé d'une larme de mépris pour la civilité et la bonne conscience. Que ceux qui craignent la Mort n'attachent aucune importance à ces mots ; ils ne leur sont d'aucune utilité. Que ceux qui aiment la vie y trouvent une ferment de poésie, la seule chose qui sait demeurer vraie dans un monde de truanderie, de puanteurs et de nausées. Que ceux qui ont perdu l'amour y trouvent leur réconfort, car ils ont tout perdu. L'humour reste l'arme de ceux qui n'ont plus rien à perdre, plus rien à espérer, simplement, un jour, une fin gigantesque. La mitrailleuse est l'arme la plus humoristique... C'est encore ce que la vie nous réserve de plus beau... Et c'est à nous seuls d'en profiter, à nous et à personne d'autre. Nous nous sommes déjà si souvent perdu !

Seuls les chiens comprendront ce langage fait d'aboiements. Ceux-là sont des frères, et les portes leur sont ouvertes. Ce sont des portes qui conduisent à tout, et principalement à la folie, qui détériore leur avenir. Que ceux qui ne savent pas ressentir se taisent : ce sera leur noblesse. Nous voulons l'amour, ici et maintenant, grandiose ; c'est pourquoi nous nous battons contre le monde sans jamais désarmer. C'est pourquoi aussi nous sommes définitivement seuls. Les chiens ont encore assez de clarté dans leurs yeux pour que l'agonie ne se mêle pas à leur solitude...

Seuls les chiens comprendront ce langage, et peut-être aussi une femme. Et les chiens, nous le savons, aiment vivre et lâcher leurs merdes dans la rue. En mai 68, ce sont ces chiens qui ont aboyé et mordu. Qu'on ne l'oublie jamais...

A. M.-M.

Nota : Afin d'éviter toute confusion, je tiens à faire savoir que ce texte a été écrit bien avant que le poème de Léo Ferré, « Le Chien » ait été porté à ma connaissance. En aucun cas, il ne peut donc s'agir de plagiat. A. M.-M.

Boris VIAN

par Louis CHAVANCE

Cet homme, né le 10 mars 1920, est mort jeune, à 39 ans, le 23 juin 1959. Il n'était pas célèbre, juste connu des amateurs éclairés. C'est à de tels moments qu'on déplore de ne pas croire à l'existence de la vie éternelle. Qu'on aimerait imaginer le sourire ironique de Boris Vian, penché au bord d'un nuage, en train de contempler les agitations de nos contemporains et de s'amuser à la vue de la notoriété considérable qui s'est emparée de lui après sa mort.

La gloire, oui, la gloire, le mot n'est pas trop fort, que Boris Vian connaît actuellement, dix ans après sa mort, auprès de la jeunesse est peut-être le phénomène littéraire le plus considérable de ce demi-siècle. En quelques années, sept ans exactement, de 1946 **(Vercoquin et le plancton)** à 1953 **(l'Arrache-cœur),** en passant par 1947 **(l'Ecume des jours, l'Automne à Pékin),** 1949 **(les Fourmis),** 1950 **(l'Herbe rouge),** Boris Vian produit une œuvre romanesque, qui ne rencontre aucun succès sur l'heure et qui, lentement, mystérieusement, prend une ampleur considérable jusqu'à grandir aux proportions d'un véritable triomphe. D'où provient ce succès retentissant autant qu'inattendu ? A quoi est-il dû ? Voilà un problème qui ne sera pas facilement résolu. A l'origine les livres n'épuisaient pas leur premier tirage. Les exemplaires restant étaient mis au pilon. On peut dire qu'à la fin de sa vie, ils avaient complètement disparu de la circulation. Et puis, petit à petit, ils sont réclamés, réédités, publiés dans le « livre de poche » à des centaines de milliers d'exemplaires et traduits dans le monde entier. Partout, ils s'enlèvent comme des petits pains. On multiplie tirages et tirages. Ils composent des vitrines entières chez les libraires. Sur le boulevard Saint-Michel, on voit constamment des jeunes gens, non seulement des étudiants, s'arrêter pour en acheter un exemplaire.

Sa célébrité est-elle due à ses romans plus qu'à d'autres éléments de sa riche personnalité ? Il faut le croire, puisque c'est à eux presque seuls que s'adresse l'admiration générale qui suscite à l'heure actuelle des mémoires d'érudit et des thèses de doctorat en Sorbonne.

Il faudrait bien qu'un de ces érudits analysât méthodiquement les causes de cette relance. Elle n'est pas due aux éditeurs qui se sont hâtés de mettre au pilon les exemplaires non vendus, ni aux hommes des **Cahiers** du collège de Pataphysique, peu répandus, ou de **Bizarre,** tardif, (1966) et qui a ponctué le succès plutôt qu'il n'en est la cause. Peut-être aux efforts de quelques amis fidèles ? Ou à une lente osmose ? Je croirais plutôt à ce dernier phénomène, que je vois se produire comme une imprégnation progressive. Les jeunes gens, qui possèdent un exemplaire de ses romans, le prêtent autour d'eux. Les bouquinistes sont pillés, leurs stocks épuisés. C'est la demande des bouquinistes qui a probablement alerté les éditeurs et provoqué les rééditions. Peut-être faut-il imputer le fait tout simplement à l'intelligence d'un directeur de collection au **Livre de Poche** qui a eu l'heureuse idée de republier ces romans ? En tout cas, le fait mérite d'être signalé aux chercheurs.

Ce sont donc les romans qui sont responsables de cet étrange renversement littéraire de la conjoncture littéraire. Boris Vian croyait beaucoup à ses romans et leur insuccès lui causa une grande mélancolie. Je ne parle pas de **J'irai cracher sur vos tombes** paru en 1946, œuvre de circonstance, écrite sans doute pour gagner rapidement quelque argent et supposée traduction par Boris Vian d'un noir américain appelé Vernon Sullivan. La fausse traduction indique-t-elle un moindre attachement de Boris Vian à ce livre ? Je ne saurais le dire. Je ne sais pas si ses jeunes lecteurs sont aussi attirés par lui que par les autres, mais j'en doute. L'aspect « Série noire » pris par celui-ci le banalise un peu. En tout cas, je ne le vois pas dans les vitrines des libraires et je ne pense pas qu'il soit interdit à l'affichage. Il est vrai que nos censeurs camouflés sont capables de tout.

Lorsqu'elle fut adaptée à l'écran en 1959, Boris Vian n'était pourtant pas totalement détaché de cette œuvre, puisque ce fut à la première projection de celle-ci qu'il s'effondra. Il paraît que le déplaisir (euphémisme) ne fut pas la cause de sa mort qui était imminente. Pourtant on ne peut s'empêcher de penser qu'il en fit une coïncidence singulière.

Après 1953, Boris Vian n'écrivit pratiquement plus de roman et l'on peut être assuré que cet abandon lui fut pesant. D'ailleurs, il avait bien d'autres moyens de gagner sa vie. Il fut, il n'est pas besoin de le dire, un génie protéiforme. La musique, la chanson, la peinture, le théâtre, la poésie lui réussissaient aussi bien que le roman. N'oublions pas son activité de traducteur, métier qu'il n'exerça pas seulement comme gagne-pain, ainsi que l'indique sa passion pour le roman d'anticipation, dont il proposa avec insistance la publication à la collection du Rayon fantastique, chez Gallimard. « Le Monde des A », extraordinaire roman de A.-E. Van Vogt, qu'il traduisit en 1953 est, signalons-le, la description d'une planète, vivant sans gouvernement, dans un état de paix et de prospérité authentiquement anarchistes.

Le théâtre — un autre genre littéraire — l'attirera après le roman. **L'Equarissage pour tous,** cependant, fut écrit en 1946-47 et joué en 1950. Il convient de signaler que la version théâtrale de **J'irai cracher sur vos tombes,** représentée au théâtre Verlaine, le 22 avril 1948 fut entourée du même parfum de scandale qui environna le roman et poursuivie par les mêmes cafards.

Les deux œuvres théâtrales majeures de Boris Vian, **les Bâtisseurs d'Empire,** ou **le Schmüz** et le **Goûter des généraux** datent de la fin de sa vie, de l'année 1959. Nos lecteurs connaissent l'extravagance burlesque du **Goûter des généraux** où l'on voit les marionnettes humaines de généraux gâteux, se disputer comme des enfants rageurs à l'occasion d'un goûter. La pièce a été reprise récemment. **Les Bâtisseurs d'Empire** représentés par Jean Vilar au **Théâtre Récamier,** le 21 décembre 1959, donne une dimension singulière de son talent. Cette pièce montre l'ascension d'une famille que poursuivent les bruits de la rue, personnifiés par le Schmürz, forme confuse, sur laquelle les différents personnages s'acharnent à coups de pieds. Le bruit monte. Les acteurs se retrouvent plus haut à chaque étape et finissent sous les toits. Malgré ou à cause de son apparent symbolisme, cette pièce donne une impression de singulière étrangeté et exerce une fascinante séduction.

Ce fut la musique et particulièrement le jazz qui introduisirent Boris Vian dans la vie en général et dans la vie parisienne en particulier. Depuis sa plus tendre adolescence il adorait le jazz et dansait follement sur ses rythmes dans les surprise-parties de Ville-d'Avray qu'il habitait alors. Comme tous les véritables amateurs, il voulut mettre la main à la pâte ou plutôt à la « trompinette », ainsi qualifiait-il son instrument et devint exécutant dans divers orchestres « d'amateurs marrons », comme il les qualifiait à l'époque, qui l'a vu à ce moment dans la cave du **Tabou** ou du **Club Saint-Germain,** trompette impavide, au

pavillon levé vers le ciel peut se vanter d'avoir vu un homme heureux. Il était aussi compositeur et écrivit la musique de quelques chansons. La musique marqua le début et la fin de sa vie professionnelle qu'il commença comme trompette de jazz et qu'il termina comme éditeur. Il était depuis deux ans directeur artistique à la maison de disque Philips, lorsqu'il périt en 1959. Il jouait dans des galas vers 1946, animait des bals, exécutait des tournées en province et en Belgique. Il aurait pu devenir professionnel si ce démon étrange, qui gouvernait sa vie, ne l'avait alors incliné dans une autre direction. C'est au **Club Saint-Germain** que je le vis pour la première fois. Nous échangeâmes quelques mots, bref épisode qu'il avait sans doute oublié quand je le revis, quelques années plus tard, à la **Fontaine des Quatre Saisons.**

Je ne sais si le ton, que j'essaie de donner à cet article, arrive à suggérer les zigzags dont fut composée sa brève existence. Aux alentours des années 1953, sa vie dessina un nouveau virage et il commença à monter sur la scène pour interpréter les chansons qu'il composait. Il avait commencé à écrire des paroles (et parfois même la musique), Henri Salvador était son collaborateur depuis quelques années déja, lorsqu'il parut sous les projecteurs des **Trois Baudets,** puis de **la Fontaine des Quatre Saisons.** Il s'était composé une silhouette peu ordinaire. Déja mince et très grand (il mesurait 1,85 m), il accentuait sa hauteur par un costume noir, boutonné jusqu'au cou, qui dessinait sur la scène comme un grand I de ténèbres. Avare de mouvements, il détaillait la chanson avec une efficacité extrême. Nos camarades se rappellent **la Java des bombes atomiques,** les **Arts ménagers, Nous avons vingt ans** et surtout l'admirable **Déserteur,** que j'eus l'occasion de lui demander d'interpréter au gala du Groupe Louise Michel, auquel il se fit un plaisir de collaborer. L'aspect qu'il avait en scène venait peut-être — je n'en suis pas sûr — de la silhouette adoptée par un chanteur du Chat Noir, Jules Jouy, je crois, qui chantait vêtu de noir des pieds à la tête. Peut-être aussi est-ce une invention personnelle ? Nous ne le saurons sans doute jamais.

La participation de Boris Vian aux galas anarchistes me donne l'occasion de soulever le problème de ses convictions politiques. Il se vantait de n'en point avoir ou plutôt de ne pas vouloir en parler. Je me garderais d'apparaître comme ayant l'intention d'attirer sa mémoire vers les idées libertaires, encore que son style de vie, certaines de ses œuvres, son goût pour Van Vogt et Korzyb ski pourraient justifier cette hypothèse. Il fut à leurs débuts le collaborateur des **Temps modernes** de J.-P. Sartre où il donna pendant quelques numéros **La chronique du menteur,** mais il cessa bientôt de l'être. Je crois qu'une des raisons qui font sa gloire actuelle est qu'on ne peut attacher à son nom l'étiquette de sartrier. Il avait connu le philosophe et s'il collabora à la revue « Existentialiste », c'est qu'il fréquentait assidûment le quartier Saint-Germain alors contaminé par Jean-Paul Sartre, qui demandait leur participation à tous ceux qui se laissaient accrocher par le sourire tarve qu'il distribuait à tous les vents. Le fait d'avoir donné à un des personnages de **l'Ecume des jours** le nom de Jean-Paul Pastre n'indique que l'impression d'une brouille, car celui-ci n'est pas franchement ridicule. M. Noël Arnaud a voulu suggérer (**Bizarre** février 1966) que le désaccord de Boris Vian avec Sartre tenait à des raisons sentimentales. Je n'en crois rien. Boris Vian n'était pas homme à se laisser influencer, même inconsciemment, par des motifs personnels. Dans le monde où il vivait de telles attitudes étaient positivement impossibles et inconcevables. Je ne vois pas pourquoi les idées du **Traité de civisme** (encore inédit) où l'attaquait Sartre, n'auraient pas une valeur littérale ni pourqoui il faudrait leur chercher ce genre de motivation.

Que dire encore de Boris Vian ? Je m'aperçois que je n'ai pas parlé de son talent de peintre. Deux tableaux ornent l'entrée de son appartement « Allez à Cannes » et « N'allez pas à Cannes », tous les deux singuliers et charmants.

Je n'ai point parlé non plus de sa culture scientifique qui lui valut un diplôme d'ingénieur de Centrale dont il ne semble avoir fait aucun usage, sinon à déposer quelques brevets d'invention burlesques. Je n'ai pas dit mot de sa poésie, mais il me semble inutile de souligner que toute sa vie, que sa conversation, que ses écrits de tout genre n'étaient qu'un poème. Il a publié quelques volumes **Cent sonnets, Barnum's digest, Cantilène en gelée,** enfin une plaquette de 23 poèmes, publication posthume qui porte le titre affreux et ironique de **Je voudrais pas crever.**

Cet article ne serait pas complet (il ne l'est pas, en tout cas), s'il ne faisait mention de l'activité de Boris Vian dans le domaine de l'opéra, genre noble, par excellence et où pourtant il ne dédaigne pas de s'exercer, appliquant en quelque sorte sa double vocation d'écrivain et de musicien. Il n'en écrivait pas moins de quatre : **Le Chevalier des neiges,** musique de Georges Delerue (théâtre de Nancy, 1957), **Fiesta,** musique de Darius Milhaud (opéra de Berlin, 1958), **Une regrettable histoire,** musique de Georges Delerue (Paris Inter 1961) et **Arne Sakmussen,** musique de Georges Delerue (encore inédit). Je n'en ai vu aucun, mais je ne doute pas que son humour intense n'y ait trouvé moyen de se manifester

Un point m'intrigue dans la vie de Boris Vian. Je ne lui connais pas de rapports avec le groupe surréaliste et j'ignore s'il a connu ses membres. Son âge l'explique peut-être. Il avait vingt ans en 1940, l'intensité de ses études, la guerre lui ont peut être pris le temps de les connaître au meilleur âge. Ensuite il fut plongé dans la musique, que Breton n'aimait pas. Il me semble cependant qu'ils devaient se connaître et que, de quelque façon, ils se sont joints. L'avenir nous éclairera peut-être sur ce point.

Lorsqu'il acheva sa brève carrière, Boris Vian était devenu directeur artistique des disques Philips. Aurait-il bifurqué vers les tâches administratives ? Se serait-il contenté de la sécurité financière apportée par une fonction que d'ailleurs il aimait, puisqu'elle était consacrée à la musique de jazz, sa grande passion de jeunesse ? En un mot a-t-il bien fait, pour sa gloire, de mourir jeune ?

Tout ce qu'on sait de lui rejette violemment cette hypothèse. Au bout de quelque temps, des heurts se seraient produits (il y en avait déjà) et Vian serait parti en claquant la porte. Je crois qu'il aurait continué ses zigzags et qu'il serait peut-être revenu au roman, augmentant ainsi la portée de sa gloire, autant que ses forces pouvaient le soutenir, auprès de sa charmante et douce femme, la ravissante Ursula Kubler, danseuse.

L. C.

Un « Che Guevara » de Belleville

par Jean-Pierre CHABROL

« Paris change ! Mais rien dans ma mélancolie
N'a bougé ! palais neufs, échafaudages, blocs,
Vieux faubourgs, tout pour moi devient allégorie... »

La mélancolie de Baudelaire parcourant le Paris du baron Haussmann m'envahit dans Belleville qui se meurt en 1969. Rue Rébeval où fenêtres et portes sont déjà murées, je peux entendre la galopade des Garibaldiens escortant un magnifique barbu empanaché, armé d'un cimeterre turc : Flourens, le héros que se donnèrent les Bellevillois, dans l'hiver 1870-1871, quand Paris assiégé se nourrissait de rats, faisait la nique aux Prussiens et discutaillait du bonheur universel.

Fils d'un grand physiologique, Gustave Flourens devient, à moins de vingt-cinq ans, suppléant de son père au Collège de France. Accusé de mettre en cause la Religion par son enseignement, il doit s'enfuir à l'étranger. En 1866, il vole au secours de l'insurrection crétoise. En 1868, les rebelles victorieux le nomment Président de leur députation. A Athènes, Flourens tombe dans un guet-apens, préparé par le gouvernement grec et l'ambassade impériale : ligoté, il est jeté dans un paquebot français. Rentré à Paris, il donne à LA MARSEILLAISE de son ami Rochefort une série d'articles : « L'Armée et le Peuple ». En 1869, il est condamné à trois mois de prison pour avoir tenu, en dépit des forces publiques qui tentaient de s'y opposer, deux réunions publiques à Belleville. Le 11 avril, de la Maison d'arrêt de Mazas, il écrit :

«...Quant au délit d'excitation à la haine et au mépris du gouvernement qui m'est également reproché, je regarde comme le plus saint devoir d'un citoyen, et je le dirai dans ma défense, d'exciter ses compatriotes à tout autre chose qu'à l'amour et à l'estime d'un gouvernement qui manque à tous ses engagements, perd la France et nous amènera, à notre grande honte, un nouveau Waterloo et une nouvelle invasion... »

Seize mois après, Napoléon III capitulait à Sedan.

Entre-temps, Flourens, impliqué dans une sombre affaire de complot socialiste, frôle la prison, participe aux manifestations pour l'enterrement de Victor Noir, défie en duel M. de Cassagnac, la plus fine lame de l'Empire et récolte un coup d'épée dans la poitrine. Arrêté lors de la manifestation du 7 février 1870, condamné à la déportation, il fuit à travers l'Europe. Le 23 juillet, il écrit d'Athènes :

« Avec des vieux mensonges de patrie, d'honneur national, de gloire et de conquête, on a trompé, on trompe encore chaque jour la pauvre humanité. Des torrents de sang coulent à l'heure qu'il est pour la dynastie des Bonaparte.

A quand donc l'avènement de la raison dans l'Humanité ? Quand se délivrera-t-elle de ces dieux parasites : les rois, les aristocrates et les jongleurs ? Quand saura-t-elle consacrer ses ressources à l'éducation, au bonheur de tous, et non plus aux jouissances égoïstes de quelques-uns... ? » (1)

En août 1870, Flourens revient par la Suisse, se fait arrêter comme espion prussien, échappe de justesse, une fois de plus, au peloton d'exécution, rentre dans son Belleville ouvrier où lui, l'intellectuel, se sent comme un poisson dans l'eau. Il organise en bataillons de la Garde Nationale ce petit peuple patriote qui veut combattre les Prussiens mais se méfie non sans raison du «Gouvernement de la Défense Nationale », lequel réclame, par référendum, sa confiance, sous la forme d'une double question, ambiguë, n'appelant qu'une seule réponse monosyllabique. Flourens écrit :

« M. Jules Favre se dit : Ce qui a réussi à Bonaparte doit me réussir aussi. Faisons un plébiscite. Le peuple dit toujours oui. D'ailleurs on ne comprendra pas. La plupart croiront que dire non, c'est désavouer la République ; nous ne voulons plus de l'Empire qui nous a fait tant de mal. « On votera pour moi parce que j'ai le pouvoir et parce que j'ai les urnes en main. L'inconnu effraye. La foule est timide. Elle aime mieux suivre jusqu'au précipice son guide habituel, que d'en prendre un nouveau ».

Gustave Flourens tombe à Chatou, le 3 avril 1871, à la tête de ses Bellevillois. Il nous laisse ses articles et ses livres : HISTOIRE DE L'HOMME (1863), CE QUI EST POSSIBLE (1864), SCIENCE DE L'HOMME (1865), PARIS LIVRE (1871).

Apprenant que son prisonnier était le fameux Flourens, le gendarme versaillais Desmarets sortit son sabre et l'abattit si fort et si droit sur le héros de Belleville que la tête s'ouvrit en deux parties qui retombèrent comme des épaulettes rouges.

J.-P. C.

---

(1) Cette lettre inédite m'a été communiquée par Maurice Choury, l'historien de la Commune.

La Grande Crise de l'Architecture

par Michel RAGON

A l'Exposition Universelle d'Osaka, en 1970, la France devait être représentée par un pavillon révolutionnaire formé de quatre coupoles en structure gonflable. Or, les architectes du projet français, Le Couteur et Sloan nous ont informés que le Commissaire Général du pavillon français a décidé de renoncer à leur projet primé par concours et de faire réaliser la même maquette, en structure traditionnelle métallique, par un architecte japonais.

On ne saurait faire meilleur résumé du vertige d'auto-destruction qui a saisi la France dans tous les domaines et de la capacité d'adaptation dynamique du Japon qui, lui, de tous les horizons, tire les marrons du feu.

La réalisation du pavillon initial aurait permis à la France, grâce à un effort technologique sans précédent, de se placer à la pointe des réalisations dans le domaine du gonflable et de donner ainsi, peut-être, le départ à une industrie nationale. Les sphères pour Osaka devaient avoir quatre fois la résistance du radôme de Pleumeur-Bodou, réalisé par les U.S.A.. Même la firme américaine Birdair, grande spécialiste en la matière, n'était pas allée aussi loin et s'offrait d'être le façonnier Et là l'ubuesque commence. Ordre fut donné aux architectes de ne s'adresser qu'à un spécialiste français de la construction en gonflable. Et le Commissariat Général pour Osaka lança une adjudication sur appel d'offres, comme pour un bureau de poste de quartier. Or, il n'existe pas de firme française spécialiste du « gonflable ». Pour ses meubles et sculptures en gonflable, Bernard Quentin, par exemple, doit aller travailler en Italie, avec des matériaux allemands ou américains. La Recherche Scientifique accepta de prendre à sa charge le coût des études et des essais furent faits en soufflerie. Un tissu nouveau fut mis au point. Le projet Le Couteur-Sloan a donc techniquement abouti, et sa réalisation ne représente que le quart du crédit total pour le pavillon, alors que le pavillon français de l'Exposition de Montréal absorba la moitié du budget. Mais une firme japonaise offre de construire moins cher, les mêmes formes, en matériaux métalliques. Et la France qui avait refusé « l'aide américaine » technologique consent à se dessaisir d'un projet français révolutionnaire au profit d'une réalisation japonaise sans aucun intérêt technique.

Le Japon aura ensuite beau jeu de triompher mondialement avec son pavillon international en structures tridimentionnelles confié au plus célèbre de ses architectes : Kenzo Tangé. Les structures spatiales, dont l'invention est en général accordée à un ingénieur français, Robert Le Ricolais qui, faute d'obtenir des commandes en France, a dû émigrer aux Etats-Unis où il est professeur à l'Université de Pennsylvanie, ne sont utilisées que pour couvrir de vastes espaces, sans points d'appuis intermédiaires. C'est ainsi qu'à Paris, Stéphane du Chateau, ingénieur spécialisé dans la construction en tubes multidimentionnels,

a « couvert » la piscine Molitor. En 1958, toujours à Paris, Yona Friedman concevait les plans d'une « Ville spatiale » formée de structures tridimentionnelles « contenantes ». C'est-à-dire qu'au lieu de servir seulement de charpentes, les structures tridimentionnelles étaient utilisées à la fois comme charpentes et comme planchers. Elles constituaient des « cages » dans lesquelles se plaçaient les cellules habitables, les voies de communication, les petits ateliers et bureaux, etc. Depuis dix ans, les projets de Friedman ont été publiés dans le monde entier. Chaque année, il se rend aux Etats-Unis pour professer ses théories à l'Université de Michigan. Mais pas un tronçon de ses dessins et maquettes d'architecture spatiale, pour lesquels il a reçu en 1968 le prix « Recherches et formes de demain », n'a reçu un commencement de réalisation. C'est le Japon qui, le premier, construira une ébauche de « ville spatiale » à 'l'Exposition Universelle de 1970.

Kenzo Tangé est actuellement l'un des plus importants architectes du monde. Si l'on excepte les survivants octogénaires de la grande épopée de l'architecture moderne au début du siècle (Gpopius et Mies van der Rohe) et leurs continuateurs immédiats (Neutra, Nervi Aalto, Breuer), Kenzo Tangé est certainement avec Niemeyer, l'architecte de Brasilia, et Saarinen (mort prématurément) l'un des phares de l'architecture contemporaine. Sa grande particularité est d'unir une œuvre considérable de bâtisseur à une œuvre non moins considérable de « chercheur ». On pourra penser que ce double aspect, chez un architecte, est naturel. Il est pourtant, actuellement exceptionnel. Ceux qui construisent sont tellement accaparés par le présent qu'ils n'ont guère d'ouverture sur l'avenir. Et ceux qui prospectent l'avenir n'obtiennent aucune commande pour le présent. Or, Kenzo Tangé, qui a réalisé le Centre de la Paix d'Hiroschima, l'Hôtel-de-Ville en acier et verre de Tokyo, la cathédrale de Tokyo et le stade en structures tendues pour les Jeux Olympiques, n'a cessé de produire parallèlement des plans qui comptent parmi les plus prospectifs. De 1957 à 1960, alors qu'en Europe le GEAM (Groupe d'Etudes d'Architecture Mobile, avec Friedman, Maymont, Otto Frei, Schultze-Fielitz, Ruhnau, Emmerich, Soltan, Frieden, etc) repensait l'architecture et l'urbanisme, Tangé et de jeunes architectes qui devaient en 1960 se réunir dans le groupe METABOLISME (Kurokawa, Kikutake, Otaka, Maki, Asada) procédaient au Japon, à une même révision. En 1959, alors que Friedman publiait à Paris son Manifeste de l'Architecture Mobile, Kenzo Tangé, donnait au MIT (Massachussetts Institut of Technology) des cours concluant à une même nécessité d'abandon des structures traditionnelles toujours utilisées par l'école post-corbusienne ou post-bauhaus, au profit de structures légères, transparentes et dynamiques. Kitutaké en 1958 et Tangé en 1960, publiaient des plans de villes flottantes qui faisaient sensation.

Kenzo Tangé et l'équipe de METABOLISME vont se retrouver grands constructeurs de l'Exposition Universelle d'Osaka. Et Yona Friedman a été invité **par les Japonais** à exposer dans la structure spatiale de ses rêves, mais qu'il n'a pas construite, ses projets qui, eux aussi, auraient pu constituer un pavillon français révolutionnaire.

Que l'architecture de recherche « reste en plans » (c'est le cas de le dire) n'est pas une particularité propre à la France. En Angleterre, le groupe ARCHIGRAM doit, lui aussi, se contenter de publier des dessins. Aux Etats-Unis, Paolo Soleri, grâce aux subventions d'une université de l'Arizona dessine depuis plus de dix ans sa MESA CITY, ville idéale grandiose. A Zurich, Walter Jonas, publie et republie ses plans d'INTRAPOLIS ou « villes entonnoirs ». A Berlin, Otto Frei élabore ses projets de villes climatisées et d'architecture immatérielle. Mais les Russes construisent des villes climatisées en Sibérie, et un projet de ville climatisée en Amazonie est à l'étude qui sera construit par une firme américaine.

Il existe ainsi une curieuse coupure entre l'architecture que l'on voit et celle qui se pense. Coupure qui n'avait jamais été aussi nette. Car Le Corbusier a toujours construit, même si ce fut au prix de luttes épiques. Tandis qu'aujourd'hui la recherche est à un tel point coupée de la réalisation que l'on a pu parler d'architecture de recherche et d'architecture prospective. Termes qui sont en soi des aberrations, même si j'en suis principalement l'auteur, pour la bonne raison que toute architecture construite devrait être prospective. L'architecture n'est pas un bien de consommation fugitif. Or, l'on nous dit qu'il faut bien construire pour le présent. Mais le présent est déjà du passé lorsque la construction est achevée. La grande crise de l'architecture contemporaine vient de ce que l'on construise actuellement souvent pour le passé, presque toujours pour le présent, et jamais pour l'avenir. L'architecture est pourtant le seul art qui doit, par sa fonction même, être projeté dans le futur.

La grande crise de l'architecture contemporaine vient aussi de ce qu'il existe un hiatus entre deux générations. Hiatus que Tangé a su combler au Japon, mais qui partout ailleurs, que ce soit aux Etats-Unis ou en Europe, prend des dimensions catastrophiques. Entre les grands créateurs et réalisateurs de l'architecture moderne, morts ou octogénaires, et l'architecture parallèle mondialement à l'état de dessins, il y a un fossé rempli de disciples du Bauhaus ou de Le Corbusier, disciples d'ailleurs insatisfaits, génération sacrifiée, génération épuisée. Mais génération qui tient tous les leviers de commandes, génération qui réalise. La terre entière se couvre actuellement d'une architecture misérable alors que dorment dans des dossiers les plans d'une architecture de l'avenir qui risque de devenir architecture maudite.

Le fait que la plupart des « chercheurs », las d'attendre des promoteurs, se tournent vers l'enseignement, ne me satisfait guère. L'enseignement risque de devenir la voie de garage de la recherche. Et la recherche se satisfaire d'être théorie. Dans la perspective d'une réforme de l'enseignement, on voit la plupart des architectes prospectifs s'engouffrer actuellement dans les couloirs des écoles. A l'Ecole Spéciale d'Architecture, où Jean Duvignaud fait chaque samedi matin un séminaire sur le thème de la ville nouvelle, Yona Friedman a été appelé par les étudiants pour donner ses cours de l'Université de Michigan. A l'Ecole des Beaux-Arts, Paul Maymont. Nicolas Schoffer, du Château, etc. tentent de monter une nouvelle école d'architecture baptisée SET (Sciences Exactes et Techniques), avec l'accord de 320 étudiants inscrits.

Pourtant, ne nous dit-on pas tranquillement en France que dans un proche avenir un million de paysans devront quitter leurs fermes ? Où les mettra-t-on ? Dans quelles réserves ? Les société dites développées ont constitué des « réserves à vieillards ». Va-t-on instituer des réserves à paysans sans terre ? Car un million de paysans c'est la population d'un Etat comme le Luxembourg multipliée par trois. C'est trois grandes villes comme Lyon, Bordeaux et Nantes, mises bout à bout. Que construira-t-on pour ces déracinés ? Et où ? Et comment? Et quand ?

Alors que l'esprit scientifique insuffle une nouvelle vie à tant de disciples, l'architecture et l'urbanisme demeurent des « arts » empiriques. « Ni bidonvilles, ni villes bidons », disait un slogan de mai. Formule qui résume tout le problème. Les paysans sans terre, comme les ouvriers et les employés chassés du centre des villes, n'ont aujourd'hui que le choix entre le bidonville et la ville bidon.

Car ce que l'on appelle pudiquement le « grand ensemble », n'osant pas appeler ville, ni encore moins village ou bourg, ce qui n'est qu'un dortoir, est évidemment plus hygiénique, plus confortable, qu'un bidonville tout en n'étant qu'une ville bidon.

Ne nous y trompons pas. Les habitants des Grands Ensembles ne sont pas des malheureux que l'horreur de leur condition poussera à descendre dans la rue pour agresser la maréchaussée. Un sondage très sérieux a révélé que 80 % des habitants de Sarcelles se déclaraient satisfaits de leur sort, ne critiquant que certaines défaillances de confort. Et les enfants des écoles de Sarcelles, interrogés par les institutrices, se sont tous montrés enthousiastes du chauffage central, des larges fenêtres et des salles de bains. Pour qui connaît la corvée journalière des poêles à charbon, l'eau glacée sur l'évier, voire sur le palier lorsque ce n'est pas dans la cour, les W-C aux cinq cents diables, etc. c'est-à-dire la « merveilleuse vie d'autrefois » que nous chantent les passéistes, nous les comprenons parfaitement. Seulement lorsque l'on demanda aux élèves des écoles maternelles de dessiner la maison de leurs rêves, ils représentèrent tous une « résidence secondaire » parmi les arbres et au bord de l'eau.

Que l'enfant (et l'adulte) ressente le besoin impérieux d'une résidence secondaire qui peut n'être seulement, lorsque la bourse est petite, qu'une cabane en planches ; qu'au moindre jour de congé, toute la population des grands ensembles, ou presque, abandonne hâtivement ses salles de bains et ses baies vitrées pour fuir ailleurs, voilà qui condamne, malgré les résultats favorables des sondages d'opinion, les villes bidons.

Mais existe-t-il aujourd'hui d'autres villes que des villes bidons ? Car les villes anciennes, elles-mêmes, sans offrir le même confort que les grands ensembles, ont tendance a devenir elles aussi des dortoirs. Les grandes migrations des week-ends n'affectent pas que la banlieue. Toutes les villes anciennes sont mortes le dimanche alors que le dimanche devrait être, était jadis, l'occasion de mettre la ville en fête. Mais la fête a déserté la ville qui a tué son centre en y installant des bureaux au lieu d'y organiser des jeux. Comme on le sait, les Grands Ensembles ne sont point villes parce qu'ils ne disposent pas, à part un centre commercial qui donne une illusion de fête, de centre polarisateur. Mais les villes anciennes ont perdu elles aussi et en même temps, leur vertu attractive ludique. Elles sont devenues presque uniquement villes du travail. Ainsi les activités humaines se séparent radicalement et dangereusement. A la ville de travail s'ajoute la ville dortoir et nous construisons actuellement des villes loisirs sur le littoral du Languedoc, ce qui n'est pas nouveau puisque Deauville, Cannes et La Baule, Megève et La Bourboule, sont depuis longtemps des villes loisirs.

Cette ségrégation des occupations se complique des zones industrielles (camps de concentration du travail particulièrement sinistres), de campus universitaires (camps de concentration des études ; et l'on sait le résultat d'avoir implanté Nanterre dans une zone sans joie ; ce qui n'a pas empêché d'installer l'Université de Vincennes à proximité d'un champ de tir et de casernes, à moins que ce rapprochement soit intentionnel !) ; de cités ouvrières destinées parfois aux travailleurs d'une même usine, comme le Grand Ensemble de Poissy pour les ouvriers de Simca, de « résidences » (là, on change de nom, tout en donnant la même sauce) pour cadres ; et de dortoirs de luxe dits cités-jardins.

Si bien que nous pouvons conclure que cet urbanisme dont on nous rebat les oreilles, cet urbanisme panacée à la maladie des villes, n'est qu'un tranquillisant. Faute de pouvoir guérir le malade, on l'endort. Et Pierre Joly, professeur d'histoire de l'architecture à l'Ecole des Beaux-Arts, a pu placarder dans les couloirs lépreux de ladite école dont la seule survivance est une insulte à l'art et à l'architecture : « L'urbanisme contre la ville ».

L'urbanisme est en effet une intention louable. Mais on ne vit pas de bonnes intentions. L'urbanisme, c'est comme le serpent de mer, dont on parle toujours et que l'on ne voit jamais.

Même Brasilia, merveilleux « monument » à la gloire du béton armé, chef-d'œuvre de l'architecture néo-corbusienne est urbanistiquement raté puisque la seule joie de vivre qui s'exprime à Brasilia se cantonne dans les bidonvilles à l'entour. Désolante constatation, mais dont il faut bien tâcher de tirer profit.

J'ai souvent dit aux élèves architectes qu'ils avaient plus à apprendre dans les bidonvilles que dans les Grands Ensembles. Je m'explique. Alors que le Grand Ensemble peut être comparé à une gare de triage désaffectée, le bidonville éclate de vie, d'une vie organique, anarchique. C'est la population elle-même qui a sécrété son habitat, comme l'escargot sa coquille. Et l'organisation du bidonville s'est faite comme une germination, une croissance naturelle.

Mais les architectes ont une telle peur de « l'architecture organique » qu'ils ont réussi à débaptiser l'admirable exposition américaine intitulée : ARCHITECTURES SANS ARCHITECTE qui s'est tenue au Musée des Arts Décoratifs en février 1969, pour l'appeler plus bénignement : ARCHITECTURES MECONNUES, ARCHITECTES INCONNUS. Les maçons de village, les nègres charpentiers eussent été bien étonnés de se voir attribuer le titre d'architecte. Et l'Ordre des Architectes, si jaloux de conserver ce sigle aux seuls diplômés d'Etat, se montre tout à coup bien généreux. Il est vrai que « le Grand Architecte de l'Univers », qui a façonné dans d'architectures dites naturelles : grottes, cirques, etc. est lui-même autodidacte !

Il existe néanmoins un urbanisme très vivace qui est l'urbanisme électoral. Par exemple, toutes les déclarations indignées des conseillers municipaux et députés de gauche à propos du transfert éventuel de la population pauvre des Halles vers quelque banlieue, sont l'expression de la crainte de voir l'électorat de gauche disparaître du secteur. De même, certains maires de communes rurales traditionnellement droitières ont vu avec effroi et indignation se construire sur leur circonscription des HLM qui bien que pâlement polychromes, ont tendance à être vues rouges. L'urbanisme électoral cherche avant tout à ce que les implantations de populations soient immuables, afin que les bulletins de vote le soient aussi. Et c'est pourquoi nous aurons sans doute des HLM aux Halles, alors qu'il serait plus utile d'y trouver une grande bibliothèque publique, un théâtre et tout un centre de loisir. Ce qui manque au cœur des villes, ce ne sont pas des logements, mais des espaces, espaces qui ne doivent pas être forcément verts, mais des espaces animés, propres à la rencontre, à la fête.

On est scandalisé lorsque l'on apprend qu'il existe en Orient, et particulièrement en Inde, des mouroirs pour les vieillards. Or, nous avons institué en Europe le système des mouroirs à vieillards et personne n'y a trouvé à redire. Bien au contraire, chacun s'en montre satisfait. Ces mouroirs à vieillards, ce sont bien sûr les asiles, hypocritement rebaptisés maisons de retraites. Dans mon enfance, je me souviens très bien que les vieillards avaient une peur effroyable d'être envoyés à l'asile. C'était la pire des condamnations, la déportation vers la mort. Quiconque envoyait ses parents à l'asile était maudit. Aujourd'hui, grâce au changement de vocabulaire, chacun peut envoyer ses père et mère en maison de retraite sans que nul n'y trouve à redire. L'exiguïté des logements dans les villes ne permet certes pas aux familles d'héberger les vieillards, mais au lieu d'être déportés dans des mouroirs, les vieillards pourraient continuer à vivre la vie de la cité et même s'y rendre utiles. Ce ne sont pas les vieillards qui ont besoin du calme de la campagne, mais les adultes fatigués. Les vieillards eux, aiment l'animation, les jeux des enfants, la circulation des voitures. Depuis que les bureaux de poste sont débarrassés à Paris de leur crasse, et sont devenus des endroits agréables, ne sont-ils pas envahis par les vieillards qui accaparent les fauteuils destinés aux usagers et passent

leurs journées à regarder passer la vie. Les bureaux de poste remplissent ainsi involontairement et empiriquement une fonction qui n'a pas trouvé sa place ailleurs. Dans certains Grands Ensembles on a néanmoins prévu des rez-de-chaussée affectés aux vieillards, qui peuvent ainsi, tout en étant séparés des adultes, les retrouver et vivre la vie communautaire. Les mouroirs à vieillards sont le résultat de cette ségrégation généralisée des activités, des professions et des âges, que nous dénoncions plus haut et qui est pour l'instant le principal résultat de l'urbanisme.

Une récente étude du Comité de l'habitation, de la construction et de la planification des Nations Unies, observait que malgré les efforts gigantesques entrepris dans tous les pays développés pour pallier la crise du logement, aucun pays européen n'avait atteint un niveau dans le domaine du logement que l'on puisse considérer comme satisfaisant. Et parmi ces pays, la France demeure le pays où la situation du logement est la plus mauvaise, battue néanmoins dans ce domaine par l'Italie. La pénurie de logements est en effet presque le double de celle qui sévit en France, chez les descendants de ces Romains passionnés d'architecture et d'urbanisme. Par contre, en 1973, l'Italie disposera de 5.200 kilomètres d'autoroutes, contre 2.350 kilomètres en France. L'autoroute est devenue ce qu'était le chemin de fer au XIXe siècle, c'est-à-dire le tracé des pionniers industriels. L'autoroute essaime sur son parcours les Grands Ensembles, les zones industrielles. L'Italie a pris le parti de construire d'abord l'infrastructure de villes linéaires qui pousseront ensuite. En France, le procédé est inverse. On construit d'abord les logements dans des champs de betteraves, en dehors de toute voie d'accès à la ville du travail, en espérant que l'autoroute suivra. Ou le métro. Comme l'autoroute ne suit pas, on vient d'envisager de faire financer les autoroutes par des groupes privés qui se rattraperont sur les péages. L'autoroute, c'est en Europe la tarte à la crème de l'Aménagement du Territoire (Aménagement du Territoire et Urbanisme, deux étiquettes sur des bureaux de fonctionnaires). Aux USA, les autoroutes commencent à atteindre le seuil de la saturation. Il faudra bien, alors que la plupart des villes américaines ont été détruites pour que circulent et se parquent les voitures, inventer autre chose. Ou bien l'auto finira par régner sur les cadavres des villes.

L'un des malaises de l'urbanisme actuel, et nous comprenons dans celui-ci le plus prospectif, c'est qu'il n'imagine pas de villes sans voitures. Toutes les villes sont repensées en fonction de la voiture. Ne faudrait-il pas inverser le problème et repenser la voiture en fonction de la ville ?

Du Skyway de Robert Le Ricolais à l'Urba de Mourice Barthalon, les propositions de métros ou minibus suspendus ne manquent pas. Et depuis longtemps déjà l'aéroport de Tokyo est relié au centre de la capitale par un métro suspendu extrêmement pratique. Des « sièges volants » individuels ont aussi été mis au point par l'armée américaine. Rien n'indique donc que l'avenir est à la voiture et pourtant tous les plans d'urbanisme se dessinent en fonction de la voiture.

A un urbanisme clandestin, répond une architecture fantôme. La dernière trouvaille de nos édiles est en effet de « concilier le moderne et l'ancien », en obligeant les architectes modernes à camoufler leur béton et leur acier derrière des façades « originales ». C'est ainsi que les auteurs du Théâtre de la Ville (Perrotet et Fabre) ont dû conserver la vieille façade du Théâtre Sarah Bernhardt, que Biro et Fernier construisirent rue de la Chaise un ensemble immobilier qui sera moderne à l'intérieur, ancien à l'extérieur. C'est ainsi également que le projet pour les Halles qui a le plus retenu l'attention des édiles est celui de Pierre Faucheux parce qu'il est souterrain. Le fin du fin serait donc de faire du moderne, mais à condition que ça ne se voit pas. Le Grand Trianon restauré, où une super machinerie souterraine ultra-moderne, mais invisible, permet de faire vivre les invités dans un décor Louis XV parait avoir tout particulièrement séduits nos Grands Administrateurs.

Il est vrai qu'à l'académisme de l'imitation du passé s'est substitué aussi un académisme moderniste qui ne vaut guère mieux. Imiter le « style 1925 », ce n'est pas être plus prospectif que d'imiter le style Louis XV. Faire du Corbu est devenu ce qu'était jadis faire du Vignole. On applique des recettes au petit bonheur. Pilotis, béton brut de décoffrage, grandes baies vitrées, sont devenus des nouveaux poncifs. Et finalement l'architecture a peu changé. Elle est toujours aussi massive, toujours aussi « boîte ». Ce n'est pas parce que l'on décapite un toit pour faire une terrasse que la maison s'en trouve métamorphosée. Elle aligne toujours à l'intérieur sa même monotonie de pièces identiques, prêtes à tout usage.

Il y a six ou sept ans, faisant un cours à la classe d'architecture de l'Ecole des Beaux-Arts d'Alger, et projetant des diapositives de plans particulièrement prospectifs, je fus surpris d'entendre les élèves me dire : « Tout cela est très intéressant, dommage que les formes architecturales soient aussi conventionnelles ». Ils avaient raison. La plupart des projets prospectifs sont semblables à ces merveilleuses visions du monde de l'avenir de Robida, avec leurs machines volantes, mais qui étaient peuplées d'hommes et de femmes vêtus à la mode du Second Empire. N'y échappent guère que ceux, Chanéac ou Haussermann qui dessinent des coques, c'est-à-dire une architecture aussi industrialisée que l'est actuellement l'automobile. Ces coques diffèrent par leurs formes suivant leur fonction. Une cuisine est aujourd'hui la seule pièce fonctionnelle moderne dans des appartements qui pour le reste sont des appartements du XVIIIe siècle. Dans l'avenir, on vendra, au sens exact du mot, une chambre à coucher. C'est-à-dire non pas des meubles à installer dans une pièce qui fait office de chambre, mais une coque conçue pour être chambre à coucher, entièrement équipée. La même chose pour la salle à manger, etc. Les pièces trouveront la forme adéquate à leur fonction.

On ne peut jeter la pierre (ou le bloc de béton) à des architectes qui se vouent à la recherche parce qu'ils ne trouvent pas d'emblée les formes de l'architecture future. Pour la bonne raison que des formes nouvelles, industrialisées, ne pourront naître qu'à partir du moment où les machines appropriées fonctionneront pour produire ces formes. La forme de l'avion, ou celle de l'auto, ne s'est pas trouvée spontanément. L'auto, on le sait, a d'abord ressemblé à la forme du véhicule qui la précédait, c'est-à-dire la voiture hippomobile. Et l'avion a ressemblé au cerf-volant. L'architecture dite moderne en est aujourd'hui au fiacre et au cerf-volant. Ce qui représente néanmoins un progrès sur le cheval monté et le boomerang.

Dans cette perspective, les formes de l'architecture prospective ne sont que des hypothèses. C'est pourquoi, après avoir dessiné des formes, Nicolas Schoffer se refuse à continuer dans cette voie, préférant étudier des programmes. Il est certain en effet que l'architecture de l'avenir sera programmée et que des ordinateurs rempliront le rôle actuel des projeteurs qui emplissent les cabinets d'architectes. Ce qui rend d'ailleurs assez vain les timides réformes de l'enseignement de l'architecture. C'est pourquoi aussi Yona Friedman se soucie plus de mettre au point une axiomatique que de dessiner des formes. Les seules formes qu'il dessine sont ses structures contenantes, structures fixes permettant d'inclure des cellules mobiles. Et pour le Pavillon International de l'Exposition Universelle d'Osaka, il met au point une machine qui débitera de l'architecture programmée, les visiteurs pouvant créer eux-mêmes de l'architecture à volonté. Dans la voie parallèle de la peinture, Vasarely étudie actuellement avec IBM Californie, une machine qui permettra de recréer toutes ses propres œuvres, mais aussi d'en proposer d'innombrables, inconnues et œuvres de la machine elle-même.

Quoi que l'on fasse pour l'empêcher, pour l'entraver, la révolution architecturale s'accomplira. Si les hommes ne sont pas capables de l'assumer, les machines s'en chargeront.

M. R.

Situation de l'Agriculture

par Michel BONIN

Quand on prétend proposer une organisation entièrement nouvelle, anarchiste, le premier pas est de bien connaître ce qui existe pour pouvoir situer ce qu'on propose par rapport à la réalité, et ne pas parler dans le vide. Il faut regretter que ce principe soit trop peu pris en considération chez les anarchistes, qu'il s'agisse de l'agriculture ou du reste de l'économie, et on est le plus souvent amené à rechercher de la documentation sur ces sujets en dehors des publications libertaires. Je ne prétends pas combler cette lacune en ce qui concerne l'agriculture, mais au moins poser les bases d'un examen sérieux du problème. La révolution peut à la rigueur se permettre de ne pas s'occuper de la production de voitures pendant un an, mais elle pourra difficilement se passer de la production de blé. Cet article sera donc essentiellement un constat. La position que peuvent avoir les anarchistes vis-à-vis des problèmes agricoles tels qu'ils se posent dans notre société, leurs propositions en vue d'inscrire l'agriculture dans une société libertaire, mériteraient à elles seules une étude plus approfondie, avec en plus un débat dépassant le cadre de notre revue. Je me contenterai à ce sujet d'indiquer très brièvement mon point de vue.

⁂

L'AGRICULTURE, PROBLEME MONDIAL

Mon propos est surtout d'étudier la situation de l'agriculture dans notre société industrielle occidentale. Mais il me semble tout de même nécessaire, au départ, de replacer l'agriculture dans son cadre mondial. Ne serait-ce que pour rappeler que l'agriculture est essentiellement, pour l'homme, un moyen de subsistance, qui est devenu primordial pour lui, à partir d'un certain stade de son évolution. Et on a un peu tendance à l'oublier quand on se plonge dans les études et les projets qui sont publiés sur le sujet au niveau européen : il y est essentiellement question de rentabilité, de rationalisation, de revenu des agriculteurs. Quand on se place à l'échelle de la planète, la situation apparaît dans toute sa brutalité : d'un côté on a des nations à agriculture excédentaire, obligées de constituer d'énormes stocks, d'un autre côté des pays où la majeure partie de la population est sous-alimentée, ou meurt de faim. C'est l'économie de marché qui est responsable d'une telle situation, qui, dans ses grandes lignes, est relativement bien connue du grand public. Pour les nations nanties, il n'est pas intéressant de vendre leurs stocks aux pays sous-développés : ces derniers ne pouvant pas payer, la « vente » ne peut se faire qu'au titre d'une aide accordée. Or ces « aides » se font en général ainsi : on investit dans un secteur rentable dont on s'assure le monopole, et on rapatrie dans le pays d'origine des profits dépassant de loin le montant initial de l'aide. On comprend alors que les nations nanties ne manifestent aucun enthousiasme pour les aides en nature : leur générosité n'est pas assez payée de retour.

Le « Rapport Vedel » commente ces faits en des termes d'abord pudiques, puis plus explicites :

> **« Le volume de l'aide internationale consentie aux pays sous-développés sera nécessairement soumis à des limites et rien ne permet de pronostiquer que, d'ici à 1985, cette aide financera une exportation massive de biens agricoles et alimentaires en provenance des pays développés. »**
>
> **« Les besoins biologiques immédiats du « tiers monde » excèdent à court terme largement les possibilités financières que les pays développés sont prêts à accorder compte tenu des avantages politiques recherchés et des rivalités entre les donataires. »**

Encore faut-il savoir que les « dons généreux » ne sont pas toujours distribués à la population, mais souvent stockés par les usuriers locaux à des fins de spéculation. Les Etats nantis vendent par contre leur surproduction à ceux qui peuvent payer, notamment à l'U.R.S.S., lorsque sa récolte est mauvaise, ou à la Chine qui, comme l'a rapporté le » Canard enchaîné », a acheté du blé à la France, ce qui lui a permis de vendre du riz, qui vaut deux fois plus cher que le blé sur le marché mondial.

L'économie de marché, on le voit, détourne l'agriculture de son but primitif qui est d'alimenter l'homme, pour faire de ses produits des instruments de spéculation et fausser complètement la répartition des richesses de la terre. Il faut d'ailleurs noter que pour les peuples des pays sous-développés, la solution à l'insuffisance de leur production agricole ne consistera certainement pas à attendre que les pays nantis consentent à leur faire cadeau, à titre d' « aide », de leurs excédents, mais bien plutôt à renverser leur bourgeoisie nationale et à construire une agriculture nouvelle sur des bases socialistes. Des facteurs tels que la sécheresse, les inondations, la fertilité des sols, la capacité de travail d'hommes sous-alimentés ne sont certes pas là pour faciliter la tâche. Mais il y a deux raisons qui poussent à penser que c'est leur seule solution de survie. Tout d'abord les pays nantis, déjà peu enclins à octroyer une aide alimentaire, veulent en plus réduire leurs excédents pour des raisons que l'on examinera. En deuxième lieu, des expériences telles que celles de la Chine, du Vietnam du Nord, de Cuba, voire d'autres pays, et quel que soit le jugement qu'on peut porter sur le régime en place, montrent qu'il est possible d'organiser l'agriculture et l'économie de tels pays de façon à supprimer la famine endémique qui y règne. Pour les libertaires, il restera à trouver un cadre économique global qui permette à l'homme à la fois de manger à sa faim et de s'épanouir librement. Il n'en reste pas moins que c'est le problème agricole qui sera primordial à résoudre dans ces pays.

L'AGRICULTURE ET L'HOMME

Le phénomène agricole me semble soulever des problèmes qui nous intéressent particulièrement, quand nous déclarons vouloir placer l'homme au centre des préoccupations révolutionnaires. En effet, dans une économie où, comme dans la nôtre, en France ou en Europe, l'agriculture — avec divers compléments, tels que la pêche — suffit à assurer l'alimentation des gens, l'agriculteur, au départ tout du moins, est autre chose qu'un simple rouage dans la production : il est avant tout paysan, c'est-à-dire que, dans la lutte de l'homme contre les éléments matériels, il est celui qui est en contact le plus direct avec la nature, du moins tant que la mécanisation, l'industrialisation de l'agriculture ne réduisent pas le milieu naturel au seul rôle de moyen de production, et le paysan à sa seule

fonction de production d'aliments. C'est par ce contact du paysan avec la nature, au sein d'un milieu de vie particulier, que s'est épanouie une culture paysanne constituée d'un certain nombre d'habitudes de vie, du parler, du patois local. C'est certainement l'existence de cette culture paysanne, opposée à celle de l'ouvrier des villes, qui est une des raisons — outre celles d'ordre économique — de l'incompréhension fondamentale qui a existé entre le mouvement ouvrier et la paysannerie durant tout ce siècle. L'ouvrier, qui vit au sein d'un milieu créé pratiquement totalement des mains de l'homme, a un langage différent, un rythme de vie différent, des préoccupations et une façon de voir la vie différentes. Mais on peut dire qu'actuellement la culture paysanne est remise en cause par la société industrielle. Celle-ci veut transformer la ferme en entreprise agricole gérée selon des principes de rentabilité en tous points analogues à ceux des entreprises industrielles. Dès lors l'homme, le paysan, n'apparaît plus comme un être aux prises avec le milieu naturel. Son travail est détourné dans un cadre qui est tracé indépendamment de lui. Les points d'appui de sa culture sont profondément modifiés. En même temps, l'apparition d'éléments tels que l'automobile ou la télévision tend à tuer le caractère original qu'elle a pris dans chaque région. Et c'est une des raisons de la réapparition en France de revendications à caractères régionalistes dans un pays dont on avait un peu oublié les particularités provinciales. En vérité, ces slogans (Bretagne libre, Occitanie libre) ont certainement été plus repris par une certaine jeunesse intellectuelle, consciente du dépérissement de la culture paysanne dont elle était issue, que par la paysannerie elle-même. Certains groupes tentent de faire revivre les langues locales (breton, provençal, basque...), mais la lutte semble bien inégale entre eux et les moyens d'information et d'intoxication de masse dont dispose la société. On peut bien sûr regretter la perte de telles richesses culturelles et linguistiques. Mais, en corrélation avec ce qui précède, le problème qui risque de se poser avec plus d'acuité dans les années à venir, sera celui de la perte pour l'homme du contact direct et prolongé avec la nature. On en a déjà un avant-goût avec l'apparition relativement récente du phénomène touristique. Frustré de nature pendant toute l'année, le touriste « consomme », comme on dit maintenant, de la mer, de la montagne, et s'entasse en plein air sans savoir pour autant vivre dans la nature.

Un autre phénomène caractéristique est constitué par les tendances du genre hippy pour un retour permanent à la communauté rurale. Ce problème peut paraître secondaire à bien des révolutionnaires. Mais il se posera à eux tôt ou tard. L'habitat urbain n'est pas nécessairement la meilleure des solutions de vie. La boutade : « Il faut construire les villes à la campagne », mérite d'être méditée. Si on veut que la société libertaire se construise, il faudra bien que le courant passe un peu mieux que de nos jours entre l'ouvrier des villes et le travailleur des champs. On peut penser que pour cela, il faudra lutter contre un état d'esprit qui veut que les paysans « ne soient pas bien malins », qui associe au terme « paysan » une signification péjorative, et en définitive considère la culture paysanne comme moins évoluée et inférieure par rapport à celle de la ville, alors qu'elle n'est que différente. Il faut également permettre à l'homme de la ville de vivre dans des communautés rurales. Je pense que l'envoi périodique des étudiants aux travaux des champs serait certainement un des moyens les plus efficaces pour leur donner un peu du sens des réalités qui leur fait si cruellement défaut (comme à Cuba). On pourra également compter, le moment venu, que les naturistes, les végétariens, les architectes, les sociologues... et les paysans auront leur mot à dire.

L'AGRICULTURE DANS LA SOCIETE INDUSTRIELLE

J'ai anticipé, dans les paragraphes précédents, sur l'étude des faits économiques. C'est le moment d'y revenir. Le premier point est que, à l'heure actuelle,

que ce soit dans le cadre européen ou dans le cadre mondial, l'agriculture de la société industrielle subvient à des besoins qui dépassent largement la sphère d'action qui lui est propre. La constitution de complexes urbains de plus en plus importants fait que l'agriculture a une fonction à remplir dans le cadre de la nation : subvenir à leur alimentation. La démographie galopante de la planète impose également à l'agriculture une autre fonction sur le plan mondial : empêcher les famines et les disettes (même si l'économie de marché falsifie cette fonction). Tant que la société en était à un degré de développement tel que l'agriculture subvenait surtout aux besoins locaux et que les échanges ne dépassaient pas notablement l'échelon régional, cette dernière pouvait conserver au sein de la société une relative autonomie, se développer empiriquement, un peu de la façon dont elle l'entendait. L'agriculteur avait l'impression d'être un travailleur indépendant, le petit paysan se sentait libre de ses mouvements, même s'il vivotait. Le cultivateur, petit, moyen et gros, était choyé par le régime qui voyait en lui un électorat solidement enraciné dans une tradition centriste. Mais la société industrielle se développant, les villes s'étendant, la demande venue de l'extérieur du pays s'amplifiant, l'agriculture doit subvenir au fur et à mesure à ces nouveaux besoins. Le volume de la production augmente alors, le volume des marchés également. La société industrielle ne peut alors plus tolérer longtemps que l'agriculture se développe de façon autonome et empirique (le terme « d'anarchie » est souvent employé dans les rapports officiels ou syndicaux). D'une part, cela risque d'amener pour elle des crises gênantes, comme on le voit en ce moment. D'autre part, si le petit agriculteur de la Haute-Ardèche reste persuadé que s'il vend ses patates, c'est uniquement pour lui, pour nourrir sa famille (loin de lui l'idée qu'il est un rouage dans un marché qui apporte des vivres à la nation), l'agriculteur industriel de Beauce ou de Brie, lui, sait qu'il est un élément de ce marché : s'il cultive, c'est pour gagner de l'argent ; s'il possède une exploitation, il faut qu'elle soit rentable.

La crise qui sévit actuellement sur le marché français et européen a pour cause profonde l'absence ou l'inopérance de toute planification des marchés, et pour cause directe de la surproduction, avec en outre des dysfonctionnements dus à l'affrontement des intérêts particuliers. L'échec de la planification, lorsqu'elle existe, comme en France, outre qu'il est celui de toute planification dictée par le sommet, est dû au fait que pour les gros producteurs qui font la loi sur le marché, gagner de l'argent passe avant le respect du plan. Aussi le technocrate Mansholt en appelle-t-il à la « discipline des producteurs ». La société industrielle est prise dans cette contradiction : pour éviter les crises, il faut tracer un cadre à l'économie, en particulier à l'agriculture. Mais en même temps, pour ne pas aller à l'encontre de son idéologie, il lui faut proclamer en paroles le contraire de ce qu'elle veut faire en actes, et dire que chacun est libre de travailler comme il l'entend.

« ... Personne n'est obligé de se plier à un avenir que d'autres auraient déterminé à sa place. Où se trouve, dès lors, la prétendue contrainte ou l'aliénation de la liberté... », proteste vertueusement M. Mansholt, qui ne manque pas de justifier sa proposition d'accélération de l'intégration de l'agriculture dans le cadre de la société industrielle par des considérations des plus morales. Le maintien de la planification par le haut, le fait que les gros producteurs (industriels et agricoles d'ailleurs) se moquent le plus souvent de leurs propres règles en matière de planification, et obligent l'Etat à penser que les crises du marché ne sont pas près d'être résorbées. Ces crises sont de ces éléments qui peuvent dérégler les machines complexes des Etats, et, en conjonction avec d'autres facteurs, amener une situation révolutionnaire.

La cause immédiate de la crise est la surproduction qui exige ce qu'on appelle le « soutien des marchés », c'est-à-dire le soutien des prix agricoles. Si on s'en tenait en effet à la loi de l'offre et de la demande, la demande étant limitée

par la consommation de ceux qui peuvent payer, comme on l'a vu, et l'offre étant trop grande, on assisterait à une chute des prix qui, si l'on en juge par les moyens mis en œuvre pour l'empêcher, mettrait en danger la sécurité des régimes en place par la ruine probable de tous les petits et moyens agriculteurs, et, en priorité de ceux qui se sont endettés pour s'équiper de façon moderne. Si l'on en croit les statistiques du plan Mansholt, au niveau européen, alors que les dépenses générales pour l'agriculture augmentaient entre 1960 et 1967 de 135,4 %, les seules dépenses de soutien des marchés augmentaient de 206 % pour occuper 23,5 % du total des dépenses en 1967 *.

La politique de soutien des prix mène à une impasse : les excédents étant automatiquement achetés aux agriculteurs, leur production ne cesse d'augmenter et leur rachat enfle le budget sans limitation. Les réformes en profondeur étant sacrifiées, rien ne vient arrêter le cercle vicieux. D'autre part, si cette politique évite la ruine des petits et moyens producteurs, elle profite surtout aux gros producteurs qui, eux, ont les moyens d'augmenter leur production, tandis que le revenu des autres agriculteurs a tendance à stagner ou à régresser. Un député U.D.R. écrit à ce propos dans « Le Monde » (26-11-69) :

> **« Le fermier qui gère de 10 à 20 hectares et qui lutte contre la misère bénéficie de 3 500 francs de la part de l'Etat, et l'exploitant de 100 hectares touche 32 000 francs par an.**
>
> **« On a ainsi donné une Cadillac de plus à celui qui en a déjà une. »**

⁂

LE PLAN MANSHOLT

Le plan Mansholt, qui a constaté que cette crise du marché agricole ne pouvait être résorbée par les palliatifs qu'on y apportait au jour le jour, essaie de tracer le cadre global de l'intégration de l'agriculture dans la société industrielle et de résoudre la crise dans ce cadre. Le tollé fut général chez les agriculteurs, ce qui a conféré à ce plan une célébrité qu'il ne méritait peut-être pas si l'on en juge par le degré d'originalité des idées qu'il développe. Que 5 millions d'agriculteurs européens aient à quitter la terre d'ici à 1980, on le savait déjà, puisque c'est déjà ce qui s'est produit entre 1950 et 1960 et entre 1960 et 1970. On le savait déjà, même si tout le monde, gouvernement ou syndicat, était d'accord pour dire au petit exploitant qu'il avait le droit de vivre. Que les grosses exploitations sont rentables et que les petites ne le sont pas, cela aussi, on s'en doutait déjà. Mais ce qui était choquant dans le plan Mansholt, c'était précisément de mettre pour la première fois l'agriculteur en face du cadre que la société industrielle avait tracé pour lui, et de lui dire : c'est comme cela, c'est ici, c'est ceci qu'il faut produire, même si M. Mansholt prenait des gants pour le dire ou même, pour rassurer, affirmait exactement le contraire (« Où est l'aliénation de la liberté... »).

* Je crois utile de citer certains chiffres, dans la mesure où ils m'ont paru significatifs. Mais quand on se plonge un instant dans les statistiques qu'on peut consulter de diverses sources, il faut reconnaître qu'on en sort pour le moins méfiant sur leur compte. Quand on réussit à comprendre le jargon technique, on se trouve devant des successions de faits présentés isolément, des séries de chiffres sans liaison les uns avec les autres. On n'est jamais bien sûr de ce qui se cache derrière les divers titres des budgets et en les additionnant chacun pris séparément, on ne retrouve en général pas le total général... Quant aux comptes rendus des discussions du budget agricole à l'Assemblée nationale, par exemple, qu'on peut consulter dans « Le Monde », c'est un tissu de platitudes sans queue ni tête où s'accumulent les criailleries des députés défendant leur beefsteack, qui dégoûtent n'importe quel être sensé et dans lequel le lecteur en quête d'information a du mal à piocher un ou deux éléments intéressants. Il n'est pas étonnant que les agriculteurs, pour qui tout cela, comme pour l'homme de la rue, est de l'hébreu, aient souvent le sentiment d'être bernés par ce qu'on leur raconte.

Indiquons brièvement les propositions de Mansholt : Tout d'abord, toute une série de mesures incitant les agriculteurs à quitter leur profession et à affecter leurs terres au plan de modernisation. Les agriculteurs âgés bénéficieront d'une préretraite et d'un complément de retraite, les jeunes agriculteurs de mesures pour faciliter leur reconversion, les enfants d'agriculteurs d'une formation professionnelle (bourses, etc.). Ceux qui affecteront leurs terres au programme de modernisation auront une « prime d'apport structurel ». Il faudra créer des emplois nouveaux pour reclasser les agriculteurs — des problèmes épineux risquent d'être posés par les régions presque uniquement agricoles, à faible densité de population, où les industries sont peu disposées à s'implanter, et où souvent les habitants préfèrent vivoter plutôt que de partir loin. L'effort de diminution de la population agricole devra surtout porter sur les chefs d'exploitation. En effet, ces dernières années, ce sont surtout les salariés agricoles, ou des membres de la famille de l'agriculteur qui ont quitté le métier, ce qui fait que même si le nombre d'agriculteurs globalement diminuait, les exploitations restaient pour la plupart du temps en place, et la structure traditionnelle de l'agriculture se modifiait peu. C'est sur ce dernier point que porte également le plan Mansholt : il s'agit de mettre en place des entreprises agricoles dont les dimensions répondent à une règle principale : la rentabilité. Voici la définition de ces entreprises :

> **« La production agricole doit, de plus en plus, avoir son siège dans des entreprises gérées de façon efficace, c'est-à-dire possédant une comptabilité, un plan de développement, et ayant des dimensions suffisantes pour que ceux qui y travaillent bénéficient d'un revenu et d'un mode de vie comparable à celui des catégories socio-professionnelles équivalentes. »**

Ces critères ne sont pas en eux-mêmes nouveaux. Ce sont ceux de la technocratie moderne ou, comme on dit, du « management ». Ils comportent une exigence : gagner le plus d'argent possible, d'où l'impératif d'une gestion où rien n'est laissé au hasard, tout est pesé et calculé. Pour qui connaît même très peu le milieu paysan, il ne fait pas de doute que ces règles sont en contradiction complète avec la mentalité paysanne, notamment avec la notion intuitive que le paysan a de sa liberté d'agir. Le cas des petits exploitants, qui sont seuls ou seulement un ménage, n'est pas rare. Pouvoir rester sur leurs terres pour subvenir à leurs besoins, qui sont peu importants, le plus longtemps qu'ils le pourront : voilà leur seul but. Ils n'ont pas de gestion efficace, pas de plan de développement. La seule chose qui les touche dans le plan Mansholt, c'est qu'on voudrait les voir partir : on comprend que les mots de solitude et de désespoir qui sont parfois employés à propos des agriculteurs ne soient pas toujours déplacés. Pour les plus gros exploitants, le plan Mansholt, même s'il va dans le sens de leurs intérêts, choque aussi leur mentalité,: de la même façon qu'un petit patron libéral de l'industrie est choqué par les principes des technocrates. Mais pour eux, le problème sera surtout de se faire prier le plus longtemps possible afin de garder leur influence sur le gros des troupes syndicales et de retirer de la situation le maximum d'avantages.

Le plan Mansholt espère arriver progressivement à une meilleure régulation des prix et des marchés par la rationalisation des entreprises agricoles qui devront chercher à axer leurs productions sur la demande. Mais Mansholt, qui sait bien que lorsqu'il s'agit de gagner de l'argent, les solutions de facilités sont souvent retenues (ici, l'augmentation massive de la production, ce qui irait à l'encontre des buts poursuivis par le plan) propose « une plus grande discipline des producteurs ».

« Des mesures devront tendre à une meilleure information des partenaires (producteurs, industriels et commerçants), à une plus grande discipline des producteurs et à une certaine concentration de l'offre. Des groupements professionnels devront être créés au niveau européen et se voir confier certaines responsabilités en ce domaine. »

Enfin, le plan Mansholt envisage également une réduction sensible des surfaces cultivées (boisement, parcs naturels) pour permettre également la réduction des excédents.

Le plan Mansholt, s'il a effectivement des chances de résorber (mais au détriment des plus pauvres) certaines crises ou dysfonctionnements provoqués par la mauvaise intégration de l'agriculture dans la société industrielle, n'en met pas pour autant celle-ci à l'abri des crises conjoncturelles que traverse épisodiquement cette société. Les technocrates pourraient même avoir des surprises dues au fait que la complexité des structures à mettre en place augmentera encore celle de la société industrielle et, par conséquent, sa fragilité.

LA SITUATION DE L'AGRICULTURE EN FRANCE

De 1960 à 1967, les dépenses agricoles de la France ont augmenté de 196,7 %. On voit que le gouvernement français, en apparence du moins, n'a pas ménagé ses efforts. En 1967, de tous les pays d'Europe, c'est la France qui dépense le plus, et de loin, pour son agriculture, alors qu'elle était pratiquement à égalité avec l'Allemagne en 1960. C'est elle qui a le taux de croissance de budget le plus élevé. Il n'est sans doute pas exagéré de dire que le régime gaulliste a, pour une bonne part, de 1958 à 1968, acheté les agriculteurs pour assurer sa survie, et qu'il a systématiquement étouffé les problèmes agricoles, plutôt que de leur chercher des solutions. L'examen rapide de la progression du budget de 1967 à 1968 peut nous renseigner à cet égard. Les dépenses de soutien des marchés font un bond de 60 % en une seule année. Par rapport au budget total, elles passent de la proportion de 21,2 % à 27,1 %. Le budget, lui, augmente de 25,5 %. En 1967, il est de 10,5 milliards ; en 1968, de 13 milliards, en 1969 de 17 milliards. Et le budget de 1970, qui est, avec 18 milliards, un budget d'austérité, n'en atteint pas moins 6 fois le budget de 1958. A côté des dépenses de soutien des marchés, il faut noter l'importance de la contribution au Budget annexe des prestations sociales agricoles (B.A.P.S.A.). Ce budget alimente les caisses d'assurance vieillesse, d'assurance maladie, d'allocations familiales (pour les non-salariés). Il est financé de trois façons : directement par les cotisations des exploitants, indirectement par les taxes sur les produits agricoles, et extérieurement par l'Etat. En 1968, la contribution de l'Etat est de 74 % du budget du B.A.P.S.A., soit 35 % du budget agricole total. Quant aux dépenses consacrées à l'équipement agricole, aux investissements, encore appelées « dépenses en capital », elles n'augmentent que de 5,8 %. Les dépenses pour « faire plaisir » aux agriculteurs et, on l'a vu, essentiellement aux gros agriculteurs, priment donc de loin les investissements à long terme. Même lorsqu'il s'agit de rogner sur les dépenses, comme en 1970, cela est visible : les dépenses en capital sont amputées, l'enseignement agricole est sacrifié (c'est un député U.D.R. qui le dit à la Chambre). Les dépenses de soutien des marchés continuent d'augmenter. On peut penser qu'une telle politique, entraînant des dépenses improductives augmentant rapidement, a eu une part dans les ennuis du franc. Notons encore que, parmi les pays du Marché commun, c'est en France que la diminution du nombre des agriculteurs est la plus lente.



Entre 1962 et 1966, elle est de 2,6 % seulement pour les chefs d'exploitation (4,1 % pour la Belgique) et de 4,2 % pour les aides familiaux et les salariés (8,3 % pour la Belgique). On voit que, pour ce qui concerne l'éventuelle application du plan Mansholt en France, l'Etat n'en prend pas précisément la direction. Le plan d'austérité, les restrictions de crédit, d'une façon générale une politique qui consiste à reporter d'année en année toutes les dépenses d'équipement, à toujours réaliser par portions ce qui demande à être fait en bloc, tout cela va bien peu dans le sens de la réforme radicale des structures proposée par Mansholt. Le gouvernement a dépensé énormément d'argent uniquement pour des palliatifs. En même temps, les problèmes s'aggravaient et les agriculteurs entendaient des discours contradictoires : reconvertissez-vous, produisez plus de lait et moins de viande, plus de viande et moins de lait... Ce sont dans des régions telles que la Bretagne, l'Auvergne, le Midi aquitain, que les problèmes de niveau de vie étaient particulièrement ressentis, et les premières rébellions se sont produites dans ces régions, qui sont essentiellement celles de la petite exploitation familiale artisanale. Il n'est pas exagéré de parler de colonisation à propos de ces régions, notamment la Bretagne. On achète leurs produits à bas prix, et on s'enrichit sur leur dos, d'une part en revendant ces produits beaucoup plus chers sur le marché, d'autre part en leur fournissant des articles de première nécessité venant de l'extérieur.

Le malaise paysans est sans doute, finalement, assez semblable à celui que peuvent ressentir bon nombre de Français de toutes professions et que ne traduit peut-être pas trop mal ces mots : être manipulés. C'est-à-dire tantôt berné par des promesses, tantôt considéré comme un simple instrument, quelque chose qui ne compte pas, quelqu'un qui serait dans une administration à la recherche de ce renseignement :«Comment vivre une vie qui me plaise?», et qu'on renverrait de guichet en guichet avec pour seule réponse : « La vie ? Cela ne nous concerne pas. » Dans les causes de la récente flambée de colère, il faut sans doute compter que, outre l'accumulation de la rancœur, la récente dévaluation a agi comme un coup de fouet. Le monde paysan y a peut-être été plus sensible que le monde ouvrier.

L'originalité des manifestations paysannes est certainement un élément intéressant du malaise paysan. On ne peut pas dire que les paysans manquent d'imagination. Ils ont certainement plus d'humour et d'efficacité que les étudiants : séquestration de ministres, manifestations bloquant la circulation, occupation ou déprédation des préfectures, barrages de tracteurs ou de pneus enflammés, fumier devant les sous-préfectures, vaches, cochons, volailles apportés en paiement des impôts chez le percepteur, pancartes rappelant « Jacquou le Croquant », distribution des surplus à la population, etc. Il ne faut pas pour autant tout mettre sur le même plan en ce qui concerne les actions des paysans. Caractéristique est l'action des salariés agricoles C.F.D.T. (liés aux étudiants en agriculture) occupant le siège de la F.N.S.E.A. («Le Monde» du 22-11-69) prenant ainsi les « gros » au piège de la contestation.

Le pouvoir a commis l'erreur grossière de prendre les agriculteurs pour des gauchistes. Ils eurent droit aux C.R.S. et aux incarcérations. Maladresse qu'il a fallu atténuer un peu, quitte à ce qu'on s'aperçoive un peu plus de la dépendance entre la justice et le pouvoir.

L'industrie a de plus en plus tendance à s'introduire directement dans le domaine agricole. C'est l'exemple du Crédit agricole qui avait au départ une base mutualiste, et dont on s'est servi récemment pour financer la fusion entre deux trusts alimentaires. Un autre exemple est celui d'un industriel bien connu finançant des plantations d'arbres fruitiers à grande échelle, alors que l'on est en pleine surproduction.

***



Quelles solutions les libertaires peuvent-ils proposer ? Tout d'abord, sur le plan économique, il est certain que la répartition des masses globales de revenus allouées à chacun des groupes qui composent la société se fait actuellement non pas dans un souci de justice sociale, mais en fonction des intérêts qu'y voit le libéralisme économique, qui met son argent là où il voit que cela est rentable, avec à l'intérieur des groupes des variations de distribution qui sont dus aux rapports de force momentanés. La première chose à faire est de répartir autrement, sur des bases égalitaires, ces masses de revenus globales, c'est-à-dire que par exemple, dans le cas de l'agriculture, il faudra lui donner la part qui lui revient effectivement dans le revenu national, celle qui correspond non pas à des critères de rentabilité, mais au travail qui est effectivement accompli. Autrement dit on ne paye plus le produit, mais le travail, étant bien entendu qu'il ne s'agit là que d'une part globale, la répartition devant se faire de façon égalitaire par les agriculteurs eux-mêmes organisés en syndicats sur une base fédéraliste. Quant à la modernisation et à la mécanisation, elles ne doivent pas, dans la mesure où les secteurs industriel et tertiaire semblent relativement saturés, se faire sur la base de la diminution de la population agricole, mais sur celle de la diminution du temps de travail des agriculteurs, ou de l'organisation de leurs loisirs (point sur lequel ils sont défavorisés). En ce qui concerne la prévision des besoins la répartition des produits, il faudra étudier une «planification» non pas imposée par le sommet, mais discutée au niveau de la commune, des fédérations régionales et nationales et acceptable pour tous. Enfin, comme je l'ai dit, il faudra rendre sa place à la culture paysanne, et je pense que ce n'est pas là l'élément le moins important si l'on veut rendre confiance aux paysans et qu'ils n'aient pas l'impression d'occuper dans la société un rang inférieur de l'échelle des fonctions.

M. B.



Un poème inédit de Léo FERRÉ

LE CHIEN

A mes oiseaux piaillant debout
Chinés sous les becs de la nuit
Avec leur crêpe de coutil
Et leur fourreau fleuri de trous
A mes compaings du pain rassis
A mes frangins de l'entre bise
A ceux qui gerçaient leur chemise
Au givre des pernods minuit

A l'Araignée la toile au vent
A Biftec baron du homard
Et sa technique du caviar
Qui ressemblait à du hareng
A Bec d'Azur du pif comptant
Qui créchait côté de Sancerre
Sur les midnight à moitié verre
Chez un bistre de ses clients

Aux spécialistes du schkoumoun
Qui se sapaient de courants d'air
Et qui prenaient pour un steamer
la compagnie Blondin and Clowns
Aux pannés qui la langue au pas
En plein hiver mangeaient des nèfles
A ceux pour qui deux sous de trèfle
Ça valait une Craven A

A ceux-là je laisse la fleur
De mon désespoir en allé
Maintenant que je suis paré
Et que je vais chez le coiffeur
Pauvre mec mon pauvre Pierrot
Vois la lune qui te cafarde
Cette américaine moucharde
Qu'ils ont vidée de ton pipeau



Ils t'ont pelé comme un mouton
Avec un ciseau à surtaxe
Progressivement contumax
Tu bêles à tout va la chanson
Et n'achètes plus que du vent
Encore que la nuit venue
Y a ta cavale dans la rue
Qui hennit en te klaxonnant

Le Droit la Loi la Foi et Toi
Et une éponge de vin sur
Ton Beaujolais qui fait le mur
Et ta Pépée qui fait le toit
Et si vraiment Dieu existait
Comme le disait Bakounine
— Ce Camarade Vitamine
Il faudrait s'en débarrasser

Tu traînes ton croco ridé
Cinquante berges dans les flancs
Et tes chiens qui mordent dedans
Le pot-au-rif de l'amitié
Un poète ça sent des pieds
On lave pas la poésie
Ça se défenestre et ça crie
Aux gens perdus des mots fériés
Des mots oui des mots comme le Nouveau Monde
des mots venus de l'autre côté de la rive
des mots tranquilles comme mon chien qui dort
des mots chargés de lèvres constellées dans le dictionnaire
des constellations de mots
et c'est le Bonnet Noir que nous mettrons sur le vocabulaire
Nous ferons un séminaire particulier avec des grammairiens
particuliers aussi
et chargés de mettre des perruques aux vieilles pouffiasses
[littéromanes

Il importe que le mot Amour soit rempli de mystère et non de tabous, de péché, de vertu, de carnaval romain des draps cousus dans le salace et dans l'objet de la policière voyance ou voyeurie Nous mettrons de longs cheveux au prêtres de la rue pour leur apprendre à s'appeler dès lors monsieur l'abbé Rita Hayworth, monsieur l'abbé BB fricoti fricota et nous ferons des prières inversées et nous lancerons à la tête des gens des mots sans culottes sans bande à cul sans rien qui puisse jamais remettre en question la vieille la très vieille et très ancienne et démodée querelle du qu'en diront-ils et du je fais quand même mes cochoncetés en toute quiétude sous prétexte qu'on m'a béni, que j'ai signé chez monsieur le maire de mes deux mairies alors que ces enfants sont tout seuls dans les rues et s'inventent la vraie galaxie de l'Amour Instantané



alors que ces enfants dans la rue s'aiment et s'aimeront
alors que cela est indéniable
alors que cela sera de toute évidence et de toute éternité
Je parle pour dans dix siècles et je prends date
On peut me mettre en cabane
On peut me rire au nez ça dépend de quel rire
Je provoque à l'Amour et à la Révolution
Yes, I am un immense provocateur
Je vous l'ai dit
Des armes et des mots c'est pareil
ça tue pareil
il faut tuer l'intelligence des mots anciens
avec des mots tout relatifs, courbes, comme tu voudras
Il faut mettre Euclide dans une poubelle
Mettez-vous le bien dans la courbure
C'est râpé vos trucs et manigances
Vos démocraties où il n'est pas question de monter à l'hôtel
avec une fille si elle ne vous est pas collée par la jurisprudence
c'est râpé Messieurs de la Romance

Nous, nous sommes pour un langage auquel vous n'entravez
que couic
Nous sommes des chiens, et les chiens quand ils sentent
la compagnie, ils se dérangent et on leur fout la paix
Nous voulons la Paix des Chiens
Nous sommes des Chiens de bonne volonté et nous ne sommes
pas contre le fait qu'on laisse venir à nous les chiennes
puisqu'elles sont faites pour ça et pour nous

Nous aboyons avec des armes dans la gueule
Des armes blanches et noires comme des mots noirs et blancs
Noirs comme la terreur que vous assumerez
Blancs comme la Virginité que nous assumons

Nous sommes des chiens, et les chiens quand ils sentent
la compagnie, ils se dérangent, ils se décolliérisent
et posent leur os comme on pose sa cigarette quand on a
quelque chose d'urgent à faire
Même et de préférence si l'urgence contient l'idée de
vous foutre sur la margoulette

Je n'écris pas comme de Gaulle ou comme Perse
Je cause et je gueule comme un chien

Je suis un chien.

L. F.



Le manuscrit du désert

Par Maurice LAISANT

Les deux peuples étaient en guerre. Comment ne l'auraient-ils pas été !

Alors que les Combanais pratiquaient la religion sacrée et révéraient Bagou son prophète, les Albanfousois riaient de leurs rites, qu'ils qualifiaient de grimaces, et ironisaient sur leur indéniable croyance.

Comment cependant, ne pas s'incliner devant les preuves indiscutables qu'avait multipliées le ciel ?

Venant du désert, dont le vent ne roulait de toute éternité que grains de sable, il avait apporté, certain jour, une multitude de feuillets numérotés, écrits dans la langue d'un peuple qui ne pouvait manquer d'être élu par cette marque d'estime que lui montrait le Tout-puissant.

La beauté de son verbe, le ruissellement de ses images et le mystère de son auteur, n'était-il pas preuve supplémentaire qu'un tel manuscrit ne pouvait venir que de Dieu ?

Enfin, sa morale aimable, son indulgence aux fautes, son pardon tout prêt aux humaines faiblesses n'était-il pas sage de sa divine origine ?

C'est ce dont les Albanfousois ne voulaient pas convenir dans leur mauvaise foi et leur cruauté, et c'est pourquoi les Combanais, pour les ramener à des sentiments d'amour, de bonté et de miséricorde, en pourfendaient chaque jour le plus grand nombre qu'ils le pouvaient.

Cependant, chacun restant sur ses positions, la guerre se poursuivait avec son cortège de rapines, de viols et de férocité, ce qui était sans doute fort blâmable de la part de ceux qui vivaient sans religion, mais devenait acte saint, dès lors de tels gestes étaient commis par inspiration divine et pour permettre l'avènement d'un monde de fraternité.

Mais la mauvaise foi du peuple d'Albanfous allait plus loin. L'un de ses fils ayant pénétré dans la glorieuse cité de Comban (alors que les deux peuples n'en étaient pas encore aux mains), avait osé prétendre que de nombreux feuillets faisaient défaut à l'ouvrage dont les Combanais étaient si fiers, et que



leurs prêtres peu scrupuleux, avaient pourvu à ces manques par des écrits de leur cru.

Pour soutenir une telle calomnie, l'impudent s'appuyait sur les faiblesses de style des feuillets incriminés, sur la pauvreté de la construction, sur l'incertitude d'une langue qui plagiait maladroitement le reste du manuscrit.

Il prétendait encore que les allusions politiques, les éloges au peuple de Comban, gauchement introduits, juraient avec le contexte fourni par les autres pages.

Il affirmait enfin, ayant lui-même consulté le manuscrit que la calligraphie n'en était pas la même, et que l'encre en était plus fraîche.

Vaines raisons, que ne pouvait inspirer que la jalousie des habitants d'un peuple écarté de la préférence divine.

Que les Albanfousois fissent des couronnes d'éloges à leur représentant, rien de plus normal et rien de moins probant.

Il était trop simple de décerner les connaissances les plus grandes, les compétences les plus rares et les diplômes les plus élevés, à qui servait les intérêts d'Albanfous par cela même qu'il niait les privilèges de Comban.

Cependant mutuellement épuisés, les deux peuples durent renoncer à la guerre, et les Combanais au triomphe de la doctrine pour laquelle cette guerre avait été entreprise.

Quant aux Albanfousois, ils se virent condamnés à vivre sans le soutien de la seule religion qui se put concevoir.

Faut-il ajouter que ce refus qui, à première vue aurait pu être considéré par Comban comme une défaite, se mua à ses yeux en victoire et renforça les habitants dans le mépris où il tenait le peuple d'Albanfous que des sentiments primaires et un esprit grégaire privaient de s'élever à la connaissance de Dieu.

Les années passèrent, sans guerre sans doute, mais non sans incidents ; il était bien évident que si la sécheresse sévissait ou que l'humidité pourrissait les récoltes, la responsabilité en pesait sur les épaules de qui se refusait à reconnaître la bienveillance du créateur, et l'égalité de son humeur.

Si quelque homme mourait de mort subite, il ne pouvait s'agir que de châtiment céleste, à moins qu'il ne fut pieux auquel cas c'était preuve de la part du Tout-puissant, de l'amour qu'il lui témoignait en le rappelant à lui.

Mais une inspiration visita fort heureusement le grand prêtre de Comban dans son sommeil, où Dieu lui apparut, et lui recommanda chaudement de faire élever un temple sur les lieux d'où le manuscrit sacré était descendu sur la Terre.

Cette nouvelle preuve ne toucha pas le cœur des Albanfousois, et ce même pseudo-savant qui avait osé nier l'origine des textes alla jusqu'à déclarer que ce rêve, s'il était réel, était une négation même de Dieu, dont la toute puissance n'avait nul besoin du secours des hommes pour élever un temple, et que cette mendicité d'une aide et d'un souvenir humain était plus pitoyable que tout le reste.

Les messes et les chants de grâce ne s'en élevèrent pas moins à Comban pour la réalisation dù vœu céleste et il fut lancé une vaste croisade de



charpentiers, de maçons, de tailleurs de pierre, qui réaliseraient ce que le grand prêtre avait vu si nettement dans son rêve.

Naturellement, pour complaire au ciel, un tel ouvrage ne pouvait être que le résultat d'un effort bénévole, et c'est pourquoi, abandonnant travaux en cours : maisons, fermes et granges, un long cortège d'ouvriers (des manœuvres aux plus habiles artisans) prirent la route du désert.

Hélas ! un projet, même dicté par la volonté du Seigneur, ne va pas sans difficultés, surtout lorsqu'il faut, pour le réaliser, franchir les régions arides où le vent vous étouffe et la soif vous tenaille.

Après des jours de marche où les pieds leur brûlaient, où les vivres manquaient, où l'eau depuis longtemps n'était plus qu'un souvenir, certains tombèrent sans pouvoir se relever, mais non sans avoir magnifié le nom du Seigneur et béni ses mystérieuses intentions.

Le grand prêtre les avait accompagnés de ses vœux.

Il n'était pas trop en effet, qu'un homme priat pour eux, et qui, mieux que le grand prêtre, aurait pu le faire.

Quelle grâce pouvait refuser le ciel à un élu que le Tout-puissant réveillait dans son sommeil, pour lui faire part de ses inquiétudes et le tenir au courant de ses démangeaisons d'édifices à sa gloire.

Or, dans ce même temps où les Combanais jonchaient de leurs cadavres les étapes du désert, et offraient aux vautours et aux chacals une pâture inespérée, un prêtre de Comban nourrit un projet que la providence devait lui permettre de réaliser.

Il se nommait Rânier et possédait une assurance à laquelle certains prêtaient le nom de talent. Sa pensée était assez creuse, ses connaissances assez réduites, mais son verbe était sonore et, de plus, il nourrissait le plus profond mépris pour les contradicteurs qui, par là-même qu'ils mettaient en doute sa pensée et s'y opposaient, témoignaient de leur totale ignorance.

C'est justement celle que les habitants d'Albanfous nourrissaient à l'endroit de son Dieu et sur l'utilité d'un pélerinage en son honneur qui troublait son sommeil et le jetait dans de longues insomnies.

Au cours de l'une d'entre elles, il fut visité du projet d'aller dans la cité rivale et d'y faire entendre par sa bouche, la voix de la vérité.

Les Albanfousois étaient peuple pacifique et personnages curieux de toute nouveauté.

Rânier y fut donc reçu, non dans l'enthousiasme, mais avec intérêt et une foule nombreuse l'accueillit.

Il en augura bien et se voyait déjà minant l'incroyance des Albanfousois et les ramenant dans la voie qui aurait dû toujours être la leur.

Quelle gloire pour Dieu ! pour Comban et pour Rânier, s'il allait battre ses adversaires sur leur propre terrain, jeter le trouble dans les esprits et diviser entre eux les habitants d'Albanfous.



Il parla deux heures durant, répétant les mêmes choses, il expliqua à son auditoire le grand mal où ils étaient de ne pas croire, et les dangers qu'ils encouraient ; deux heures durant il leur fit toucher tour à tour les délices que le ciel tenait en réserve, pour les esprits désintéressés qui se convertiraient, et les inexpiables châtiments réservés aux maudits qui, en dépit de tout, se refuseraient à croire.

Comme il terminait, un homme à la barbe de prophète, aux pommettes aigües et au regard rieur gravit les degrés de l'estrade d'où Rânier venait de se faire entendre.

— Qui êtes-vous ? demanda celui-ci

— Un Homme parmi les hommes

— Celà n'est pas une réponse

— C'est la mienne, reprit joyeusement le vieillard. Et puis, vous ai-je demandé votre nom ?

— Ne le connaissez-vous pas. Je suis Rânier, prêtre à Comban.

— De tels titres seraient une raison, non de vous connaître, mais de vous ignorer.

— Que voulez-vous dire, reprit Rânier avec hauteur

— Je veux dire que vous refusant à rien savoir d'autrui, vous autorisez autrui à tout ignorer de vous ?

La salle fut secouée d'un large rire, tel que seul Albanfous en connaissait C'est alors qu'une lumière traversa le cerveau de Rânier.

— Ne seriez-vous pas cet homme qui osa nier l'authenticité du manuscrit du désert, et accuser les prêtres de Comban d'y avoir participé.

— Je suis cet homme, en effet

— Vous êtes maudit ! psalmodia Rânier avec un grand geste du bras

— Vous ne m'apprenez rien, je suis maudit comme le sont tous les honnêtes gens, qui, vivant sans porter tort à quiconque, omettent de s'agenouiller devant les autels.

— Ainsi dans votre aveuglement et votre esprit barbare, vous nous refusez le droit de croire.

— Je ne vous refuse rien, non plus qu'à ceux qui veulent vous suivre, encore qu'à adorer les beautés imaginaires, il y ait danger d'oublier celles qui nous entourent. Mais le choix est le droit de tout homme, et j'ai trop d'amour pour ma vérité, pour ne pas respecter la vôtre, serait-elle erreur. Où je ne puis vous suivre, c'est lorsque vous prétendez me l'imposer.

— Je vous l'impose, parce qu'elle est vérité, clama Rânier

— Parce que vous la croyez telle, reprit le vieillard avec douceur.

Il prit un temps.



— Il est autre chose qui m'interdit de vous suivre et qui vous condamne vous-même

— Rien ne me condamne, affirma Rânier.

— C'est votre désir de concilier Histoire et beauté. Que m'importe la laideur de l'Histoire si elle est vraie et que je la considère sous l'angle de la vérité. Que m'importe l'invraisemblance de la légende si elle est belle et que je ne l'envisage que sous l'angle de la beauté.

Mais pourquoi me soucier de la beauté de ce qui est vrai, et la véracité de ce qui est beau ?

— Où voulez-vous en venir, hurla Rânier dont ce discours dépassait l'entendement.

— J'en veux venir à ceci : si je croyais, comme vous, la beauté de mon Dieu me suffirait pour croire et je ne ferais pas un geste pour justifier ou démontrer son existence.

— Mais s'il n'existait pas...

— Vous cesseriez d'y croire ? Voyez la pauvreté de votre croyance. Quant à moi, la douceur de telle légende que je sais pertinemment, non seulement fausse, mais invraisemblable, suffit encore à me charmer.

— Rien à voir entre vos pauvres symboles et l'indiscutable vérité de Dieu !

— Si elle était indiscutable, nous n'en discuterions pas, quant à ce que vous appelez « mes pauvres symboles », ils sont plus vrais et plus durables que tous les dogmes émis.

— Vous insultez Dieu ! s'étrangla Rânier. Sa voix en devenait rauque.

Son auditoire était silencieux, mais comme traversé d'un rire muet et le prêtre de Comban comprit, en un éclair, que les habitants d'Albanfous étaient perdus pour la foi et qu'il était vain qu'un homme (fût-ce Rânier) put jamais les tirer de leur aveuglement.

Il s'en consola par le mépris accru qu'il ressentit pour des misérables qui n'avaient pas été touchés par la révélation du Tout-puissant.

Dans ces mêmes heures où d'éloquents sermons résonnaient par les voûtes des lieux saints, et où les cloches appelaient les Combanais à la prière, la troupe des bâtisseurs cheminait lourdement dans le désert, et devant tant d'opiniâtreté dans la foi, la miséricorde du ciel voulut que les plus malins, ceux qui avaient le plus habilement bu l'eau et mangé les vivres de leurs compagnons de route, pussent voir poindre à l'horizon, des palmiers que balançaient le vent et le miroitement bleu d'une source.

Une telle vue redoubla leur énergie, et grâce à celle-ci, et naturellement à l'assistance du ciel — ils pénétrèrent dans cette oasis où des dattiers et des cocotiers leur offraient des fruits substantiels et où une eau inépuisable jaillissant de terre, était là toute prête à calmer la soif qu'avait aiguisé jusqu'à l'affolement, leur longue marche brûlante par les sables.

Ayant mangé et bu, ils s'allongèrent dans l'ombre protectrice et plongèrent dans un sommeil qui dut être visité, à n'en pas douter, par des visions séraphiques et paradisiaques.

Lorsqu'ils ouvrirent les yeux, ils aperçurent devant eux un homme aux cheveux blancs, et à la barbe majestueuse que certains durent prendre, dans le trouble du réveil, pour l'éternel lui-même.

D'une voix douce et comme irréelle, il leur dit :

— Voyageurs, je ne sais qui vous êtes, ni d'où vous venez, mais que le seuil de mon oasis vous soit hospitalier, que tout ce qui m'appartient vous appartienne et puissent les pauvres biens dont je dispose être suffisants pour apaiser votre soif et nourrir votre faim.

— Vous êtes le chef de cette contrée ? interrogea celui qui dirigeait les missionnaires ?

— Son interlocuteur secoua la tête négativement avec un indulgent sourire.

— Le Roi peut-être

— Pour être chef ou roi, il faudrait que je ne fusse pas seul, à moins d'être mon propre chef et mon propre roi, ce qui serait tyrannie à moi-même et à ma changeante volonté.

— Mais qui êtes-vous donc ?

— Je puis bien vous le dire, et peut-être cette confession me sera-t-elle agréable, du seul fait qu'elle rompra un silence de quelque cinquante ans. Vous voudrez bien, de ce fait me montrer quelque indulgence, si ma parole hésite ou que, par manque d'accoutumance, ma voix se fatigue.

Je vivais en ces temps dans un pays appelé Comban dont les habitants n'étaient ni meilleurs ni pires que le demeurant des hommes, mais dont la langue était jolie, encore qu'elle s'était altérée et avait perdu, avec les apports et les oublis, la charmante et poétique naïveté de ses premiers âges. Je vois avec plaisir qu'elle est parlée encore puisque vous m'entendez, alors que j'ignore si sa belliqueuse patrie figure toujours sur la carte du monde.

— Réjouis-toi, interrompit spontanément le directeur de la mission, réjouis-toi,

Comban est toujours vivante et plus que jamais, nous avons l'honneur d'être ses fils et ton compatriote.

— Hélas ! ou bienheureusement ! les passions se dissipent avec l'âge et je n'ai plus que l'honneur ou la honte d'être un homme. Mais revenons à mon récit.

Je vivais donc à Comban, et j'y menais une vie assez futile, d'autres disaient dissolue; (après tout, ces frasques de jeunesse sont peut-être une nécessité de celle-ci, et nous ne les condamnons que lorsque nous ne pouvons plus les concevoir). Lorsque je sortis de cet âge turbulent et libertin, les préoccupations que m'offrirent mes semblables, leurs concepts et leurs critères m'apparurent plus désuets et plus puérils que ceux qui avaient rempli ma vie, et que leur puérilité et leur désuétude me faisaient abandonner. C'est alors que je décidai de me retirer du commerce des hommes et de vivre dans cette oasis découverte après des jours de marche et d'épreuves et dont l'eau est claire et fraîche et les fruits abondants et savoureux au palais. Je limitai ma vie à ce simple horizon, ne jetant les yeux sur celui du désert que pour plaindre ceux qui s'y aventurent pour découvrir de turbulentes et décevantes cités.



— Il est vrai qu'en dehors de Comban, les villes et pays sont sujets à bien des déceptions — crut devoir faire remarquer le chef de la mission — mais Dieu t'a conduit jusqu'ici.

— Je ne sais s'il m'a fait une telle grâce, mais je pense que mes pieds y furent pour quelque chose si je me souviens l'état où ils étaient lors de mon ultime étape.

Passons, depuis je vis en ces lieux, méditant, rêvant, taillant ici un arbre, ou là en greffant un autre, en m'efforçant toutefois de ne pas déranger, selon mes vues propres, le visage qu'avait le monde et qui se trouvait établi selon le vœu, ou du moins, selon les habitudes, de toutes les espèces depuis leur origine.

Cependant, en dépit de ma vie de solitaire, j'ai conservé de mes premières années certaines manies et notamment celle de transcrire mes rêves et de donner une forme immobile à ma changeante pensée.

Sans doute vous semblera-t-il puéril que j'écrive encore en un lieu où je suis seul à pouvoir me lire, mais j'aime la beauté d'une phrase comme j'aimais jadis la courbe d'une hanche ou le galbe d'un sein, et le sourire d'une image m'est voluptueux comme celui d'une femme allongée, dont les dents se découvrent et dont le regard s'allume.

Parfois encore — reprit le vieillard, après un temps — lorsque je médite sur les mystères de la vie et de la mort, je m'aventure dans le désert et là, face à son vide et à sa stérilité, je rêve au vide et à la stérilité de notre existence et de nos passions. Puis je reviens à mon oasis, où je découvre, avec l'eau qui chante et les longues palmes des arbres qui, de leur ample mouvement font un ballet sur la crudité du ciel, le véritable sens de la vie.

Puisque le mystère des choses nous a fait vivants, qu'avons-nous d'autre à faire qu'à vivre.

Soyons homme, comme l'oiseau est oiseau et comme le grain de sable est grain de sable, écrivons et chantons comme souffle le vent et jacasse le perroquet.

— N'oublie pas — fit remarquer le conducteur de la troupe — que nous somsommes l'espèce élue, et que c'est insulter Dieu que de nous comparer au reste de l'univers.

— Cela mérite peut-être que nous y revenions, mais laissez-moi d'abord vous conter ma mésaventure. J'écrivai depuis longtemps un volumineux ouvrage où j'avais multiplié symboles et légendes, Sagesse et Folie. Or, un jour que pour parfaire à mon œuvre j'allai méditer dans le désert, je crus bon d'emporter avec moi le manuscrit, d'en lire tel passage et de le comparer à tel autre, de tenter de créer entre eux un équilibre, d'éviter les redites, de renouveler les images ou de serrer de plus près ma pensée.

Le malheur voulut que brusquement le vent s'éleva, fit tourbillonner avec le sable du désert les feuillets de mon manuscrit. Je courus affolé de l'un à l'autre, j'en ramassai au hasard ceux que je pouvais retenir, mais déjà le vent soufflait en tempête, emportant comme des illusions les pages où j'avais transcris les rêves venus me visiter au cours de tant d'années, comme des amis lointains et passagers.

Ce me fut le sujet d'une nouvelle méditation où je compris que la beauté cesse d'être telle, lorsque nous cessons d'être, que ce n'est que notre imagina-

tion qui peuple ce monde de beauté et qui puise dans le prétexte des choses une raison de s'exalter, d'admirer, de préférer, et que rien ne serait plus lorsque je cesserai d'être.

Qu'ainsi donc, sauver mon livre au prix de ma vie, c'était sauver du vide.

— Heureusement il y a Dieu, reprit son interlocuteur.

— Dieu aussi meurt avec nous, il n'est que la projection de ce que nous voulons de meilleur en nous, et c'est pourquoi il nous est si proche et si lointain.

— Répondez-moi, interrogea le conducteur de la troupe brusquement inspiré, vous me parlez d'un manuscrit emporté par le souffle du désert, ne serait-ce pas celui où il s'agit d'un certain prophète...

— Nommé Bagou, acheva le vieillard.

— A genoux mes frères, à genoux, car nous sommes en présence de Dieu lui-même, puisque ce livre nous vient du ciel.

— Aucunement, je ne l'ai écrit que pour charmer les enfants et leur donner peut-être à penser.

— Non point, il nous vient de Dieu, et durant des années, Comban a été en guerre avec Albanfous pour faire entendre l'authenticité de ses sources.

— Que me dites-vous ! s'étonne tristement le vieillard. Alors que je n'avais noirci tant de pages que pour permettre aux enfants de s'élever et de devenir des hommes, n'ont-elles servi qu'à faire les hommes plus enfants que les enfants.

— Veux-tu dire que ce manuscrit ne vient pas de Dieu ?

— Non, je fus seul à l'écrire.

— Alors c'est Dieu qui te l'a dicté — poursuivit l'homme, voulant à tout prix sauver sa foi —

— Ne crois pas à de telles légendes et comment pourrais-tu croire à leur enrichissement, puisque la guerre en fut l'aboutissement avec toutes les pauvretés morales et matérielles qu'elle traîne après elle.

— Oserais-tu prétendre que c'est vainement que nous avons perdu frères et enfants au cours de nos combats contre Albanfous ? Oserais-tu prétendre que c'est pour rien que nous avons souffert la soif et la faim pour parvenir jusqu'ici et que nous avons jonché de cadavres, notre longue route par le désert !

— Ecoutez-moi, reprit le vieillard, écoutez-moi sans passion. Vous me disiez tout à l'heure que nous étions l'espèce élue. J'ai quelques raisons d'en douter ; Si Dieu est la Toute-puissance, pourquoi aurait-il limité son choix à une pauvre espèce entre toutes.

— Précisément parce qu'il l'a choisie !

— Sans vous suivre tout à fait, je vous accorde que parmi tous les animaux, nous sommes ceux qui nous trouvons dotés de la plus grande imagination, ce qui fait tout notre bien et tout notre mal, notre luxe de voluptés et notre raffinement de crimes. Si l'homme était sage, il ne se départirait pas de cet orgueil qui éclate dans son humilité religieuse, lorsqu'il se déclare fait à l'image de Dieu. Que ne comprend-il pas que les divinités sont nées de notre



imagination, qu'elles figurent ce que nous voulons de meilleur et de pire !
Si l'homme était sage, il mettrait son orgueil dans un monde où il a été jeté avec des dents pour mordre, des ongles pour déchirer et la nécessité de tuer pour vivre, il mettrait son orgueil à se montrer moins cruel que les Dieux !

Le chef de la troupe pélerine n'en put entendre d'avantage. « Mort à l'imposteur », s'écria-t-il.

Et dans un geste spontané, ces hommes qui avaient traversé les déserts, affronté la soif et échappé de justesse à la mort, pour un manuscrit dont ils ignoraient la source, lapidèrent et achevèrent de coups celui qui en était l'auteur.

M. L.

Cette nouvelle a été couronnée d'une mention par « le Cercle international de la Pensée et des Arts français ».



L'abbé Polype

par Raymond MARQUÈS

Soir tombant. Eglise vide de campagne. L'abbé Polype pénètre, pensif, tourne l'autel et s'assied sur un prie-Dieu, face au mur nu.

Polype. — Seigneur, j'ai des vapeurs. Je me dégraffe le col, je me trousse la soutane, je retire mes bas, mes souliers, regardez quelle boue ils traînent aux semelles, pardon, je vous prie, mais le racloir me sert pour épouiller les chiens des douairières de village, donc j'étouffe, l'émotion, certains soirs, colle à ma gorge comme une angine de Vincent, violette comme un vin de guerre, je tourne dans ma chambre, je ronde à travers la sacristie, je fais trois fois le tour de l'église, vous le savez, vous me guettez, je me demande si au fond vous ne m'encouragez pas dans ce sport pour me défouler par des exercices violents mais sains. Vous êtes trop paternel et je suis trop homme. Nous ne nous entendons pas comme il faudrait. Goguenard avec moi seriez-vous ? ou indifférent ? ce qui semblerait d'un moindre mal, car la moquerie me détruit. Et puis un Dieu ironique ferait-il sérieux ? Si les ouailles vous pensaient enclin à rire à leurs dépens, quelle révolution ! tout serait fichu, l'Eglise s'écroulerait faute de militants et de legs. Non, vous ne vous moquez point, trop fin connaisseur. Vous portez le masque rugueux, abrupt, âpre des maîtres auxquels nul ne s'adresse, sinon dans le désespoir, l'obligation ou par distraction. Je vous parle par métier et aussi grâce à cette confrérie qui nous unit et me permet certaines familiarités respectueuses bien sûr (à voix basse) on ne sait jamais. (Il se gratte.) Toujours des puces, sacré tour d'Enfer, monstre des voluptés rieuses, serait-ce une puce baveuse de rage ? Je me laisse emporter par une lave de jurons fleuris et décorés. Que vous importe, n'est-ce pas, mon ira de jeune homme, je veux dire d'homme encore jeune, et cette jeunesse, ah ! vous vous en doutez, comme elle est pénible à passer par-dessus l'épaule, à déposer sur le pont arrière ou à balancer dans le train-train.

J'arrive souvent à la sevrer, à la ligoter au pied de mon lit, de mon pauvre lit d'abbé minable des chemins creux et des culs-terreux de fosse à purin, je la flagelle, la paillarde, la mignarde, la poularde, la bâtarde à coups de sermon, de Bible, de Jésus par ci, de saint Pierre par là et de vous tout le temps. Mais convenez que Marie-Madeleine, la Vierge à la Clovis Trouille et la sœur du sonneur qui ne porte jamais rien sur le cul à part son tablier fendu juste assez profond quand elle se baisse pour laver les abords des fonts baptismaux, car les salopards, le père, le parrain, le grand-oncle, tous de pisser chaque fois, j'asperge, ils aspergent, ils se prennent pour qui ? Pour vous ? Pour moi ? Je n'ose rien dire pour ne pas troubler l'office, bouleverser la cérémonie et manquer peut-être de sauver une âme innocente mais qui pissera là aussi, plus tard, si je ne veille. Ah ! les poulains, les verrats, les caniches, les ouailles, oui, les futailles, pousailles, urinailles !



Je cloche, Seigneur, je me laisse griser par votre bonté et votre attention. Je me déverse, je débonde, je décuve mon vin passé, mes vendanges d'abondance, mes songeries de clairette qui titrent fort, vingt degrés. Pas mal pour un pichet de messe, à s'en trousser la chaisière, à s'en détrousser le vicaire aux fêtes du 15 août. Pardon, vous m'égarez. Et la puce maligne si mal nichée qui me grappine à suçons perdus.

Mais la jeunesse, j'y reviens, c'est ma détresse en ce moment. Oh ! ma détresse, vous souriez, je m'en doute, vous me connaissez, je n'ai que des désespoirs rentables auprès des vieilles de bénitier, barbotantes comme mouches à lait ou truies à vase, disons que je m'inquiète au sujet de Léontine. Vous voyez ? Léontine, la petite de la veuve à Gaston, je dis bien la veuve, car Gaston était trop mort pour jouer au papa. Donc Léontine, cette piotte de la passion ou de l'erreur, belle et ronde, une peau qui sent la pêche écrasée, la fleur d'œillet, le miel juste coulé du gâteau, le sirop d'orgeat, la glycine aux crépuscules de juillet et la jument follace qui pestouille à travers les prés. Je lui souris religieusement, je la confesse régulièrement, je la détaille dévôtement, je la déshabille rêveusement. Quant à la mère, mon Dieu, je ne la méprise point. C'est une noble veuve qui a du répondant humain pour un de vos serviteurs tels que moi. Mais je guette la fille, pucelle paraît-il, mais ignorante à peine, assez niaise malgré tout pour croire son abbé. Voilà où j'en suis, pourquoi le col me serre et la puce m'exaspère, pourquoi je viens vous demander conseil et m'en remettre à vos suggestions. (Il se lève, fait quelques pas devant le mur, puis se rassied.)

Peut-être ne suis-je pas en état de tenter ma chance. La saison ne se prête pas aux galopades. Ma soutane s'est trop usée dans les ruses et l'on peut me reconnaître à ses effilochures. Pourtant je me sens aisé aux entournures, je remue des sentiments, je roule des équivoques agréables. Alors, Seigneur, je tente, je risque ? Que perdre ? Rien. Jusqu'ici qu'ai-je perdu ? Pas même la considération de tous. J'ai découvert réconfort et vanité satisfaite. Je roue ma roue en paon de ciboire.

Seul danger, Pentecôte, l'instituteur. Lui ne me ratera pas. Je le sais. C'est un jaloux mal foutu. Ah ! Seigneur, flanquez-lui une rude angine, une occlusion intestinale, un épanchement de synovie, une tumeur au cerveau, n'importe quoi, mais qu'il devine ma présence et ma force à travers son mal. Le bougre, faites-le clancher par charité et je vendrai par obligation, aux prochaines communions, les plus gros cierges au prix le plus fort, ceux que j'ai coulés dans les douilles de 14-18, avec les restes de suif, repeints à la chaux, des monstres flatteurs. Les familles se battront, s'éborgneront, se châtreront pour les enlever. L'orgueil, Seigneur, c'est le froment levé du bouseux, l'ergot de seigle de ces boulanges à la petite meunière pour des pétrins d'antiquaire. Je vous prédis une fortune honnêtement raflée. Aussi pour Pentecôte, songez, songez droit et bien. Pour l'Eglise. (Il se lève, s'éloigne, se retourne.)

Je voudrais vivre heureux. Un peu de bonheur conquis avec adresse et dévotion. Avoir l'impression d'être homme, vivre en harmonie avec le vacher, le facteur, le maire ou le gendarme. Faire semblant de veiller, mais corrompre et bouleverser. Fauter pour votre gloire puisque à la fin vous me pardonneriez. Quel honneur pour vous ! Quel soulagement amusé pour moi ! Si personne ne fautait, à quoi serviriez-vous ? Et même en péchant, votre utilité est contestable, du moins me l'a-t-on confessé. Je ne vous dirai pas qui. Quant à moi, je n'ose pas me prononcer. Mes idées s'embrouillent, j'ai trop de perspectives cahotantes et ménagères pour m'arrêter en chemin.

Je pourrais vous détrôner, vous vous en doutez. Certains soirs ça me démange. Faire un sermon qui vous anéantirait comme un **vulgus**. Je sais prê-



cher, je sais persuader, mon influence est assez grande par les campagnes. Un éreintage dont vous ne vous relèveriez pas. Un pays perdu, un ciel sauvé ! Ou l'inverse. Je suis capable de toutes les trahisons. A tous les chants du coq, je lance mes contre-prières. Belle nouvelle, hein ? Mais ceci entre nous, pour l'instant du moins. Notre secret qui nous rend complices à part égale. J'attends votre réponse au sujet de Léontine, la couquine. Salutations distinguées, Seigneur. (Il pénètre dans la sacristie.)

R. M.

Œuvres de Jean-Pierre CHABROL

ROMANS

La Dernière Cartouche (E.F.R. 1953)
Le Bout-Galeux (Amiot Dumont, 1955 - Gallimard, 1965)
Fleur d'Epine (Gallimard, (1957)
Un Homme de Trop (Gallimard, 1959 - Livre de Poche, 1968)
Les Innocents de Mars (Gallimard, 1961)
Les Fous de Dieu (Gallimard, 1961 - Livre de Poche, 1969)
La Chatte Rouge (Gallimard, 1963)
Je t'aimerai sans vergogne (Gallimard, 1967)

LES REBELLES

Les Rebelles (Plon, 1965 - Livre de poche, 1968)
La Gueuse (Plon, 1966)
L'Embellie (Plon, 1968)

RECITS

Mille Millions de Nippons, illustré par l'auteur (Plon, 1964)
L'Illustre Fauteuil et autres récits (Gallimard, 1967)
Les Contes d'Outre-Temps (Plon, 1969)

CONTES

Ma déchirure, conte dramatique en seize tableaux (Gallimard, 1968)
« Jean-Pierre Chabrol raconte... » (Disque Arion, 1965)
Titane et Bougrenette, album illustré par l'auteur (O.D.E.J. Presse et disque Arion, 1966)
« Les Histoires Naturelles de Jean-Pierre Chabrol » (Disque Arion, 1969)



La révolte des fous

par Gabriel POMERAND

Tout avait commencé par la décision d'un Préfet de Police qui consistait à prendre des mesures contre le bruit. Cette campagne du silence fut conduite par le chef des gardiens de l'ordre, en utilisant les grands moyens, c'est-à-dire le cinéma, la presse et la télévision. Elle satisfit tout le monde, Sigismond excepté.

Le richissime directeur de la patate en conserve Sigismond et Cie, s'ennuyait à l'époque, et décida d'augmenter la vente de sa marchandise en menant une politique opposée à celle du Préfet de Police : ce fût la campagne du bruit.

Des orchestres, des affiches, de petits sketches cinématographiques, diffusèrent la formule suivante : le silence trouble d'organisme en affolant la population. Le bruit crée un climat naturel et nécessaire à l'homme ! Vive le bruit !

Non seulement le Préfet de Police, mais aussi le public autant que lui s'inquiétèrent de cette réaction capitaliste. La population ouvrière qui devait dormir pendant la nuit pour être en état de travailler durant le jour, se révolta contre cette singulière publicité et, par voie de sa presse, de ses syndicats et de ses manifestations populaires, demanda l'interdiction de la campagne publicitaire du roi de la patate en conserve.

Advint alors un événement capital qui devait décider du destin de l'industriel. Sigismond avait des concurrents qui ne voyaient pas d'un bon œil le procédé par lequel il avait trusté le marché de la patate et, il avait notamment des fils qui, depuis fort longtemps espéraient sa mort pour hériter de sa fortune. Il est aisé de se mettre à la place de ces pauvres gens.

Tous ces adversaires réunis — et tu quo mi fili, Brutus — eurent raison de ce brave et sympathique original. Sigismond fut déclaré atteint de démence précoce, par un conseil de famille auquel furent adjoints trois psychiatres commis par la justice afin que la loi pudibonde ne se retrouva point violée. Toutes expertises ayant été concluantes, il fut interné dans l'asile d'aliénés d'un médecin qui par une étrange coïncidence se dénommait Cinglé. La société croyait avoir ainsi mis un point final à la carrière de Sigismond. Elle se trompait. Le Selfmademan savait affronter le destin, et pouvait recommencer une nouvelle carrière à partir de zéro. Sans tarder, il envoya par lettre à son meilleur ami, une idée concernant la fabrication des clous pour les assiettes. Je ne pourrais vous décrire intégralement son brevet, car le mémoire qu'il en dressa contient une centaine de pages dactylographiées Il s'agissait en substance d'embellir les assiettes en y plantant des clous.

Cette idée novatrice eut le succès qu'elle méritait et, dans les six mois qui suivirent, le dernier fidèle de Sigismond, devint richissime à son tour.



Malgré son argent, il ne parvint cependant pas à faire libérer l'inventeur, de la clinique du Docteur Cinglé qui, consciencieux et savant considérait tout individu capable de s'enrichir, comme un fou dangereux pour la misérable société dans laquelle il vivait.

Sigismond resta donc incarcéré dans son asile, où rien d'ailleurs ne pouvait abattre sa combativité.

— On veut me garder en prison, déclarait-il, je m'en évaderai donc.

Sur ces paroles historiques, il s'enferma dans un mutisme prolongé qui était en lui le signe de la plus profonde méditation.

Quelques jours plus tard, Sigismond eut son Euréka.

Je vais provoquer une révolte dans l'asile. Je démontrerai au docteur Cinglé qu'il est encore plus fou que nous, s'il s'imagine pouvoir garder hors de ses grilles des hommes en liberté.

Sigismond se mit à harceler ces compagnons auprès desquels il était détenu.

— Il faut que nous soyions unis afin d'échapper à ce bagne, essaya-t-il de leur faire entendre!

Si vous croyez qu'il est facile d'organiser des hommes qui ne sont pas d'accord sur les mots, vous commettez une erreur fondamentale.

Monsieur Carré regarda Sigismond, non sans surprise, et lui affirma au cours de la promenade quotidienne dans la cour de l'asile :

— Je ne peux pas m'évader, je suis une tarte au chocolat. Vous pouvez vous en rendre compte en me léchant le nez. On m'a donné cete forme et je suis obligé de l'accepter. Une tarte au chocolat ne peut selon toute vraisemblance pas se révolter contre la forme !

Monsieur Losange, lui, était Napoléon sans nul doute, et n'avait aucun intérêt à quitter son île de Sainte-Hélène, car après cette déportation par l'Angleterre, il ne se produit plus rien dans l'existence végétative et organisée de cet empereur. Je ne peux tout de même pas me jeter dans le vide ».

Heureusement Sigismond trouva quelques personnages dans l'asile, disposés à le suivre dans son programme : un homme-caniche séparé de son chien par les emloyés de la fourrière, un personnage-stylographique qui depuis un an sollicitait du docteur Cinglé la permission de se rendre à la papeterie située au coin de la rue pour se faire emplir le crâne, un pauvre lampiste furieux que la nuit fût noire et que l'on n'éclairât plus les réverbères avec du gaz !

Tous ces hommes devinrent les disciple de Sigismond et décidèrent de l'assister dans sa révolte. Ils entreprirent une œuvre de reconversion de Monsieur Carré Tarte à la crème et de Monsieur Losange Napoléon à Sainte-Hélène et les séduisirent en flattant leurs obsessions : en fait l'un n'était qu'une pâte sans forme qui devait absolument sortir de l'asile pour aller à la recherche de son moule, et l'autre vivait seulement le chapitre de l'Ile d'Elbe et il lui manquait encore son Waterloo pour trouver enfin la paix et son Las Cases.

Une vingtaine de pensionnaires ralliés aux vues de Sigismondi attaquèrent leurs vieux gardiens pendant l'heure réglementaire de promenade et les terrassèrent irrémédiablement. Le docteur Cinglé fut enfermé dans une cellule capitonnée et les fous décidèrent de se disperser dès qu'ils seraient dans la rue. Miséricorde ! Ils ne parvinrent jamais à trouver leur chemin. Ils ouvrirent des portes et marchèrent enfin hors de l'asile, dans de belles avenues bordées d'arbres et de villas mais ils n'y virent aucune différence avec la cour de leur prison.



— Nous sommes donc toujours à l'asile, déclarèrent les détraqués exceptionnellement d'accord les uns avec les autres ;

— Il y a ici un toit couleur de ciel et il y a aux fenêtres des barreaux plus gros encore que les nôtres. Les immeubles portent des numéros ni plus ni moins que nous et il y a partout des gardiens de fous déguisés en arbres du boulevard.

Sigismond pour une fois faisait cause commune avec les autres.

— Nous nous sommes égarés dans les dédales de notre propre maison! déclarèrent-ils encore. Nous sommes perdus ! Et doucement, quittant ce monde aussi terrible que leur hôpital psychiatrique ils retournèrent dans la maison du Docteur Cinglé où, du moins, ils connaissaient leurs places respectives :

— Nous sommes plus à l'aise dans notre quartier que dans le vaste camp de concentration pour déséquilibrés que nous venons d'entrevoir.

Le docteur Cinglé, quand il les revit, et qu'il entendit leurs doléances, leur répondit :

— Je ne puis vous recevoir. Vous vous êtres trompés d'adresse. Je ne suis qu'un malheureux déséquilibré ! Comment voudriez-vous que je vous soigne ? Cherchez-vous donc un médecin.

Ni Sigismond ni ses acolytes ne trouvèrent plus preneur.

Aux dernières nouvelles, ils sont obligés de vivre en liberté.

G. P.



ALBERT CAMUS parmi nous...

Naturellement, lorsque nous disons qu'Albert Camus est parmi nous, cela veut simplement dire que l'écrivain est présent parmi les hommes, pour qui la qualité d'homme passe avant toutes les autres.

Le dixième anniversaire d'un accident absurde qui à la fois souligne la fragilité de la vie et la constance de la pensée de l'écrivain, a permis à la faune journalistique de s'ébrouer.

On discute Camus, on mesure Camus, on interpelle Camus, on se sert de Camus comme marche-pieds pour grimper sur un piedestale où le public vous verra mieux. Puis avec un clin d'œil malin vers l'auditoire, on lève la patte. On la lève bien de façon à ce que le pédigrée du critique qui officie soit établi sur parchemin.

Ces anniversaires ont quelque chose de ridicule. Ils ressemblent à ces grains de chapelet, que les chaisières tripottent machinalement en pensant à la prestance des saints peints par l'école flammande, et les littératures de s'exclaffer « Chouette à propos d'un certain Camus on va enfin parler de nous ».

Bien sûr quelques uns des amis d'Albert Camus réagissent de ci de là. Mais notre ami Roger Grenier peut bien écrire dans un remarquable article du « Monde » « La sympathie de Camus pour les libertaires, qui s'il l'a toujours exprimée avec discrétion, ne s'est jamais démentie », tous les petits marxiens qui salissent les feuilles des journaux dits de gauche, on ne sait pas trop pour quoi, se sont cependant déchaînés « Que voulait Camus ? Que proposait Camus ? Qu'aurait fait Camus en Mai 68 ? » interrogent-ils ?

L'indécence, l'insolence, la platitude de certains foutriquets du journalisme nous obligent à intervenir dans le débat, alors que pour nous l'œuvre de Camus n'est pas à débiter par tranche d'un cycle chronologique mais à consulter lorsque la conjoncture économique ou sociale recoupe les jugements ou les propositions qui y sont faits.

Mais d'abord quelques remarques. Après son départ de « Combat » et à part une brève collaboration à « France Observateur » et à « L'Express », les articles de Camus seront rares. Il en écrira quelques uns pour une presse qui mettra en question tel ou tel de ses jugements ou de ses prises de position. Ce seront des



réponses, des articles de polémiques qui n'auront rien à voir avec sa sympathie ou son antipathie envers ceux qui les publieront. Les autres articles il les publiera dans une presse caractérisée. « La Révolution prolétarienne », « Le Libertaire », « Le Monde Libertaire », « Défense de l'homme », « Liberté » et surtout dans une petite revue éditée en Suisse « Témoin » où se regrouperont autour de lui des libertaires comme Proudhommaux ou Proix, des pacifistes comme des socialistes humanistes comme Sillone, des syndicalistes révolutionnaires, etc...

Voilà quel fut le milieu politique, disons plutôt idéologique dont s'entoura Albert Camus. Nous le vîmes dans des meetings organisés par le mouvement libertaire espagnol en exil, dans les fêtes du « libertaire », dans les prétoires de justice pour défendre nos camarades poursuivis par le gouvernement.

Naturellement, il ne s'agit pas de transformer Albert Camus en militant anarchiste distributeur de tracts, colleur d'affiches ou théoricien de l'anarchie. Camus fut un écrivain humaniste. Son engagement total en faveur de l'homme le porta tout naturellement vers ceux qui entendaient organiser la vie collective en conservant l'homme comme l'unité de toute chose. Et c'est la raison qui le conduisit après avoir dénoncé le socialisme césarien, hérité du marxisme à remettre son espoir dans le syndicalisme révolutionnaire et libertaire.

Juchés sur les talons rouges de leurs chaussures, Louis XV, les esprits distingués de la gauche crypto-marxiste se sont posés des questions sur Albert Camus. Effaçons-nous et laissons le soin à Albert Camus de leur répondre.

La Rédaction



Dans un texte extrait Albert Camus analyse et trace les limites de la Révolte. A partir du nihilisme, il débouche sur la mesure qui renforce la justification de l'acte. L'homme refuse la légitimation du meurtre même lorsqu'il l'accomplit. Il n'est alors ni complètement coupable ni entièrement innocent. C'est la position de tous les libertaires à quelque tendance qu'ils appartiennent.

Le crime irrationnel et le crime rationnel, en effet, trahissent également la valeur mise au jour par le mouvement de révolte. Et d'abord le premier. Celui qui nie tout et s'autorise à tuer, Sade, le dandy meurtrier, l'Unique impitoyable Karamazov, les zélateurs du brigand déchaîné, le surréaliste qui tire dans la foule, revendiquent en somme la liberté totale, le déploiement sans limites de l'orgueil humain. Le nihilisme confond dans la même rage créateur et créatures. Supprimant tout principe d'espoir, il rejette toute limite et, dans l'aveuglement d'une indignation qui n'aperçoit même plus ses raisons, finit par juger qu'il est indifférent de tuer ce qui, déjà, est voué à la mort.

Mais ses raisons, la reconnaissance mutuelle d'une destinée commune et la communication des hommes entr'eux, sont toujours vivantes. La révolte les proclamait et s'engageait à les servir. Du même coup, elle définissait, contre le nihilisme, une règle de conduite qui n'a pas besoin d'attendre la fin de l'histoire pour éclairer l'action et qui, pourtant, n'est pas formelle. Elle faisait, au contraire de la morale jacobine, la part de ce qui échappe à la règle et à la loi. Elle ouvrait les chemins d'une morale qui, loin d'obéir à des principes abstraits, ne les découvre qu'à la chaleur de l'insurrection, dans le mouvement incessant de la contestation. Rien n'autorise à dire que ces principes ont été éternellement, rien ne sert de déclarer qu'ils seront. Mais ils sont, dans le temps même où nous sommes. Ils nient avec nous, et tout au long de l'histoire, la servitude, le mensonge et la terreur.

Il n'y a rien de commun en effet entre un maître et un esclave, on ne peut parler et communiquer avec un être asservi. Au lieu de ce dialogue implicite et libre par lequel nous reconnaissons notre ressemblance et consacrons notre destinée, la servi-



tude fait régner le plus terrible des silences. Si l'injustice est mauvaise pour le révolté, ce n'est pas en ce qu'elle contredit une idée éternelle de la justice, que nous ne savons où situer, mais en ce qu'elle perpétue la muette hostilité qui sépare l'oppresseur de l'opprimé. Elle tue le peu d'être qui peut venir au monde par la complicité des hommes entr'eux. De la même façon, puisque l'homme qui ment se ferme aux autres hommes, le mensonge se trouve proscrit et, à un degré plus bas, le meurtre et la violence, qui imposent le silence définitif. La complicité et la communication découvertes par la révolte ne peuvent se vivre que dans le libre dialogue. Chaque équivoque, chaque malentendu suscite la mort ; le langage clair, le mot simple, peut seul sauver de cette mort. Le sommet de toutes les tragédies est dans la surdité des héros. Platon a raison contre Moïse et Nietzsche. Le dialogue à hauteur d'homme coûte moins cher que l'évangile des religions totalitaires, monologué et dicté du haut d'une montagne solitaire. A la scène comme à la ville, le monologue précède la mort. Tout révolté, par le seul mouvement qui le dresse face à l'oppresseur, plaide donc pour la vie, s'engage à lutter contre la servitude, le mensonge et la terreur et affirme, le temps d'un éclair, que ces trois fléaux font régner le silence entre les hommes, les obscurcissent les uns aux autres et les empêchent de se retrouver dans la seule valeur qui puisse les sauver du nihilisme, la longue complicité des hommes aux prises avec leur destin.

Le temps d'un éclair. Mais cela suffit, provisoirement, pour dire que la liberté la plux extrême, celle de tuer, n'est pas compatible avec les raisons de la révolte. La révolte n'est nullement une renvendication de liberté totale. Au contraire, la révolte fait le procès de la liberté totale. Elle conteste justement le pouvoir illimité qui autorise un supérieur à violer la frontière interdite. Loin de revendiquer une indépendance générale, le révolté veut qu'il soit reconnu que la liberté a ses limites partout où se trouve un être humain, la limite étant précisément le pouvoir de révolte de cet être. La raison profonde de l'intransigeance révoltée est ici. Plus la révolte a conscience de revendiquer une juste limite, plus elle est inflexible. Le révolté exige sans doute une certaine liberté pour lui-même ; mais en aucun cas, s'il est conséquent, le droit de détruire l'être et la liberté de l'autre. Il n'humilie personne. La liberté qu'il réclame, il la revendique pour tous ; celle qu'il refuse, il l'interdit à tous. Il n'est pas seulement esclave contre maître, mais

aussi homme contre le monde du maître et de l'esclave. Il y a donc, grâce à la révolte, quelque chose de plus dans l'histoire que le rapport maîtrise et servitude. La puissance illimitée n'y est pas la seule loi. C'est au nom d'une autre valeur que le révolté affirme l'impossibilité de la liberté totale en même temps qu'il réclame pour lui-même la relative liberté, nécessaire pour reconnaître cette impossibilité. Chaque liberté humaine, à sa racine la plus profonde, est ainsi relative. La liberté absolue, qui est celle de tuer, est la seule qui ne réclame pas en même temps qu'elle-même ce qui la limite et l'oblitère. Elle se coupe alors de ses racines, elle erre à l'aventure, ombre abstraite et malfaisante, jusqu'à ce qu'elle s'imagine trouver un corps dans l'idéologie.

Il est donc possible de dire que la révolte, quand elle débouche sur la destruction, est illogique. Réclamant l'unité de la condition humaine, elle est force de vie, non de mort. Sa logique profonde n'est pas celle de la destruction ; elle est celle de la création. Son mouvement, pour rester authentique, ne doit abandonner derrière lui aucun des termes de la contradiction qui le soutient. Il doit être fidèle au oui qu'il contient en même temps qu'à ce non que les interprétations nihilistes isolent dans la révolte. La logique du révolté est de vouloir servir la justice pour ne pas ajouter à l'injustice de la condition, de s'efforcer au langage clair pour ne pas épaissir le mensonge universel et de parier, face à la douleur des hommes, pour le bonheur. La passion nihiliste, ajoutant à l'injustice et au mensonge, détruit dans sa rage son exigence ancienne et s'enlève ainsi les raisons les plus claires de sa révolte. Elle tue, folle de sentir que ce monde est livré à la mort. La conséquence de la révolte, au contraire, est de refuser sa légitimation au meurtre puisque, dans son principe, elle est protestation contre la mort.

Camus a justifié la révolte, dénoncé la révolution césarienne. Aux intellectuels marxistes et sartriens qui lui demandent « Mais que voulez-vous Monsieur Camus ? » il va répondre d'une voix claire que ces sourds par profession n'entendront jamais.

Quant à savoir si une telle attitude trouve son expression politique dans le monde contemporain, il est facile d'évoquer, et

ceci n'est qu'un exemple, ce qu'on appelle traditionnellement le syndicalisme révolutionnaire. Ce syndicalisme même n'est-il pas inefficace ? La réponse est simple : c'est lui qui, en un siècle, a prodigieusement amélioré la condition ouvrière depuis la journée de seize heures jusqu'à la semaine de quarante heures. L'Empire idéologique, lui, a fait revenir le socialisme en arrière et détruit la plupart des conquêtes du syndicalisme. C'est que le syndicalisme partait de la base concrète, la profession, qui est à l'ordre économique ce que la commune est à l'ordre politique, la cellule vivante sur laquelle l'organisme s'édifie, tandis que la révolution césarienne part de la doctrine et y fait entrer de force le réel. Le syndicalisme, comme la commune, est la négation au profit du réel, du centralisme bureaucratique et abstrait. La révolution du XXe siècle, au contraire, prétend s'appuyer sur l'économie, mais elle est d'abord une politique et une idéologie. Elle ne peut, par fonction, éviter la terreur et la violence faite au réel. Malgré ses prétentions, elle part de l'absolu pour modeler la réalité. La révolte, inversement, s'appuie sur le réel pour s'acheminer dans un combat perpétuel vers la vérité. La première tente de s'accomplir de haut en bas, la seconde de bas en haut. Loin d'être un romantisme, la révolte, au contraire, prend le parti du vrai réalisme. Si elle veut une révolution, elle la veut en faveur de la vie, non contre elle. C'est pourquoi elle s'appuie d'abord sur les réalités les plus concrètes, la profession, le village, où transparaissent l'être, le cœur vivant des choses et des hommes. La politique, pour elle, doit se soumettre à ces vérités. Pour finir, lorsqu'elle fait avancer l'histoire et soulage la douleur des hommes, elle le fait sans terreur, sinon sans violence, et dans les conditions politiques les plus différentes.

Mais cet exemple va plus loin qu'il ne paraît. Le jour, précisément, où la révolution césarienne a triomphé de l'esprit syndicaliste et libertaire la pensée révolutionnaire a perdu, en elle-même, un contrepoids dont elle ne peut, sans déchoir, se priver. Ce contrepoids, cet esprit qui mesure la vie, est celui-là même qui anime la longue tradition de ce qu'on peut appeler la pensée solaire et où, depuis les Grecs, la nature a toujours été équilibrée au devenir. L'histoire de la première Internationale où le socialisme allemand lutte sans arrêt contre la pensée libertaire des

Français, des Espagnols et des Italiens, est l'histoire des luttes entre l'idéologie allemande et l'esprit méditerraéen. La commune contre l'Etat, la société concrète contre la société absolutiste, la liberté réfléchie contre la tyrannie rationnelle, l'individualisme altruiste enfin contre la colonisation des masses, sont alors les antinomies qui traduisent, une fois de plus la longue confrontation entre la mesure et la démesure qui anime l'histoire de l'Occident, depuis le monde antique. Le conflit profond de ce siècle ne s'établit peut-être pas tant entre les idéologies allemandes de l'histoire et la politique chrétienne, qui d'une certaine manière sont complices, qu'entre les rêves allemands et la tradition méditerranénne, les violences de l'éternelle adolescence et la force virile, la nostalgie, exaspérée par la connaissance et les livres, et le courage durci et éclairé dans la course de la vie ; l'histoire enfin et la nature. Mais l'idéologie allemande est en ceci une héritière. En elle s'achèvent vingt siècles de vaine lutte contre la nature au nom d'un dieu historique d'abord et de l'histoire divinisée ensuite. Le christianisme sans doute n'a pu conquérir sa catholicité qu'en assimilant ce qu'il pouvait de la pensée grecque. Mais lorsque l'Eglise a dissipé son héritage méditerranéen, elle a mis l'accent sur l'histoire au détriment de la nature, fait triompher le gothique sur le roman et, détruisant une limite en elle-même, elle a revendiqué de plus en plus la puissance temporelle et le dynamisme historique. La nature qui cesse d'être objet de contemplation et d'admiration ne peut plus être ensuite que la matière d'une action qui vise à la transformer. Ces tendances, et non les notions de médiation qui auraient fait la force du christianisme, triomphent dans les temps modernes, et contre le christianisme lui-même, par un juste retour des choses. Que Dieu en effet soit expulsé de cet univers historique et l'idéologie allemande naît où l'action n'est plus perfectionnement mais pure conquête, c'est-à-dire tyrannie.

Mais l'absolutisme historique, malgré ses triomphes, n'a jamais cessé de se heurter à une exigence invincible de la nature humaine dont la Méditerranée, où l'intelligence est sœur de la dure lumière, garde le secret. Les pensées révoltées, celles de la Commune ou du syndicalisme révolutionnaire, n'ont cessé de nier cette exigence à la face du nihilisme bourgeois comme à celle du socialisme césarien. La pensée autoritaire, à la faveur de trois guerres et grâce à la destruction physique d'une élite de révoltés, a sub-

mergé cette tradition libertaire. Mais cette pauvre victoire est provisoire, le combat dure toujours. L'Europe n'a jamais été que dans cette lutte entre midi et minuit. Elle ne s'est dégradée qu'en désertant cette lutte, en éclipsant le jour par la nuit. La destruction de cet équilibre donne aujourd'hui ses plus beaux fruits. Privés de nos médiations, exilés de la beauté naturelle, nous sommes à nouveau dans le monde de l'Ancien Testament, coincés entre des Pharaons cruels et un ciel implacable.

Pour Camus l'attitude des intellectuels de gauche à la remorque du Césarisme est insupportable. C'est celle de faux apôtres qui se livrent au mensonge permanent et qui éternellement « mettront leur fauteuil dans le sens de l'histoire » et qui se justifient en se livrant à un chantage permanent, à des mythes aliénés.

«... Bien entendu, se dire révolutionnaire et refuser par ailleurs la peine de mort, la limitation des libertés et la guerre c'est ne rien dire. Ne disons donc rien, provisoirement, sinon que se dire révolutionnaire et exalter la peine de mort, la suppression des livertés et la guerre, c'est dire seulement qu'on est réactionnaire, au sens le plus objectif de ce mot. Et c'est parce que les révolutionnaires contemporains ont accepté ce langage que nous vivons aujourd'hui universellement une histoire réactionnaire. Pour un temps encore inconnu, l'histoire est faite par des puissances de police et des puissances d'argent contre l'intérêt des peuples et la vérité de l'homme. Mais peut-être est-ce pour ces raisons que l'espoir est permis. Puisque nous ne vivons plus les temps révolutionnaires, apprenons au moins à vivre le temps des révoltés. Savoir dire non, s'efforcer chacun à notre place de créer les valeurs vivantes dont aucune rénovation ne pourra se passer, maintenir ce qui vaut de l'être, préparer ce qui mérite de vivre, s'essayer au bonheur pour que le goût terrible de la justice en soit adouci, ce sont là des motifs de renouveau et d'espoir.

«...Il y a un chantage, qui, désormais, n'aura plus cours. Il y a des mystifications que, désormais, nous dénoncerons rudement. Nous refuserons de croire plus longtemps que le christianisme

des salons et des ministères puisse oublier impunément le christianisme des prisons. Mais parce que des gouvernements chrétiens ont la vocation de la complicité nous n'oublierons pas que le marxisme est une doctrine d'accusation dont la dialectique ne triomphe que dans l'univers des procès. Et nous appellerons concentrationnaire ce qui est concentrationnaire. même le socialisme.

« Nous savons que notre société repose sur le mensonge. Mais la tragédie de notre génération est d'avoir vu, sous les fausses couleurs de l'espoir, un nouveau mensonge se superposer à l'ancien. Du moins, rien ne nous contraint plus à appeler sauveurs les tyrans et à justifier le meutre de l'enfant par le salut de l'homme. Nous refuserons de croire ainsi que la justice puisse exiger, même provisoirement, la suppression de la liberté. A les en croire, les tyrannies sont toujours provisoires. On nous explique qu'il y a une grande différence entre la tyrannie réactionnaire et la tyrannie progressiste. Il y aurait ainsi des camps de concentration qui vont dans le sens de l'histoire et un système de travail forcé qui suppose l'espérance. A supposer que cela fût vrai, on pourait au moins s'interroger sur la durée de cet espoir. Si la tyrannie, même progressiste, dure plus d'une génération, elle signifie pour des millions d'hommes une vie d'esclave, et rien de plus. Quand le provisoire couvre le temps de la vie d'un homme, il est pour cet homme le définitif. Au reste, nous sommes ici dans le sophisme. La justice ne va pas sans le droit et il n'y a pas de droit sans libre expression de ce droit. Cette justice pour laquelle une foule d'hommes aujourd'hui meurent ou font mourir, on ne peut en parler avec tant de hauteur que parce qu'une poignée d'esprits libres lui ont conquis, à travers l'histoire, le droit de s'exprimer. Je fais ici l'apologie de ceux qu'on appelle avec mépris des intellectuels ».

Se refuser à tout chantage, à commencer par celui de l'histoire et de ses monstres sacrés n'empêche pas Albert Camus de juger. En particulier il va le faire dans un article publié par le « libertaire » à la suite d'une contreverse à propos de « L'homme Révolté ».

On comprend maintenant que j'ai été tenté, en ce qui concerne Bakounine, de mettre un accent grave sur ses déclarations

nihilistes. Ce n'est pas que j'aie manqué d'admiration pour ce prodigieux personnage. J'en manquais si peu que la conclusion de mon livre se réfère expressément aux fédérations française, jurassienne et espagnole de la 1re Internationale, qui étaient en partie bakouninistes. J'en manque si peu que je suis persuadé que sa pensée peut utilement féconder une pensée libertaire rénovée et s'incarner dès maintenant dans un mouvement dont les militants de la C.N.T. et du syndicalisme libre, en France et en Italie, attestent en même temps la permanence et la vigueur.

Mais c'est à cause de cet avenir dont l'importance est incalculabe, c'est parce que Bakounine est vivant en moi comme il l'est dans notre temps qe je n'ai pas hésité à mettre au premier plan les préjugés nihilistes qu'il partageait avec son époque. Ce faisant, il me semble, malgré Leval, que j'ai finalement rendu service au courant de pensée dont Bakounine est le grand représentant. Cet infatigable révolutionnaire savait lui-même que la vraie réflexion va sans cesse de l'avant et qu'elle meurt à s'arrêter, fût-ce dans un fauteuil, une tour ou une chapelle. Il savait que nous ne devons jamais garder que le meilleur de ceux qui nous ont précédés. Le plus grand hommage, en effet, que nous puissions leur rendre consiste à les continuer et non à les consacrer : c'est par la déification de Marx que le marxisme a péri. La pensée libertaire, à mon sens, ne court pas ce risque Elle a, en effet, une fécondité toute prête à condition de se détourner sans équivoque de tout ce qui, en elle-même et aujourd'hui encore. reste attaché à un romantisme nihiliste qui ne peut mener nulle part. C'est ce romantisme que j'ai critiqué, il est vrai, et je continuerai de le critiquer, mais c'est cette fécondité qu'ainsi j'ai voulu servir.

Enfin ce texte merveilleux que pas un de nous ne se refuserait de signer et qui définit la permanence de la Révolte qui est le moteur de l'humanité.

On comprend alors que la révolte ne peut se passer d'un étrange amour. Ceux qui ne trouvent de repos ni en Dieu ni en l'histoire se condamnent à vivre pour ceux qui, comme eux, ne peuvent pas vivre : pour les humiliés. Le mouvement le plus pur

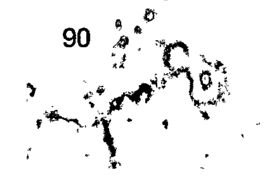
de la révolte se couronne alors du cri déchirant de Karamazov : s'ils ne sont pas tous sauvés, à quoi bon le salut d'un seul ! Ainsi, des condamnés catholiques, dans les cachots d'Espagne, refusent aujourd'hui la communion parce que les prêtres du régime l'ont rendue obligatoire dans certaines prisons. Ceux-là aussi, seuls témoins de l'innocence crucifiée, refusent le salut, s'il doit être payé de l'injustice et de l'oppression. Cette folle générosité est celle de la révolte, qui donne sans tarder sa force d'amour et refuse sans délai l'injustice. Son honneur est de ne rien calculer, de tout distribuer à la vie présente et à ses frères vivants. C'est ainsi qu'elle prodigue aux hommes à venir. La vraie générosité envers l'avenir consiste à tout donner au présent.

La révolte prouve par là qu'elle est le mouvement même de la vie et qu'on ne peut la nier sans renoncer à vivre. Son cri le plus pur, à chaque fois, fait se lever un être. Elle est donc amour et fécondité, ou elle n'est rien. La révolution sans honneur, la révolution du calcul qui, préférant un homme abstrait à l'homme de chair, nie l'être autant de fois qu'il est nécessaire, met justement le ressentiment à la place de l'amour. Aussitôt que la révolte, oublieuse de ses généreuses origines, se laisse contaminer par le ressentiment, elle nie la vie, court à la destruction et fait se lever la cohorte ricanante de ces petits rebelles, graine d'esclaves, qui finissent par s'offrir, aujourd'hui, sur tous les marchés d'Europe, à n'importe quelle servitude. Elle n'est plus révolte ni révolution, mais rancune et tyrannie. Alors, quand la révolution, au nom de la puissance et de l'histoire, devient cette mécanique meurtrière et démesurée, une nouvelle révolte devient sacrée, au nom de la mesure et de la vie. Nous sommes à cette extrémité. Au bout de ces ténèbres, une lumière pourtant est inévitable que nous devinons déjà et dont nous avons seulement à lutter pour qu'elle soit. Par delà le nihilisme, nous tous, parmi les ruines, préparons une renaissance. Mais peu le savent.

Roger Grenier

a publié aux Editions Gallimard

LE ROLE D'ACCUSE (essai)
LES MONSTRES (roman)
LIMELIGHT (roman)
LES EMBUSCADES (roman)
LA VOIE ROMAINE (roman)
LE SILENCE (nouvelles)
LE PALAIS D'HIVER (roman)



LE GOUT DES LIVRES

de Maurice JOYEUX

l'Anarchie et la Société moderne

Les âmes chagrines dussent-elles nous reprocher de prêcher pour notre propre chapelle, l'équipe de « La Rue » ne pouvait manquer au moins de présenter à ses lecteurs le récent ouvrage de celui qui en est le vigoureux animateur. Que dire qui ne soit pas platitude et paraphrase ? Tout d'abord que ce livre vient à point. L'émotion de mai est passée, elle a marqué l'esprit de la jeunesse qui a vécu là sa première grande expérience de la lutte révolutionnaire, son apport commence à se décanter.

Ce livre vient à point dans l'histoire de notre groupe libertaire Louise Michel, au moment où il cherche, en se donnant un local qui soit mieux à sa mesure, une revue où il puisse poursuivre et élargir son travail de réflexion, à asseoir plus solidement sa propagande et son action. Il lui apporte — en même temps qu'à tous les anarchistes — des bases sérieuses sur lesquelles il pourra construire cette réflexion, cette propagande, cette action, des bases qui ne constituent en rien un dogme, mais une matière à discussion — et l'auteur avertit ses lecteurs qu'ils auront à « remplir de leurs mains et de leurs cerveaux les blancs dont ce texte fourmille ». Le livre vient à point également pour situer l'anarchie dans le mouvement révolutionnaire, au moment où les éditeurs, pressés d'exploiter l'engouement momentané pour l'anarchie et les anarchistes, publient une quantité d'ouvrages, d'études superficielles, ramassis de citations, etc. qui, s'ils ont le mérite de faire connaître le mouvement anarchiste, prêtent par leur caractère décousu à toutes sortes de confusions et d'amalgames. Le livre de Joyeux, sous une présentation qui se refuse aux effets commerciaux et spectaculaires, saisit l'unité et la diversité de l'Arnarchie. Le lecteur aura du mal à « remplir les blancs » ou même à les voir à la première lecture : l'intérêt ne faiblit pas d'un bout à l'autre de l'ouvrage et la maîtrise du style vient encore souligner la force de l'argumentation. Et ce n'est pas un hasard. Rien n'est sec dans l'exposé, tout est vécu. La matière s'est enrichie d'une somme de lectures peu commune (en particulier d'une connaissance approfondie de toute la littérature révolutionnaire et anarchiste), de rencontres avec des hommes tels que Breton, Camus, de réflexions personnelles, de confrontations au sein de ce milieu de passage qu'est notre groupe, mais surtout, peut-être, de l'expérience de l'action et d'une sensibilité à la vie qui se refuse à négliger les phénomènes émotionnels.

Le style, lui, a mûri depuis « Le Consulat polonais », qui marquait surtout par le poignant, le vécu de l'intrigue. Il s'est alimenté à l'habitude de la parole, et le caractère oral du langage donne à l'œuvre une grande clarté.

Voilà un des rares livres qui n'élude pas ces quelques évidences qui gênent tant bon nombre de théoriciens « révolutionnaires » ou non dans leur volonté de construire des systèmes sans failles qu'ils érigeront en dogmes : dès la première page l'homme est projeté sur le devant de la scène, perdu au milieu de l'espace et du temps, mais seul à pouvoir témoigner de ce qu'il voit et de lui-même. Dès lors, tous les mythes tombent et l'exposé du projet anarchiste peut commencer. Il se résumera et s'achèvera dans ces deux phrases qui rejettent la sécheresse de cœur des théoriciens du socialisme autoritaire et atteignent à une dimension lyrique :

> *« Aujourd'hui, alors que le mythe se fait plus pesant que jamais, noyée dans des formules qui la déforment, l'anarchie a pris son vol de croisière, d'espoir, elle est devenue la base d'une universalité de la pensée qui s'est donnée pour tâche de réinstaller l'homme au centre. Construire non pas une économie, mais une civilisation dont l'économie n'est qu'un des moyens d'affirmer l'égalité des diversités que contient l'être humain, voilà la grande aventure de l'humanité si elle ne veut pas que la terre désolée rejoigne la ronde éternelle des astres morts. »*

Les âmes chagrines dont je parlais tout à l'heure vont se choquer de certaines idées, de certaines formulations : installées dans un certain confort intellectuel, même s'il s'intitule anarchiste, ne remettant pas fracilement en cause leurs propres conceptions, elles vont crier à l'hérésie. Nous leur dirons : tant mieux ! Et nous inciterons tous ceux qui pensent qu'il est temps de dépasser le stade de la parlotte à se mettre à l'œuvre.

Michel BONIN

(Nouvelles Éditions Debresse, 15 F. En vente à la librairie Publico).

A Cathy, ces mots...

Chronique de la littérature au lit

« Ma pine était luisante de jus et roide comme une perche. C'est à peine si elle ressemblait encore à une verge ; on eut dit un outil surajouté, l'érection faite chair. Maud, couchée sur le ventre, la regardait avec mélange de terreur et de joie, se demandant ce que ce vit allait faire maintenant — oui, tout à fait comme si c'était lui *qui décidait des choses, et non pas moi ou elle. »*

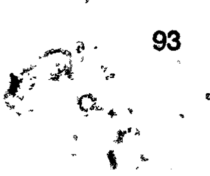
Henry MILLER, *Sexus.*

Qu'on ait tendance aujourd'hui à publier toute sorte de littérature intime n'est pas fait pour rassurer les amateurs de littérature cloîtrée ; je suis de ceux-là qui, comme ils n'aiment l'amour qu'enrobé du ténébreux mystère du pêché, n'apprécient la littérature que lorsqu'elle se dévore à l'ombre de tous les éclats et de toutes les niaises fantaisies du verbe.

On avait publié, avec quelque pudique retenue, la correspondance d'André Gide, correspondance pâlotte et, qui sait, volontairement commerciale et technique. Les « Ecrits intimes » **de Roger Vailland n'eurent guère plus d'intérêt, et ce ne fut pas un mal.**

Depuis quelques mois on se plaît à nous débaler au grand jour de notre curiosité des ouvrages racontant la vie de tel Navet ou de tel Poireau qui eut la chance de puiser sa nourriture sur le terrain fertile du fracas et du bluff. On nous explique comment la petite Madame du Bonnet de Ségonzac, écrivaillon de son état, se faisait frotter le dos dans sa baignoire en marbre rose (et au besoin caresser les miches) par le polisson de garçon-boucher, ou par M. Claudel, ex-ambassadeur bien connu, faiseur de rimes semble-t-il, qui a mis bien longtemps à rejoindre le royaume de l'Eternel, au désespoir de beaucoup d'honnêtes gens. C'est une bien triste délectation que celle-là, et, mon Dieu (hum...) on ne peut pas en vouloir à un public qui se laisse berner à grand tapage de publicité ronflante sur les casseroles du vice et de la vertu : tout cela n'a de l'intérêt que pour qui aime les chatouilles littéraires, qu'il prend aisément pour des manifestations de jouissance. O splendide naïveté...

Ne nous arrêtons pas là. Pour ceux que l'intimité des robinets d'eau chaude et d'eau froide n'intéresse pas, il reste le secours de la belle littérature : celle qui s'écrit avec des mots grands comme des chevaux de cirque qui marquent majestueusement le pas avec cette branche d'insolite et de délicieusement provocateur qu'est l'érotisme.



On confond trop souvent érotisme et pornographie. C'est bien normal. Nul ne sait nous aider à bien marquer la différence entre deux modes d'expression qui aiment à batifoler ensemble, à se perdre, et à nous jouer le jeu de la grande réconciliation. La pornographie, qui insiste sur le côté ravageur de l'acte sexuel, nous fait baver. L'érotisme nous fait simplement tirer la langue. Donc il est plus pur, plus grand, plus généreux : merci, messieurs de l'Académie.

On a bien raison d'aimer Henry Miller. Il nous parle de sa vie, vraie ou fausse (on s'en moque) comme on aimerait en parler à sa guise (ou à sa partenaire) avec un déchaînement non feint sur le cul, la pine **et autres éléments majeurs dans l'existence d'une pauvre bourrique d'homme. Miller détend, fait rougir les petites filles et les employés des P.T.T., et rend bien des maris jaloux (les vieux surtout). Mais on a tort d'oublier Céline, le monsieur qui aimait à se branler dans les lentilles. Je sais, c'est dur à avaler, surtout quand il y a des cailloux, ça n'est pas courant, mais quelle poésie, Seigneur, quelle poésie !...**

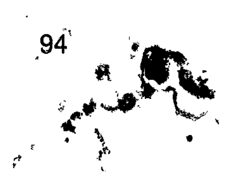
Et puis, si vous n'êtes pas tout à fait convaincu, faites une dernière tentative avec « Histoire de l'œil » **de Georges Bataille : voilà de l'érotisme sain, comme on aimerait en trouver dans les rayons des grands magasins, et que beaucoup de jeunes filles faussement libérées feraient bien de consulter de temps à autre.**

> « *Granero, renversé, acculé sous la balustrade, sur cette balustrade les cornes à la volée frappèrent trois coups : l'une des cornes enfonça l'œil droit de la tête. La clameur atterrée des arènes coïncida avec le spasme de Simone. Soulevée de la dalle de pierre, elle chancela et tomba, le soleil l'aveuglait, elle saignait du nez. Quelques hommes se précipitèrent s'emparèrent de Granero.*
>
> « *La foule dans les arènes était tout entière debout. L'œil droit du cadavre pendait.* »
>
> G. BATAILLE, *H. de l'œil.*

Et lorsque vous aurez fini d'engraisser les éditeurs de cochonneries, eh bien trouverez-vous de bons amis et passez à l'action ! Pour l'ennui et la névrose, quelques heures de plaisir valent bien tous les psychiatres du monde.

Arthur MIRA-MILOS

NOTA. - Je n'ai pas parlé ici d' « Irène » **d'Albert de Routisie ; c'est de l'érotisme de caniveau. Vous le comprendrez facilement lorsque vous lirez sous le pseudonyme de Roustisie, le sans-culotte Louis Aragon, honte internationale de la fesse. N'est-ce pas, Elsa Triolet ?**



"Le désirable et le sublime"

un film de José BENAZERAL



Lorsque le rideau tombe sur ce film insolite, toute une série de questions se présentent à l'esprit, dont l'une domine toutes les autres ou plutôt conditionne la réponse qu'on leur apportera ! Mais qu'est-ce donc que le cinéma ? Quel est son but profond ? Existe-t-il une unité artistique entre ces deux paroxismes de l'œuvre qui sont d'instruire ou de distraire ? Et si tel est le clavier qu'il prétend toucher, suivant son humeur ou son inspiration, à moins que ce soit en rapport avec la conjoncture, on peut alors poser une question supplémentaire ! Est-ce que le cinéma possède vraiment les moyens de construire cet ensemble en lui conservant l'harmonie et la rigueur que l'art exige de celui qui le sert ?

Avec le film de José Benazeral, nous sommes au cœur du problème. Dans « Le désirable et le sublime », le récit l'emporte sur l'image, même si l'image est splendide. Le récit a en lui-même une valeur propre de réflexion philosophique dont la qualité est certaine, l'image est en elle-même un document qui se suffirait pour justifier le cinéma dans une de ses propositions. Le but, c'est de coller les effets dramatiques de l'image sur les hauts moments de réflexion, comme on colle une suite de notes pour souligner un vers. Le problème est de savoir si les rapports entre le récit et l'image, la subordination de celle-ci à celui-là répond à ce que le spectateur, qui en fin de compte jugera, attend de cette vaste machinerie qu'on nomme un film. Si la réponse est « non », le cinéma est spectacle ; si la réponse est « oui », le cinéma est un art.

Ce problème posé — et auquel je ne m'aviserai pas de donner une réponse — voyons le film.

Le thème n'est pas nouveau, même si l'argument qui le noue est renouvelé. Dans une île où un couple s'est retiré loin d'un monde qu'il condamne, un visiteur aborde. Ce sont alors les réalités qui conditionnent l'homme dans la société, qui viennent rompre cet isolement qui pourrait d'ailleurs prendre un autre caractère que celui amiginé par le scénariste et qui symbolise cet isolement d'une partie de l'humanité qui refuse d'être concernée par autre chose que par son environnement sensoriel.

Le dialogue est dramatique. Le mot emprunté à la littérature tragique, André Breton l'aurait aimé pour ce qu'il doit aux visions fantastiques du père Hugo. Car le dérisoire qui est représenté par ce poste de télévision qui, inlassablement égrenne les lieux communs des candidats à la Présidence de la République, évoque l'insolite qui, par-delà le drame, marque l'évocation hugonienne et prend sa source réelle dans le théâtre de parvis du Moyen Age gothique.

Mais ce qui, à mon avis, symbolise mieux le projet, c'est la femme. Elle est là, au milieu du débat, qu'il soit purement intellectuel ou qu'il soit symbo-



lisé par l'auteur à travers les journées de Mai ou le fait Hipple. Elle s'offre ou on la prend. En tout cas l'homme qui pense ou l'homme qui agit l'évoque constamment. L'auteur en a conscience et, par l'artifice, dédouble son personnage qui parle ou écoute et en même temps évoque dans son subconscient l'objet réel de son effort. Nous sommes en plein dans le surréalisme, un surréalisme qu'aurait moins apprécié Breton qui avait sur la femme et ses rapports avec l'homme des idées bien arrêtées. Ces séquences de l'évocation intérieure de l'être nous vaut des images érotiques splendides qui nous enseignent une fois de plus sur la chasteté du nu comme de l'acte sexuel, qui ne se dégrade qu'à partir de l'imaginaire créé, ainsi que nous l'a appris Bataille, par l'interdit.

Les dernières images nous montrent à la fois, l'objet qui est la femme projetée hors du cercle et les hommes appaisés devant un horizon infini.

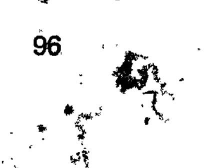
Lorsqu'on se lève, le cerveau un peu embrouillé, un peu désemparé peut-être, on se sent conduit à chercher un parrainage à cette œuvre touffue. Il me semble que, pour ma part, je l'ai trouvé dans la grande leçon du Miller de La Tropique du Capricorne. Le sexe est là, présent, même lorsqu'il se masque, même lorsqu'on le nie et surtout lorsqu'on le nie, et, enfin de compte de sa présence jaillit à la fois l'être et sa spiritualité. Il est fécondité mais il est également refuge lorsque l'être l'aspire au néant.

« Le désirable et le sublime », j'en ai conscience, est un film qu'on raconte mal parce que justement il donne à penser plus qu'à voir. Disons que l'idée d'une société nouvelle, de rapports différents entre les hommes sont constamment présente au cours des séquences qui sont une justification de Sisyphe. Qu'importe après tout, si le rocher roule à nouveau vers la vallée, la récompense de l'homme est dans l'accomplissement de son être et cet accomplissement atteint son paroxisme justement dans cet effort, par cet effort, qui est la justification de sa présence sur cette terre.

Ai-je aimé ou n'ai-je par aimé ce film que j'ai vu deux fois ? La question ne se pose pas, ou, plutôt j'ai essayé plus haut de déterminer sans grand succès ce que j'espérais trouver dans le cinéma. Le problème consiste à poser la question autrement. Ce cinéma est-il essentiel ? Correspond-il à une forme d'expression complémentaire à l'analyse par le livre ? Je répond « Oui », sans m'avancer à déterminer très clairement pour qui il est nécessaire. S'agit-il encore de cinéma ?

De toute manière, ce film qui vient du surréalisme se rattache au classicisme en ce sens qu'il concourt à décortiquer l'état second de l'être pour le ramener à la pureté originelle. Ce fut l'œuvre de vénérables moralistes, de philosophes subtiles, de prophètes dogmatiques et envahissants pendant des siècles. Alors, pourquoi pas le cinéma où l'image, lorsqu'elle est de qualité, peut non seulement souligner mais alléger la réflexion.

Maurice JOYEUX



Parmi les activités du Groupe Louise Michel :

Le cycle "Connaissance de l'Anarchie"

L'anarchie est une idéologie mal connue et, pour beaucoup, figée dans l'imagerie de la reprise individuelle, des attentats et de la bande à Bonnot. Les exégètes de toutes les tendances marxistes ou fascistes se sont bien gardés d'une analyse honnête de l'anarchie, il leur convient mieux qu'elle reste l'ogresse ivre de sang qu'ils décrivent ; aussi dans un monde où il n'y a de choix qu'entre le fascisme de gauche ou le fascisme de droite, il faut maintenir et répandre l'idée libertaire avec la meilleure efficacité possible, c'est le but de l'ensemble de nos activités regroupées sous le titre de « connaissance de l'anarchie ».

Cet ensemble didactique se veut fort divers pour répondre aux goûts et aux intérêts d'auditoires différents, nous allons analyser quelques unes des de ces activités.

LES COURS DE FORMATION ANARCHISTE

Ils sont la plus ancienne formule adoptée, le titre même en est significatif, il exprime une totalité qui s'est maintenant diversifiée et dont les rameaux ont grandi puis acquis leur autonomie pour participer enfin à part entière à l'ensemble du cycle « connaissance de l'anarchie ».

Cependant, fondamentalement, les cours restent la façon la plus simple, rapide, efficace et honnête de présenter l'anarchie dans sa pluralité et sa richesse ; durant une heure un membre de la F.A. ou une personnalité sympathisante connaissant parfaitement son sujet vient exposer un point de l'idée anarchiste, individualisme, collectivisme, anarcho-syndicalisme, mais aussi étude d'un personnage, Sébastien-Faure, Proudhon, Pelloutier, ou une œuvre, un fait, la commune, le mouvement makhnoviste, la révolution espagnole, etc.

Dans ces cours magistraux la règle essentielle réside dans l'honnêteté de l'exposé qui se veut libre de toute polémique ; il est évident que l'orateur restant lui-même, conserve toute la relativité de la conviction profonde de l'individu par rapport au sujet, cependant nous tendons à une expression claire et précise de l'idée anarchiste.

Chaque année l'équipe organisant ces cours change en totalité ou en partie, et chaque année l'organisation est repensée, améliorée par de nouveaux responsables y imprimant leur personnalité. Ainsi les cours apportent à l'auditoire les éléments premiers de la connaissance de l'idée libertaire et chaque auditeur se doit alors de penser, analyser, comprendre et assimiler par lui-même, car il ne s'agit pas de faire « gober » une idée, mais d'en permettre la réinvention par l'individu.

LES COURS D'ORATEURS

Primitivement ces cours étaient destinés aux militants et devaient les familiariser avec l'art oratoire ; actuellement ils sont ouverts à tous ceux qui veulent venir exposer un sujet qui les intéressent ; il peut être polémique, entraîner la contradiction et permettre ainsi aux uns et aux autres de s'habituer à la joute verbale.

Il est à noter que ces cours sont beaucoup plus fructueux qu'il ne paraît a priori car ils amènent par le jeu des contradictions et des réponses, les individus à affiner leur connaissance de l'idée manipulée.

Ces cours se situent le jeudi irrégulièrement à la place d'un cours normal, ce qui assouplit le fonctionnement de l'ensemble.

LES COLLOQUES DU SAMEDI

Certaines personnes connaissent bien l'idée anarchiste, ne prisent pas la forme magistrale, ou simplement, aiment débattre librement de sujets divers ; pour eux et tous les autres, il est organisé des colloques, chaque samedi, à 17 heures au local du groupe.

Chaque colloque se compose d'un thème présenté par un animateur connaissant bien son sujet.

La forme, se détermine par le libre jeu de la personnalité de l'animateur et des participants, et le débat s'instaure ainsi amicalement pour un enrichissement mutuel.

LE QUART D'HEURE DU MILITANT

Le militant, surtout le militant anarchiste se doit de conserver un esprit curieux, lucide et critique, pour cela il est prévu, après la réunion plénière mensuelle, un quart d'heure durant lequel un des militants du groupe expose un problème, présente son analyse, résume ses idées sur un sujet et exprime sa position. Les camarades du groupe sont tous là pour, le cas échéant, lui répondre, le contredire ou le compléter. C'est un exercice fort enrichissant pour chaque individualité qui se veut dynamique, c'est-à-dire sans cesse en question.

UNE EXPERIENCE A TENTER

LE STAGE « D'INFORMATION ANARCHISTE »

Un certain nombre de personnes ne peuvent pas assister aux cours, ou désirent seulement obtenir rapidement les notions fondamentales de l'idée anarchiste, il est donc actuellement à l'étude, l'organisation de stages durant une fin de semaine, c'est-à-dire 2 à 3 jours, et réunissant une quinzaine de participants dans une auberge des environs de Paris. Cela est évidemment tout nouveau et demande une forme pédagogique fort différente du cours habituel, et les lecteurs qui seront intéressés par cette formule peuvent écrire à la revue et proposer leur avis.

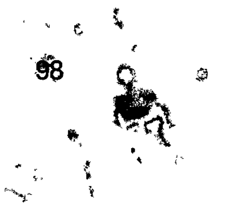
LE STAGE D'ETUDE ANARCHISTE

Celui-là s'adresse aux militants ou aux sympathisants connaissant bien l'anarchie et désirant confronter leurs avis sur les différentes options, actions, positions de l'idée anarchiste dans le monde moderne. Ce stage sera donc celui de l'approfondissement et de la confrontation ; il est lui aussi en état de gestation à l'intérieur du groupe et nous espérons réussir à l'organiser de la meilleure façon possible.

EN CONCLUSION

Voila donc une vue d'ensemble des activités réunies sous le sigle « connaissance de l'anarchie », certaines fonctionnent depuis de nombreuses années, d'autres murissent, et nous l'espérons verrons le jour, favorisant ainsi la connaissance des idées libertaires.

Paul CHAUVET



...au fil de l'eau avec le cabaret "L'ÉCLUSE"...

La Seine qui « roule, roule » vient inlassablement battre ses rives où des générations « d'Escholiers » noircissent le parchemin de vers légers ou féroces qu'ils léguèrent aux hommes épris de beauté et d'indépendance.

A l'ancre, au bord du quai, ayant pour voisins les bouquinistes légendaires qui d'une main experte cherchent dans leurs boites « au trésor », du rêve pour le passant qui flâne... Face au fleuve qui charrie l'émouvante poésie d'Appolinaire ou celle plus ténébreuse d'Arthur Rimbaud ; face aux rumeurs de la ville qui viennent mourir sur la berge... le cabaret de l'Ecluse enfonce son étroit boyau dans le flanc du quartier latin de la grande cité !

L'Ecluse parmi tant et tant de lieux à spectacles nocturnes, c'est une « boucle d'or » où l'on retrouve son âme.

Rien ici n'est comme ailleurs... l'exiguité de la salle, les décors insolites, les portraits d'artistes posés sur les murs avec excentricité et qui semblent échanger des propos muets, le populaire scaphandre, les filets de pêche, les prix des consommations très raisonnables, les étroits guéridons, les rustiques tabourets bien tassés et la minuscule scène où bat le cœur de la maison.

C'est le cénacle de la vraie chanson et de la poésie. L'art et l'esprit toujours en renouveau y côtoient l'amitié la plus sûre, la fraternité sans ambages.

L'émotion de la rue, l'émotion du quotidien, la rengaine et le bon rire franc président à sa destinée.

Le Paris des pavés et des façades patinées par le temps, le Paris au fleuve immortel que l'on sent si près, le Paris aux quais renommés battus par la vague que soulève le chaland qui passe, le Paris nostalgique des foules avides de connaissance qui cherchent à se lier pour un instant à cinq siècles de poésie populaire née avec Villon venant saluer en passant notre Prévert, y réside en permanence.

Surprenante destinée pour ce cabaret renommé, animé si longtemps par notre inoubliable ami Léo Noël, trop tôt disparu, novateur avisé qui avec un discernement remarquable, une ferveur rare savait rejeter le Paris vaniteux, empesé, cadoriciné, banal, pour donner toute la place à une farandole de numéros artistiques judicieusement choisis, plein de saveur et de renouveau. Il demandait surtout que le « tour » de chacun de ses amis soit imprégné de cette chaleur humaine simple, sincère qui ensoleille le cœur et l'esprit.

Surprenante destinée en vérité que celle qui consiste à enserrer pour un temps des hommes et des femmes dont l'art et la singularité déborderont certainement de l'étroite salle pour s'étendre jusqu'aux plus grandes scènes de Paris.



Les artistes qui se produisent à « l'Ecluse», tous animés d'un enthousiasme collectif veulent servir la chanson, la poésie, ils sont d'une autre trempe que bien d'autres. Ils distillent une ambiance souriante et saine imprégnée d'un talent certain qu'il soit naissant ou affirmé avec déjà la sobriété des grands artistes.

Ils trouvent à l'Ecluse un terreau fertile où leurs dons et leur savoir mûriront, s'épanouiront sans qu'ils aient besoin de séduire des « mandarins » en mal d'intellectualisme, sans qu'ils aient besoin d'aguicher les tenants idiots des exploitations commerciales.

Les Raymond Devos, Barbara, Pia Colombo, Francesca Solleville, Monique Tarbès, Serge Lama, Henri Gougaud pour n'en citer que quelques uns que nous avons vu débuter à « L'Ecluse » évoluent maintenant devant de vastes auditoires. Paris les a consacrés.

Ils avaient jeter l'ancre quai des Grands Augustins. De tribord à babord, le vent de la réussite les a fait appareiller vers des horizons plus élargis où leur grand talent et leur intelligente originalité les ont poussés vers le succès, le grand.

Alors un nouvel équipage qui a quelque chose à dire, qui le dit bien et qui apporte du neuf, du cœur et de l'esprit reprend « la barre ». Il assure au cabaret du bord de l'eau, au local où le scaphandre sait si bien nous accueillir, dans ce lieu unique où nous passons de merveilleuses soirées, une continuité dans sa vocation « d'université » de la chanson littéraire d'avant-garde.

Suzy CHEVET

Michel Ragon

A quarante-trois ans, a publié une quarantaine de livres, dont 7 romans, de nombreux ouvrages sur l'art moderne et des études retentissantes sur l'architecture du présent et de l'avenir. A fait plusieurs fois le tour du monde. Président de l'Association française des critiques d'art.

URBANISME et ARCHITECTURE :

LA CITE DE L'AN 2000 (Editions Casterman)
LE LIVRE DE L'ARCHITECTURE MODERNE (R. Laffont 1958)
OU VIVRONS-NOUS DEMAIN ? (R. Laffont 1963)
L'URBANISME ET LA CITE (Hachette 1965)
LES VISIONNAIRES DE L'ARCHITECTURE (R. Laffont 1965)
PARIS DEMAIN (Hachette 1966)
LES CITES DE L'AVENIR (Planète-Denoël 1966)

CRITIQUE D'ART :

L'AVENTURE DE L'ART ABSTRAIT (1956 épuisé)
LA PEINTURE ACTUELLE (1959 épuisé)
LE DESSIN D'HUMOUR (Fayard 1960)
NAISSANCE D'UN ART NOUVEAU (A. Michel 1963)

HISTOIRE SOCIALE :

HISTOIRE DE LA LITTERATURE OUVRIERE, 1953
KARL MARX, 1959

ROMANS ET RECITS (Editions Albin Michel) :

DROLES DE METIERS 1953
DROLES DE VOYAGES 1954
UNE PLACE AU SOLEIL 1955
TROMPE L'ŒIL 1956
L'HONORABLE JAPON 1959
LES AMERICAINS 1959
LE JEU DES DAMES 1960
LES QUATRE MURS 1966

En vente à la LIBRAIRIE PUBLICO et dans toutes les LIBRAIRIES

IMPRIMERIE 718 — 7, rue Poulet, Paris-18e — Tél. ORN. 05-49